This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2022

[redacted]

ETUDES
DE
LA NATURE.

TOME QUATRIEME.

ETUDES

DE

LA NATURE,

PAR JACQUES-BERNARDIN-HENRI
DE SAINT-PIERRE.

... Miseris succurrere disco. *Æneid. lib.* 1.

TOME QUATRIEME.

Prix de ce vol. broché, 3 liv. 10. s.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez { P. F. Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins.
Mequignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXVIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 FEB 1990
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS

SUR

CET OUVRAGE

ET SUR CE QUATRIEME VOLUME.

PENDANT que je faisois réimprimer mon ouvrage, j'ai reçu à son sujet des conseils, des critiques et des complimens.

Les conseils regardent son format. J'ai suivi constamment celui in-12. dans ces trois éditions consécutives, parce qu'il est plus commode, moins cher pour le lecteur, et plus avantageux à l'auteur en ce que les contrefacteurs trouvent moins de bénéfice à le contrefaire. Cependant, des gens du monde m'ont témoigné qu'ils lui préféroient le format in-8°. parce qu'il est plus à la mode, et que, les pages ayant plus de marge, et l'intervalle entre les lignes étant plus grand, l'impression en a plus de beauté. Des gens de lettres ont désiré que je fisse de mon livre une édition in-4°. parce que son caractere étant plus gros, seroit plus aisé à lire, et que les planches s'y développeroient sur une plus grande échelle. Enfin, je m'attendois que des savans m'engageroient à tenter les hon-

neurs de l'in-folio, lorsqu'une dame aimable m'a proposé fort sérieusement d'en faire une édition in-18, « afin, m'a-t-elle » dit avec beaucoup de grace, qu'il ne » sortît jamais de sa poche. »

Je me trouve si honoré du suffrage des dames, que je ne sais si je ne tirerois pas plus de vanité d'être in-18 dans leurs poches, qu'en grand Atlas dans la bibliotheque du Louvre. Ce genre d'incognito a de plus quelque chose que je ne puis dire, qui me flatte singuliérement. Dans la perplexité agréable où je me trouve, et dans l'impossibilité où je suis de faire quatre nouvelles éditions à-la-fois pour complaire à tous mes lecteurs, il m'est venu en pensée d'inviter ceux d'entre eux qui ne sont pas contens de l'in-12, d'envoyer leurs inscriptions (franches de port) chez mes libraires, en y mettant simplement leurs adresses avec le format qu'ils desirent. Je me déciderai alors sur la pluralité des voix; et dès que j'en aurai cinq cents pour l'in-8°. ou l'in-4°. j'en publierai la souscription en beau papier, avec de nouvelles figures dessinées et gravées par les plus célebres artistes. Mais s'il y a seulement deux cents-cinquante voix pour l'in-18, je donnerai la préférence à ce format, parce que j'ai toujours estimé la voix d'une dame égale, pour le moins, à celle de deux hommes.

Quelques gens du monde m'ont demandé si je ferois des augmentations à cette présente édition ; et dans ce cas, ils ont désiré que j'en fisse un supplément détaché, pour ceux qui ont acquis les éditions précédentes, se plaignant de ce que les auteurs, qui en agissoient autrement, fraudoient le public.

Un auteur qui se contente difficilement de son travail, tel que je suis, et qui le remet souvent sur le métier, est quelquefois obligé d'y faire de légeres augmentations, pour en éclaircir les endroits obscurs. Il est au moins forcé de changer quelque chose aux avis qui varient à chaque édition, sans qu'il puisse faire de ces variantes un supplément particulier et de quelque intérêt. Mais, en supposant qu'il fraudât ainsi une portion du public de quelque portion de son travail, je demande si le public en corps ne le fraude pas plus complétement en acquérant sans scrupule les contrefaçons de son ouvrage ? Un auteur ne les décrédite, qu'en ajoutant quelque chose de nouveau à chaque nouvelle édition.

Les contrefaçons m'ont fait et me font un tort considérable. Je ne parle pas de celles de ma premiere édition, qui ont rempli les provinces du midi de la France (1) ; mais à peine la seconde a paru,

(1) M. Marin, inspecteur de la librairie à Mar-

qu'elle a été contrefaite, avec ses augmentations, approbations, privilége, et jusqu'aux titres où on lit l'adresse de mes libraires. D'autres contrefacteurs ont osé annoncer, dans le catalogue des livres de la foire de Leipsik, pour le mois d'octobre 1787, une édition de mes Etudes de la Nature, faite à Lyon, chez Piestre et Delamolliere, quoique je n'aie jamais rien fait imprimer qu'à Paris. On vient d'en publier une nouvelle à Bruxelles, en quatre volumes. Une personne de la connoissance de mon imprimeur, en a vu à Londres, au mois de Septembre dernier, quatre éditions différentes sans qu'il ait pu s'y procurer la véritable. Cependant elle est bien aisée à distin-

seille, y en saisit, il y a un an et demi, une balle entiere, qui, malgréses réclamations, fut confisquée au profit de la chambre syndicale de cette ville, et non au mien, comme il étoit juste. M. de Chassel, inspecteur de la librairie à Nancy, y a arrêté, il y a six mois, quelques exemplaires contrefaits de ma seconde édition, que M. Vidaud-de-la-Tour m'a fait remettre, d'après le jugement de M. de Lamoignon, garde des sceaux. Le contrefacteur avoit retranché seulement, dans l'avis, ce que j'y disois de la beauté des caracteres de ma seconde édition, semblables à ceux-ci, parce que la médiocrité des siens eût découvert d'abord sa fraude. J'ai lieu d'espérer maintenant de la vigilance de M. Vidaud-de-la-Tour, dont le zele pour les intérêts de la librairie, seconde si bien la justice de M. de Lamoignon dont le nom est si cher aux gens de lettres, qu'on réprimera enfin dans le royaume le brigandage des contrefaçons, si contraire aux ordres du roi et aux intérêts des auteurs, sur-tout à ceux qui n'ont pas d'autres propriétés que leurs ouvrages.

guer par la beauté de ses caracteres, de toutes ses contrefaçons, qui d'ailleurs ne peuvent jamais être que de mauvaises copies d'une édition originale, revue et corrigée par moi-même avec toute l'attention dont je suis capable. Cela n'a pas empêché le public de les accueillir avec empressement. Après tout, il ne s'agit pas de n'avoir pas à se plaindre des hommes, mais que les hommes n'aient pas à se plaindre de nous.

Quand ma conscience ne me feroit pas un devoir d'être juste envers chaque particulier, je dois trop au public pour ne pas chercher à lui complaire autant qu'il est en moi. Je n'ai eu d'autre voix constante en ma faveur que la sienne. D'un autre côté, s'il considere l'importance des erreurs que j'ai attaquées et ma position, j'ose espérer qu'il me mettra un jour au rang du petit nombre d'hommes qui se sont occupés de son intérêt aux dépens de leur fortune.

Je ne m'écarterai pas maintenant des principes qui ont dirigé ma vie. Je vais donc insérer ici quelques réflexions, qui auroient peut-être été placées plus convenablement dans l'avis en tête de cette troisieme édition : mais je les transfere ici, afin que ceux qui en acheteront le quatrieme volume en particulier, soient instruits de tout ce que j'y ai ajouté, sans être obligé d'acquérir les trois autres. J'y

aurois joint de même les additions que j'ai faites à ma premiere édition, au sujet de l'alongement des pôles, et des courans de l'océan Atlantique, si ces additions n'étoient pas trop considérables. Mais si je ne les rapporte pas ici à la lettre, j'en répete au moins le sens, et j'y ajoute de nouvelles preuves qui donnent le dernier degré d'évidence à ces importantes vérités.

J'ai corrigé d'abord aux titres de cette troisieme édition, une erreur qui se trouve dans ceux des deux autres. Elle est fort indifférente à mes lecteurs, puisque ce n'est qu'une transposition de mes noms de baptême; mais elle a occasionné quelques méprises.

Je ne me rappelle pas avoir rien ajouté au texte, qu'une seule observation sur les contre-courans de l'Ohio, que j'ai insérée dans cette troisieme édition, *tome I, page* 314. Mais elle est importante, car c'est une preuve de plus en faveur de l'explication que j'ai donnée des marées.

Le lecteur peut se rappeler que j'explique la direction de nos marées en été, vers le nord, par les contre-courans du courant général de l'océan Atlantique, qui, dans cette saison, descend de notre pôle dont les glaces se fondent en partie par l'action du soleil qui l'échauffe pendant six mois. Je supposois que ce cou-

rant général qui court alors au sud, se trouvant resserré par le cap Saint-Augustin en Amérique, et par l'entrée du golfe de Guinée en Afrique, produisoit de chaque côté des contre-courans qui nous donnoient nos marées qui remontent au nord le long de nos côtes. Ces contre-courans existent en effet dans ces mêmes lieux, et sont toujours produits aux deux côtés d'un détroit par où passe un courant. Mais je n'avois pas besoin de supposer les réactions du cap Saint-Augustin et de l'entrée du golfe de Guinée, pour faire remonter nos marées jusque bien avant dans le nord. La simple action du courant général de l'Atlantique, qui descend du pôle nord et court au sud en déplaçant devant lui un grand volume d'eau qu'il repousse à droite et à gauche, suffit pour produire, le long de son cours, ces réactions latérales, d'où sortent nos marées qui remontent au nord.

J'avois cité à ce sujet deux observations, dont la premiere est à la portée de tout le monde. C'est celle d'une source qui, en se déchargeant dans un bassin, fait naître sur les côtés de ce bassin un remou ou contre-courant qui ramene les pailles et les autres corps flottans à la source même.

La seconde observation, est tirée du pere Charlevoix, dans son histoire de la

Nouvelle-France. Il rapporte que, quoiqu'il eût le vent contraire, il fit huit bonnes lieues dans un jour sur le lac Michigan, contre son courant général, à l'aide de ses contre-courans latéraux.

Mais M. de Crevecœur, auteur des Lettres du Cultivateur Américain, va encore plus loin; car il assure, *tome* 3, *page* 433, qu'en remontant l'Ohio le long de ses bords, il fit 422 milles en quatorze jours, ce qui fait plus de dix lieues par jour, « A l'aide, dit-il, des » remoux qui ont toujours une vélocité » égale au courant principal. » Voilà la seule observation que j'ai ajoutée à cause de son importance, et de l'estime que je porte à son auteur.

Ainsi l'effet général des marées est mis dans le plus grand jour, par l'exemple des contre-courans latéraux de nos bassins où se déchargent des sources, de ceux des lacs qui reçoivent des rivieres, et de ceux des rivieres elles-mêmes, malgré leurs pentes considérables, sans qu'il soit besoin de détroit particulier pour opérer ces réactions dans toute l'étendue de leurs rivages, quoique les détroits augmentent considérablement ces mêmes contre-courans ou remoux.

A la vérité, le cours de nos marées vers le nord en hiver, ne peut plus s'expliquer comme un effet des contre-courans latéraux de l'océan Atlantique qui

descend du nord, puisqu'alors son courant général vient du pôle sud, dont le soleil fond les glaces. Mais le cours de ces marées vers le nord se conçoit encore plus aisément par l'effet direct du courant général du pôle sud, qui va droit au nord. Dans cette direction, ce courant austral passe presque toujours d'un lieu plus large dans un lieu plus étroit, s'engageant d'abord entre le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance; et remontant jusque dans les baies et méditerranées du nord, il pousse à-la-fois devant lui tout le volume des eaux de l'océan Atlantique, sans permettre qu'aucune colonne s'en échappe à droite ou à gauche. Cependant s'il rencontroit dans sa route quelque cap ou détroit qui s'opposât à son cours, il ne faut pas douter qu'il n'y formât un contre-courant latéral, ou des marées qui iroient en sens contraire. C'est aussi l'effet qu'il produit au cap Saint-Augustin en Amérique, et au dessus du golfe de Guinée, vers le dixieme degré de latitude nord en Afrique; c'est-à-dire, aux deux endroits où ces deux parties du monde se rapprochent davantage: car dans l'été du pôle sud, les courans et les marées, loin de se porter au nord au-dessous de ces deux points, retournent au sud de côté de l'Amérique, et courent vers l'est du côté de l'Afrique, tout le long du

golfe de Guinée, contre toutes les loix du système lunaire.

Je pourrois remplir un volume de nouvelles preuves en faveur de la fonte alternative des glaces polaires, et de l'alongement de la terre aux pôles, qui sont des conséquences l'une de l'autre; mais j'en ai cité dans mes volumes précédens plus qu'il n'en faut pour constater ces vérités. Le silence même des Académies sur des objets si importans, est une preuve qu'elles n'ont rien à m'objecter. Si j'avois eu tort en relevant l'étrange erreur par laquelle elles ont conclu que les pôles de la terre étoient aplatis, d'après des opérations géométriques qui montrent évidemment qu'ils sont alongés, elles n'auroient pas manqué de journaux, qui leur sont dévoués la plupart, pour réprimer la voix d'un solitaire. Je n'en ai trouvé qu'un seul qui ait osé me donner la sienne. Parmi tant de puissances littéraires qui se disputent l'empire des opinions, et qui croisent sur leurs mers orageuses en tâchant de couler à fond tout ce qui ne sert pas sous leurs drapeaux, un journaliste étranger a arboré en ma faveur le pavillon de l'insurgence. C'est celui de Deux-Ponts que je nomme, suivant ma coutume de reconnoître publiquement des services particuliers, quoique celui-ci ait été rendu à la vérité bien plus qu'à

moi, qui suis personnellement inconnu à cet écrivain, si estimable par son impartialité.

D'un autre côté, si les Académies ne se sont pas expliquées, il faut considérer l'embarras où elles se trouvent de se rétracter publiquement d'une inconséquence géométrique déja si ancienne et si répandue. Elles ne peuvent approuver mes résultats sans condamner les leurs, et elles ne peuvent condamner les miens, parce que leurs propres travaux les justifient. Je n'ai point été moi-même moins embarrassé, lorsqu'en publiant mes observations je me suis vu dans l'alternative de choisir entre leur estime et leur amitié; mais j'ai été entraîné par le sentiment de la vérité, qui doit l'emporter sur tous les ménagemens politiques. L'intérêt de ma réputation, je l'avoue, y est aussi entré pour quelque chose, mais pour la moindre part. L'utilité publique a été mon principal objet. Je n'ai employé ni le ridicule, ni l'enthousiasme, contre des hommes fameux surpris dans l'erreur. Je ne me suis point enivré de ma propre raison. Je me suis approché d'eux comme je me serois approché de Platon endormi sur le bord d'un précipice; craignant leur réveil, et encore plus leur assoupissement. Je n'ai point rapporté leur aveuglement à quelque défaut de lumiere, dont le re-

proche est si sensible aux savans ; mais à l'éblouissement des systêmes, et surtout, à l'influence de l'éducation et des habitudes morales, qui voilent notre raison de tant de préjugés. J'ai donné dans l'avis de mon premier volume l'origine de cette erreur, que Neuwton a le premier mise en avant, et sa réfutation géométrique dans l'explication des figures à la fin du troisieme.

J'ai lieu de craindre que ma modération et mon honnêteté ne soient pas imitées. Il a paru le 21 novembre dernier, dans le Journal de Paris, une critique anonyme, fort amere, des Etudes de la Nature. Elle commence à la vérité par les louer en général ; mais elle détruit en détail tout le bien que la voix publique semble l'avoir forcée d'en dire. Elle avoit été précédée, peu de tems auparavant, de quelques autres lettres anonymes où mon ouvrage n'étoit pas nommé, mais sur lequel elles répandoient, en passant, un poison froid et subtil, propre à faire son effet à la longue. J'ai vu avec surprise s'ouvrir, à mon égard, cet évent de la haine d'un ennemi obscur ; car enfin, j'ai tâché de bien mériter de tout le monde, et je ne suis sur le chemin de personne. Mais lorsque j'ai appris que plusieurs de mes amis avoient présenté inutilement au Journal de Paris leur prose et leurs vers

pour ma défense ; que bien auparavant on avoit refusé d'y insérer des morceaux de littérature, où on me donnoit quelques éloges, j'ai été convaincu qu'il y avoit un parti formé contre moi. Alors, j'ai eu recours au Journal Général de France, dont l'impartial rédacteur a bien voulu insérer ma défense et ma réclamation, dans sa feuille du 29 novembre, n°. 143.

Voici donc ce que j'ai répondu au critique qui a employé l'anonyme et le sarcasme contre des vérités physiques, et a pris, pour m'attaquer, le poste des foibles et l'arme des méchans.

A monsieur le Rédacteur du Journal Général de France

MONSIEUR,

» Un écrivain qui se cache sous le » nom de *Solitaire des Pyrénées*, ja- » loux, je pense, de l'accueil dont le » public a honoré mes *Etudes de la* » *Nature*, en a inséré, hier 21, dans » le Journal de Paris, une critique pleine » d'humeur.

» Il y trouve sur-tout fort mauvais » que j'aie accusé des Académiciens » de s'être trompés, lorsqu'ils ont conclu » de l'agrandissement des degrés vers » le pôle, que la terre y étoit aplatie ; » que j'attribue la cause des marées à la » fonte des glaces polaires, etc..... Pour

» affoiblir mes résultats, il les présente
» sans preuves. Il se garde bien de parler
» de ma démonstration si simple et si
» évidente, où j'ai fait voir que lorsque
» les degrés d'un arc de cercle s'alon-
» gent, l'arc de cercle s'alonge aussi et
» ne s'aplatit pas. C'est ce que prouvent
» les pôles d'un œuf, ainsi que ceux du
» monde. Il n'y dit pas que, les glaces
» de chaque pôle ayant cinq à six mille
» lieues de circonférence dans leur hi-
» ver, et deux à trois mille seulement
» dans leur été, j'ai été fondé à con-
» clure de leurs fontes alternatives tous
» les mouvemens des mers. Il n'y parle
» pas de la multitude des preuves géo-
» métriques, nautiques, géographiques,
» botaniques et même académiques,
» dont j'ai appuyé ces importantes et
» nouvelles vérités. C'est à mes lecteurs
» à juger si elles sont bonnes. Comme
» il est clair que l'anonyme n'a observé la
» nature que dans des livres à système;
» qu'il n'oppose que des noms à des faits,
» et des autorités à des raisons; qu'il y
» suppose décidé ce que j'ai réfuté; qu'il
» m'y fait dire ce que je n'ai pas dit;
» que ce genre de critique est à la por-
» tée de tout homme superficiel, oisif
» et de mauvaise foi; que ma santé,
» mon tems et mon goût ne me per-
» mettent pas de réfuter des diatribes de
» cette espece, quand même l'auteur au-

» roit la loyauté de s'y nommer ; je dé-
» clare donc qu'à l'avenir je ne répon-
» drai à aucune critique de ce genre,
» sur-tout dans les papiers publics.

» Cependant, si quelque ami de la vé-
» rité découvre des erreurs dans mon
» ouvrage, où il y en a sans doute, et
» qu'il veuille me faire l'amitié de m'en
» instruire directement, je les corrigerai
» dans mon livre et le citerai avec éloge ;
» parce que, comme lui, je ne cherche
» que la vérité, et que je n'honore que
» ceux qui l'aiment.

» Je suis seul, Monsieur. Comme je
» ne tiens à aucun parti, je ne peux dis-
» poser d'aucun Journal. J'ai déja éprou-
» vé que je n'avois pas le crédit de faire
» rien publier dans celui de Paris, même
» pour le service des malheureux. Je
» vous prie donc d'insérer dans vos feuil-
» les si impartiales, ma réponse pour le
» présent et ma protestation de silence
» pour l'avenir.

» Au reste, en me plaignant de l'a-
» nonyme qui a attaqué mon ouvrage
» avec tant de fiel, je suis obligé de
» convenir qu'il a fait un éloge excessif
» de mon style. Cependant, je ne sais
» comment cela se fait ; je me sens en-
» core plus humilié de ses louanges que
» choqué de son mauvais ton.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé DE SAINT-PIERRE.

A Paris, ce 22 Novembre 1787. »

L'anonyme promettoit de s'étendre encore aux dépens de mon ouvrage, dans les feuilles suivantes du Journal de Paris ; mais le public ayant murmuré de me voir attaqué indécemment dans une lice fermée à mes amis, le rédacteur de ce Journal, pour donner une preuve de son impartialité, a publié aussi-tôt un fragment d'une épître en vers à ma louange. Cet éloge est aussi l'ouvrage d'un anonyme ; car les bons se cachent pour faire le bien comme les méchans pour faire le mal. Les vers qu'on en a détachés sont très-beaux; mais il y en a, selon moi, encore de plus beaux dans le reste de l'épître. Je les louerois de bon cœur, si je n'y étois beaucoup trop loué. Cependant, la reconnoissance m'oblige de dire qu'ils sont de M. Théresse, avocat au conseil, qui m'a donné il y a un an, au mois de janvier, ce témoignage particulier de son amitié et de ses rares talens.

Revenons au point qui intéresse le plus les Académies. Pour se convaincre que les pôles de la terre sont alongés, il ne s'agit pas de résoudre quelque problême de la géométrie transcendante, tout hérissé d'équations, tel que la quadrature du cercle ; mais il suffit des notions les plus communes des élémens de la géométrie et de la physique. Avant de rassembler les preuves que j'en ai données et d'y en joindre de nouvelles, je

vais dire deux mots des moyens qui peuvent nous servir à nous assurer de la vérité, autant pour mon instruction que pour celle de mes critiques.

Nous sommes au sein de l'ignorance, comme des marins au milieu d'une mer sans rivages. On y voit ça et là quelques vérités éparses comme des îles. Pour reconnoître des îles en pleine mer, il ne suffit pas de connoître leur distance au nord où à l'orient. Leur latitude donne un cercle entier, et leur longitude un autre; mais l'intersection de ces deux mesures détermine précisément le lieu où elles sont. On ne s'assure de même de la vérité, qu'en la considérant sous plusieurs rapports. Voilà pourquoi un objet que nous pouvons soumettre à l'examen de tous nos sens, nous est beaucoup mieux connu que celui auquel nous ne pouvons en appliquer qu'un seul. Ainsi nous connoissons mieux un arbre qu'une étoile, parce que nous voyons et touchons l'arbre: la fleur de l'arbre nous fournit plus de connoissances que son tronc, parce que nous pouvons l'examiner de plus avec le sens de l'odorat; et enfin, nos observations se multiplient sur le fruit, parce que nous le goûtons, et que nous pouvons l'observer avec quatre sens à-la-fois. Quant aux objets vers lesquels nous ne pouvons diriger qu'un seul de nos organes, tel que celui de la vue,

nous n'en acquérons la science qu'en les considérant sous différens aspects. Vous dites : Cette tour à l'horizon est bleue, petite et ronde. Vous en approchez, et vous la trouvez blanche, grande et anguleuse. Vous concluez alors qu'elle est quarrée ; mais vous en faites le tour, et vous voyez qu'elle est pentagonale. Vous jugez qu'il est impossible d'en mesurer la hauteur sans un instrument, parce qu'elle est fort élevée. Prenez un objet de comparaison accessible, celui de votre ombre avec votre hauteur, vous y trouverez le même rapport qu'entre l'ombre de la tour et son élévation, que vous jugiez inaccessible.

Ainsi la science d'une vérité ne s'acquiert qu'en la considérant sous divers rapports. Voilà pourquoi il n'y a que Dieu qui soit véritablement savant, parce qu'il connoît seul tous les rapports qui existent entre les choses ; et qu'il n'y a encore que Dieu qui soit le plus universellement connu de tous les êtres, parce que les rapports qu'il a établis entre les choses le manifestent dans tous ses ouvrages.

Toutes les vérités s'enchaînent. Nous n'en acquérons la science qu'en les comparant les unes aux autres. Si les académiciens avoient fait usage de ce principe, ils auroient reconnu que l'aplatissement des pôles étoit une erreur. Il ne s'agissoit que

d'en appliquer les conséquences à la distribution des mers. Si les pôles sont aplatis, leurs rayons étant les plus courts du globe, toutes les mers doivent s'y rendre comme au lieu le plus bas de la terre : d'un autre côté, si l'équateur est renflé, toutes les mers doivent s'en éloigner, et la zone torride doit présenter dans toute sa circonférence une zone de terre seche, de six lieues et demie d'élévation à son centre ; puisque le rayon du globe à l'équateur, surpasse de cette dimension le rayon aux pôles, suivant les académiciens.

Or, la configuration du globe nous présente précisément le contraire : car les mers les plus grandes et les plus profondes sont précisément sous son équateur : et, du côté de notre pôle, la terre se prolonge fort avant dans le nord, et les mers qu'elle renferme ne sont que des méditerranées remplies de hauts fonds.

A la vérité, le pôle sud est environné d'un vaste océan ; mais comme le capitaine Cook n'en a pas approché qu'a 475 lieues, nous ignorons s'il y a des terres qui l'avoisinent ; de plus il est vraisemblable, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que la nature qui contraste et balance toutes choses, a compensé l'élévation en territoire du pôle nord par une élévation équivalente en glace au pôle sud. En

effet, Cook a trouvé la coupole glaciale du pôle sud, beaucoup plus étendue et plus élevée que celle qui couvre le pôle nord, et il ne veut pas qu'on établisse à cet égard de comparaison. Voici ce qu'il dit à l'occasion d'une de ses extrémités solides, qui l'empêcha de pénétrer au-delà du 71e degré sud, et qui étoit semblable à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres et se perdant dans les nuages. » On n'a jamais vu, » je pense, de montagnes de glaces » comme celles-ci dans les mers du » Groënland; du moins, je ne l'ai lu » nulle part et je ne l'ai point ouï dire: » de sorte qu'on ne doit pas établir une » comparaison entre les glaces du nord » et celles de ces parages. » Cook, année 1774, janvier.

Cette prodigieuse élévation de glaces dont Cook n'a vu qu'une extrémité, peut donc équivaloir à l'élévation de territoire du pôle nord, constatée par les travaux mêmes des Académiciens. Mais quoique les mers gelées du pôle sud se refusent aux opérations de la géométrie, nous allons voir tout-à-l'heure, par deux observations authentiques, que les mers fluides qui l'environnent sont plus élevées que celles de l'équateur, et sont au même niveau que celles du pôle nord.

Vérifions maintenant l'alongement des pôles par la même méthode qui vient de

de nous servir à démontrer leur aplatissement. Cette derniere hypothese a acquis un nouveau degré d'erreur, en l'apliquant à la distribution des terres et des mers du globe ; celle de l'alongement des pôles va gagner de nouveaux degrés de certitude, en l'étendant à différentes harmonies de la nature.

Rassemblons pour cet effet les preuves que j'en ai dispersées dans les volumes précédens. Il y en a de géométrique, de géographiques, d'atmosphériques, de nautiques et d'astronomiques.

1°. La premiere preuve de l'alongement de la terre aux pôles, est géométrique. Je l'ai insérée dans l'explication des figures, à la fin du tome 3 : elle suffit seule pour jeter sur cette vérité le dernier degré d'évidence. Il ne falloit pas même de figure pour cela. On conçoit fort aisément que si, dans un cercle, les degrés d'une portion de ce cercle s'alongent, la portion entiere de ce cercle s'alonge aussi. Or, les degrés du méridien s'alongent sous le cercle polaire, puisqu'ils y sont plus grands que sous l'équateur suivant les académiciens : donc l'arc polaire du méridien, ou, ce qui est la même chose, la courbe polaire s'alonge aussi. J'ai déja fait usage de cet argument, auquel on ne peut rien répondre, pour prouver que la courbe polaire n'étoit pas aplatie ; je peux bien m'en

servir aussi pour prouver qu'elle est alongée.

2°. La seconde preuve de l'alongement de la terre aux pôles, est atmosphérique. On sait que la hauteur de l'atmosphere diminue à mesure qu'on s'éleve sur une montagne. Or, cette hauteur diminue aussi, à mesure qu'on avance vers le pôle. J'ai à ce sujet deux expériences du barometre. La premiere, pour l'hémisphere nord; et la seconde, pour l'hémisphere sud. Le barometre, à Paris, baisse d'une ligne à onze toises de hauteur; et il baisse aussi d'une ligne en Suede, si on s'éleve seulement à dix toises un pied six pouces quatre lignes. Donc l'atmosphere de la Suede est plus basse, ou, ce qui revient au même, son continent est plus élevé qu'à Paris. Donc la terre s'alonge en allant vers le nord. Cette expérience et ses conséquences ne peuvent être rejetées des académiciens; car elles sont tirées de l'histoire de l'académie des sciences, an. 1712, page 4. Voyez l'explication des figures, hémisphere Atlantique, t. 3.

3°. La seconde expérience de l'abaissement de l'atmosphere aux pôles, a été faite vers le pôle sud. C'est une suite d'observations barométrales faites chaque jour dans l'hémisphere sud par le capitaine Cook, pendant les années 1773, 1774 et 1775, où l'on voit que

le mercure ne s'élevoit guere au-dessus de 29 pouces anglois, au-delà du 60e degré de latitude sud, et montoit presque toujours à 30 pouces, et même plus haut dans le voisinage de la zone torride, ce qui prouve que le barometre baisse en allant vers le pôle sud ainsi que vers le pôle nord, et que par conséquent, l'un et l'autre sont alongés.

On peut voir la table de ces observations barométrales, à la fin du second voyage du capitaine Cook. Celles du même genre, qui ont été recueillies dans le voyage suivant, ne présentent entre elles aucune différence réguliere, quelle que soit la latitude du vaisseau; ce qui prouve leur inexactitude, occasionnée probablement par le désordre que dut entraîner la mort successive des observateurs; c'est-à-dire, du savant Anderson, chirurgien du vaisseau, et ami particulier de Cook; de ce grand homme lui-même; du capitaine Clarke son successeur: et peut-être aussi par quelque partisan zélés de Neuwton, qui aura voulu jeter des nuages sur des faits si contraires à son système de l'aplatissement des pôles.

4°. La quatrieme preuve de l'alongement des pôles, est nautique. Elle est formée de 6 expériences de trois différentes especes. Les deux premieres expériences sont prises de la descente an-

nuelle des glaces de chaque pôle vers la ligne ; les deux secondes, des courans qui descendent des pôles pendant leur été ; et les deux dernieres, de la rapidité et de l'étendue de ces mêmes courans, qui font le tour du globe alternativement pendant six mois : trois sont pour le pôle nord, et trois pour le pôle sud.

La premiere expérience, tirée de la descente des glaces du pôle nord, est citée dans le tome premier de cet ouvrage, étude quatrieme. J'y ai rapporté les témoignages des plus célebres marins du nord ; entre autres de l'anglois Ellis, des hollandois Linschoten et Barents, du hambourgeois Martens, et de Denis, gouverneur françois du Canada, qui attestent que ces glaces sont d'une hauteur prodigieuse, et qu'on les rencontre fréquemment au printems, à des latitudes tempérées. Denis dit qu'elles sont plus hautes que les tours de Notre-Dame, qu'elles forment quelquefois des chaînes flottantes de plus d'une journée de navigation, et qu'elles viennent échouer jusque sur le grand banc de Terre-Neuve. La partie la plus septentrionale de ce banc, ne s'étend guere au-delà de 50 degrés ; et les marins qui vont à la pêche de la baleine, ne trouvent en été les glaces solides du nord que vers le 75e degré. Mais en supposant que ces glaces solides s'étendent en hiver depuis le pôle jusqu'au

65e d. les glaces flottantes qui s'en détachent parcourroient 375 lieues dans les deux premiers mois du printems : ce n'est point le vent qui les pousse vers le midi, puisque les vaisseaux pêcheurs qui les rencontrent, ont souvent le vent favorable ; des vents inconstans les porteroient indifféremment au nord, ou à l'est, ou à l'occident : mais ce sont les courans du nord qui les amenent constamment chaque année vers la ligne, parce que le pôle d'où ils sortent est plus élevé.

5°. La seconde expérience de la même espece, pour le pôle sud, est tirée des voyages du capitaine Cook, année 1772 10 décembre. « Le 10 décembre, à huit « heures du matin, nous découvrîmes « des glaces à notre ouest ; » à quoi M. de Forster ajoute : « Et environ deux « lieues au-dessus du vent, une autre « masse qui ressembloit à une pointe « de terre blanche. L'après-midi, nous « passâmes près d'une troisieme, qui « étoit cubique, et qui avoit deux mille « pieds de long, quatre cents de large, « et au moins deux cents d'élévation. » Cook étoit alors au 51e degré de latitude sud, et à 2 degrés ouest de longitude du cap de Bonne-Espérance. Il en vit beaucoup d'autres jusqu'au 17 janvier 1773 ; mais étant à cette époque, par 65 degrés 15 minutes de latitude sud, il fut arrêté par un banc de glaces bri-

sées, qui l'empêcha d'aller plus avant au sud. Ainsi, en supposant que la premiere glace qu'il rencontra le 10 décembre, fût partie de ce point le 10 octobre, tems où je suppose que l'action du soleil a commencé à dissoudre les glaces du pôle sud, elle auroit parcouru vers la ligne 14 degrés, ou 350 lieues en deux mois; c'est-à-dire, fait à-peu-près le même chemin dans le même tems, que les glaces qui descendent du pôle nord. Le pôle sud est donc, ainsi que le pôle nord, plus élevé que l'équateur, puisque ses glaces descendent vers la zone torride.

6°. La troisieme expérience nautique de l'alongement du pôle nord, vient de ses courans mêmes, qui sortent directement des baies et des détroits du nord avec la rapidité des écluses. J'ai cité à cet égard les mêmes marins du nord, Linschoten et Barents, envoyés par les Hollandois pour trouver un passage à la Chine par le nord-ouest; et Ellis, chargé par les Anglois de chercher un passage à la mer du Sud, au nord-est, dans le fond de la baie d'Husdon. Ils ont trouvé au fond de ces mers septentrionales, des courans qui sortoient des baies et des détroits, en faisant huit à dix lieues par heure, entraînant une multitude prodigieuse de glaces flottantes, et des marées tumultueuses qui, ainsi que les courans,

se précipitoient directement du nord, du nord-est ou du nord-ouest, selon le gisement des terres. C'est d'après ces faits constans et multipliés, que je me suis convaincu que la fonte des glaces polaires étoit la cause seconde du mouvement des mers, le soleil la cause premiere, et que j'ai formé ma théorie des marées. Voyez, tome 3, l'explication des figures, hémisphere Atlantique.

7°. Les courans de la mer du Sud prennent également naissance dans les glaces du pôle austral. Voici ce qu'en rapporte Cook, année 1774, janvier. « A la vérité, c'étoit mon opinion, ainsi « que celle de la plupart des officiers, « que cette glace s'étendoit jusqu'au « pôle, où que peut-être elle touchoit à « quelque terre à laquelle elle est fixée « dès les tems les plus anciens : qu'au « sud de ce parallele, se forment toutes « les glaces que nous trouvions çà et là « au nord ; qu'elles en sont ensuite dé- « tachées par des coups de vent, ou par « d'autres causes, et jetées au nord par « les courans que dans les latitudes éle- « vées nous avons toujours reconnu por- « ter vers cette direction. »

Ainsi cette quatrieme expérience nautique prouve que le pôle sud est alongé comme le pôle nord ; car si l'un et l'autre étoient aplatis, les courans se dirigeroient vers eux, au lieu de porter vers la ligne.

Ces courans australiens ne sont pas si violens à leur origine que les septentrionaux, parce qu'ils ne sont pas comme eux rassemblés dans des baies, et ensuite dégorgés par des détroits ; mais nous allons voir qu'ils s'étendent tout aussi loin.

8°. La cinquieme preuve nautique de l'élévation des pôles au dessus de l'horizon de toutes les mers, vient de la rapidité et de la longueur de leurs courans qui font le tour du globe. On peut voir à ce sujet l'étendue de mes recherches et de mes preuves, à la fin du tome trois, dans l'explication des figures, hémisphere Atlantique. J'ai cité d'abord le courant de l'océan Indien, qui flue six mois vers l'orient, et six mois vers l'occident, suivant le témoignage de tous les marins de l'Inde. J'ai fait voir que ce courant alternatif et semi-annuel ne pouvoit s'attribuer en aucune maniere au cours de la lune et du soleil, qui vont toujours d'orient en occident, mais à la chaleur combinée de ces astres, qui fondent pendant six mois les glaces de chaque pôle.

J'ai ensuite apporté deux observations très-curieuses, pour constater qu'un pareil courant semi-annuel et alternatif, existoit dans l'océan Atlantique, où, jusqu'à présent, on ne l'avoit pas soupçonné. La premiere, est celle de Rennefort, qui trouva, au mois de juillet 1666, au

sortir des îles Açores, la mer couverte des débris d'un combat naval qui s'étoit donné neuf jours auparavant entre les Anglois et les Hollandois, à la hauteur d'Ostende. Ces débris avoient fait dans neuf jours plus de 275 lieues vers le midi, ce qui fait plus de 34 lieues par jour ; et c'est une cinquieme expérience nautique qui prouve, par la rapidité des courans du nord, l'élévation considérable de ce pôle sur l'horizon des mers.

9°. Ma sixieme expérience nautique démontre particuliérement l'élévation du pôle sud, par l'étendue de ses courans, qui remontent en hiver jusqu'aux extrémités de l'Atlantique. C'est l'observation de M. Pennant, célebre naturaliste anglois, qui rapporte que la mer jeta sur les côtes d'Ecosse le mât du Tilbury, vaisseau de guerre qui brûla à la rade de la Jamaïque ; et qu'on recueille tous les ans, sur les rivages de ses îles, des graines de plantes qui ne croissent qu'à la Jamaïque. Cook assure aussi dans ses voyages comme un fait constant, qu'on trouve tous les ans sur les côtes d'Islande, quantité de grosses semences plates et rondes, appelées des yeux de bœuf, qui ne viennent qu'en Amérique.

10°. et 11°. Les preuves astronomiques de l'alongement des pôles, sont au nombre de trois. Les deux premieres

sont lunaires. C'est la double observation de Tycho-Brahé et de Kepler, qui ont vu dans les éclipses centrales de la lune l'ombre de la terre alongée sur ses pôles. Je l'ai citée, tome premier, Etude quatrieme. On ne peut rien opposer au témoignage de la vue de deux astronomes aussi célebres, dont les calculs, loin d'être favorisés, se trouvoient dérangés par leurs observations.

12.°. La troisieme preuve astronomique de l'alongement des pôles, est solaire, et regarde le pôle nord. C'est l'observation de Barents, qui apperçut de la Nouvelle-Zemble, par le 76e degré de latitude nord, le soleil à l'horizon quinze jours plutôt qu'il ne s'y attendoit. Le soleil, dans ce cas, étoit de deux degrés et demi plus élevé qu'il ne devoit l'être. En donnant un degré pour la réfraction de l'atmosphere en hiver, au 76e degré de latitude nord, et même un degré et demi, ce qui est très-considérable, il resteroit un degré au moins pour l'élévation extraordinaire de l'observateur sur l'horizon de la Nouvelle-Zemble. J'ai relevé à cette occasion une autre erreur de l'académicien Bouguer qui ne fixe qu'à 34 minutes la plus grande réfraction du soleil pour tous les climats. Je ne me sers pas, comme on voit, de tous les avantages que me donnent ceux dont je combats les opinions. Voyez le tome

troisieme, explication des figures, hémisphere Atlantique.

Toutes ces douze preuves, tirées de différentes harmonies de la nature, s'accordent mutuellement à démontrer que les pôles sont alongés. Elles sont appuyées d'une multitude de faits dont je pourrois augmenter le nombre, tandis que les académiciens ne peuvent appliquer à aucun phénomene de la terre, de la mer ou de l'atmosphere, leur résultat de l'aplatissement des pôles, sans en reconnoître aussitôt l'erreur. D'ailleurs, la géométrie seule suffit pour les enconvaincre.

A la vérité, ils y ont fait cadrer les vibrations du pendule; mais cette expérience est sujette à mille erreurs. Elle est au moins aussi suspecte que celle du miroir ardent qui leur a servi à conclure que les rayons de la lune n'avoient pas de chaleur, tandis que le contraire a été prouvé à Rome et à Paris, par des professeurs de physique. Le pendule s'alonge par le chaud, et se raccourcit par le froid. Il est bien difficile de compenser ses variations, par un assemblage de verges de différens métaux. D'un autre côté, il est bien facile à des hommes prévenus dès l'enfance pour l'attraction, de se méprendre de quelques lignes en sa faveur. D'ailleurs, tous ces petits moyens de la physique, sujets à tant de mécomptes, ne peuvent contredire en au-

cune maniere l'alongement des pôles de la terre, dont la nature nous présente les mêmes résultats sur la terre, sur la mer, dans l'air et dans les cieux.

L'alongement des pôles prouvé, le courant des mers et des marées s'ensuit naturellement. Plusieurs personnes voyant régner entre nos marées et les phases de la lune, les mêmes accroissemens et les mêmes diminutions, sont persuadées que cet astre en est le premier mobile par son attraction; mais ces accords n'existent que dans une partie de la mer Atlantique. Ils proviennent non de l'attraction de la lune sur les mers, mais de sa chaleur réfléchie du soleil sur les glaces polaires, dont elle augmente les effusions, suivant certaines loix particulieres à nos continens. Par-tout ailleurs, le nombre, la variété, la durée, l'irrégularité et la régularité des marées, n'ont aucun rapport avec les phases de la lune, et s'accordent au contraire avec les effets du soleil sur les glaces polaires, et la configuration des pôles de la terre. C'est ce que nous allons prouver, en employant le même principe de comparaison qui nous a servi à réfuter l'erreur des académiciens sur l'aplatissement des pôles, et à démontrer la vérité de ma théorie sur leur prolongement.

Si la lune agissoit par son attraction sur les marées de l'Océan, elle en éten-

droit l'influence sur les méditerranées et les lacs. Or, c'est ce qui n'est pas, puisque les méditerranées et les lacs n'ont point de marées, du moins de marées lunaires; car nous avons observé que les lacs, situés au pied des montagnes à glace, ont, en été, des marées solaires ou un flux comme l'Océan. Tel est le lac de Geneve, qui a un flux régulier l'après-midi. Cet accord du flux des lacs voisins des montagnes à glace avec la chaleur du soleil, jette déja la plus grande vraisemblance sur ma théorie des marées; et au contraire, la discordance de ces mêmes flux avec les phases de la lune, ainsi que la tranquillité des méditerranées lorsque cet astre passe à leur méridien, rendent déja son attraction plus que suspecte. Mais nous allons voir que dans le vaste Océan même, la plupart des marées n'ont aucun rapport ni avec son attraction, ni avec son cours.

J'ai déja cité à la fin du tome 3, dans l'explication des figures, le navigateur Dampier, qui rapporte que la plus grande marée qu'il éprouva sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine lune. Il assure, ainsi que tous les navigateurs du midi, que les marées s'élevent fort peu entre les tropiques, et qu'elles sont tout au plus de quatre à cinq pieds aux Indes orientales, et d'un pied et demi seulement, sur les

côtes de la mer du Sud.

Je demande maintenant pourquoi ces marées entre les tropiques, sont si foibles et si retardées sous l'influence directe de la lune? Pourquoi la lune nous fait éprouver, par son attraction, deux marées par jour dans notre mer Atlantique, et qu'elle n'en produit qu'une seule dans beaucoup d'endroits de la mer du Sud, qui est incomparablement plus large? Pourquoi, dans cette même mer du Sud, y a-t-il des marées diurnes et semi-diurnes, c'est-à-dire, de douze heures et de six heures? Pourquoi la plupart des marées y arrivent-elles constamment aux mêmes heures, et s'élevent-elles à une hauteur réguliere presque toute l'année, quelles que soient les irrégularités des phases de la lune? Pourquoi y en a-t-il qui croissent dans les quadratures tout comme dansles pleines et les nouvelles lunes? Pourquoi sont-elles toujours plus fortes en approchant des pôles, et se dirigent-elles souvent vers la ligne, contre le principe prétendu de leur impulsion?

Ces problêmes impossibles à résoudre par la théorie de l'attraction de la lune à l'équateur, cessent de l'être par la chaleur alternative du soleil sur les glaces des deux pôles.

Je vais d'abord prouver cette diversité des marées, par le témoignage même des compatriotes de Newton, partisans

zélés de son système. Mes témoins ne sont pas des hommes obscurs ; ce sont des savans, des capitaines de la marine du roi d'Angleterre, chargés successivement par le vœu de leur nation et le choix de leur prince, de faire le tour du monde, et d'en rapporter des connoissances utiles à l'étude de la nature. Ce sont les capitaines Byron, Carteret, Cook, Clerke, et l'astronome M. Wales. J'y joindrai le témoignage de Newton lui-même. Examinons d'abord ce qu'ils rapportent sur les marées de la partie méridionale de la mer du Sud.

A la rade de l'île de Massafuero, par le 33e. degré 45 minutes de latitude Sud, et le 80e. degré 22 minutes de longitude ouest, du méridien de Londres.... » La « mer verse douze heures au nord, et « reverse ensuite douze heures au sud. » Capitaine Byron, année 1765, avril.

Comme l'île de Massafuero est dans la partie australe de la mer du sud, ses marées qui vont au nord en avril, vont donc vers la ligne contre le système lunaire : de plus, ses marées sont de douze heures ; autre difficulté.

A l'anse Angloise, sur la côte de la Nouvelle-Bretagne, vers le 5e. degré de latitude sud et le 152e. d. de longitude, « la marée a son flux et reflux une fois « dans vingt-quatre heures. « Capitaine Carteret, année 1767, août.

A la baie des îles, dans la nouvelle Zélande, vers le 34e. degré 59 minutes de latitude sud, et le 185e degré 36 m. de longitude ouest, « d'après les obser-« vations que j'ai pu faire sur la côte re-« lativement aux marées, il paroît que « le flot vient du sud. » Cap. Cook, année 1769, décembre,

Voici encore des marées en pleine mer qui vont vers la ligne, contre l'impulsion de la lune. Elles descendoient dans cette saison à la Nouvelle-Zélande, du pôle sud dont les courans étoient alors en activité; car c'étoit l'été de ce pôle, au mois de décembre. Celles de Massafuero, quoique observées au mois d'avril par le capitaine Byron, avoient aussi la même origine, parce que les courans du pôle nord qui ne commencent qu'à la fin de mars, à l'équinoxe de notre printemps, n'avoient pas encore arrêté l'influence du pôle sud dans l'hémisphere austral.

A l'embouchure de la riviere Endeavour, dans la Nouvelle-Hollande, par le 15e. degré 26 m. de latitude sud, et 214e. d. 42 m. de longitude ouest, où le capitaine Cook radouba son vaisseau après avoir échoué, « le flot et le jussant n'é-« toient considérables qu'une fois dans « vingt-quatre heures, ainsi que nous l'a-« vions éprouvé tandis que nous étions sur « le rocher. » Cap. Cook, année 1770, juin.

A l'entrée du havre de Noël, dans la

terre de Kerguelen, vers le 48e. d. 29 m. de latitude sud, et 68 d. 42 m. de longitude est, « tandis que nous étions à « l'ancre, nous observâmes que le flux « venoit du sud-est, avec une vîtesse « d'au moins deux milles par heure. » Cap. Cook, année 1776, décembre.

Ainsi voilà encore une marée qui descendoit directement du pôle sud. Il paroît que cette marée étoit réguliere et diurne, c'est-à-dire, de douze heures; car Cook ajoute quelques pages après : « On y a la haute mer à environ dix heu- « res, dans les pleines et les nouvelles « lunes, et les flots s'élevent et retom- « bent d'environ quatre pieds. »

Aux îles de O-Taïti, par le 17e. d. 29 m. de latitude sud, et le 149e. d. 35 m. de longitude, et de Uliétea, par le 16e. d. 45 m. de latitude sud, « nous fîmes « aussi quelques observations sur les ma- « rées, sur-tout, à O-Taïti et à Uliétea. « Nous voulions déterminer leur plus « grande élévation sur la premiere de « ces îles. Durant mon second voyage, « M. Wales crut avoir découvert que « les flots y montoient par-dela le point « que j'avois trouvé en 1769; mais nous « nous assurâmes cette fois que cette « différence n'avoit plus lieu; c'est-à- « dire, que la marée s'élevoit seulement « de 12 à 14 pouces au plus. Nous ob- « servâmes que la marée est haute à

« midi dans les quadratures, aussi bien « qu'à l'époque des pleines et des nou- « velles lunes. « Cap. Cook, année 1777, décembre.

Cook donne dans cet endroit de son journal une table des marées dans ces îles, depuis le premier jusqu'au 26 de novembre, où l'on voit qu'il n'y avoit qu'une marée par jour, qui, dans tout le cours du mois, se trouvoit à sa hauteur moyenne, entre onze heures et une heure. Ainsi, il est clair que des marées si régulieres à des époques si différentes de la lune, n'avoient aucun rapport avec les phases de cet astre.

Cook étoit à Taïti en 1769 au mois de juillet, c'est-à-dire dans l'hiver du pôle sud: il s'y retrouvoit en 1777, au mois de décembre, c'est-à-dire, dans son été; ainsi il est possible que, les effusions de ce pôle étant alors plus abondantes et plus voisines de Taïti, que celles du pôle nord, les marées fussent plus fortes dans cette île en décembre qu'en juillet, et que l'astronome M. Wales eût raison.

Observons maintenant les effets des marées dans la partie septentrionale de la mer du sud.

A l'entrée de Nootka sur la côte d'Amérique, par le 49e. d. 36 m. de latitude nord, et le 233e degré 17 m. de longitude est, « la mer est haute à 12 « heures 20 minutes dans les nouvelles « et les pleines lunes; elle s'éleve de huit

« pieds neuf pouces. Je parle de l'élé-
« vation qui a lieu durant les marées du
« matin, et deux ou trois jours après
« les nouvelles et les pleines lunes. Les ma-
« rées de nuit montent alors deux pieds
« plus haut. Cette élévation plus consi-
« dérable, fut tres-marquée dans la
« grande mer de la pleine lune, qui eut
« lieu bientôt après notre arrivée. Il nous
« parut clair qu'il en seroit de même
« lors des marées de la nouvelle lune.
« Au reste, nous ne relâchâmes pas assez
« long-tems dans l'entrée de Nootka,
« pour nous en assurer d'une maniere po-
« sitive. » Cap. Cook, année 1778, avril.

Ainsi voilà deux marées par jour, ou semi-diurnes, de l'autre côté de notre hémisphere, comme dans le nôtre, tandis qu'il paroît qu'il n'y en a qu'une dans l'hémisphere austral, c'est-à-dire, dans la mer du sud seulement. De plus, ces marées semi-diurnes different des nôtres, en ce qu'elles arrivent à la même heure, et qu'elles n'éprouvent d'accroissement que deux ou trois jours après la pleine lune. Nous donnerons bientôt la raison de ces phénomenes, inexplicables suivant le système lunaire.

Nous allons voir dans les deux observations suivantes, ces marées du nord de la mer du sud observées en avril, devenir à des latitudes plus élevées sur la même côte, plus fortes en mai, et

encore plus en juin, ce qui ne peut se rapporter en aucune maniere au cours de la lune, qui passe alors dans l'hémisphere austral, mais au cours du soleil, qui passe dans l'hémisphere septentrional, et échauffe de plus en plus les glaces du pôle nord, dont la fonte croît à mesure que la chaleur de cet astre augmente. D'ailleurs, la direction de ces marées du nord vers la ligne, et d'autres circonstances, vont confirmer pleinement qu'elles tirent leur origine du pôle.

A l'entrée de la riviere de Cook, sur la côte de l'Amérique, vers le 57e. d. 51 m. de latitude nord, « nous éprouvâmes « ici une marée très-forte qui portoit au « sud en dehors de l'entrée. C'étoit le « moment du reflux. Il faisoit de trois « à quatre nœuds par heure, et la mer « fut basse à dix heures. La marée en- « traîna hors de l'entrée une quantité « considérable d'algues marines et de « bois flottans. L'eau étoit devenue « épaisse comme celle des rivieres; mais, « ce qui nous excita à continuer notre « route, nous la trouvâmes à la mer « basse aussi salée que l'Océan. La vî- « tesse du flot fut de trois nœuds, et le « courant remonta jusqu'à quatre heures « du soir. » Cap. Cook, année 1778, mai.

Les marins entendent par nœuds, les

divisions de la corde du lock ; et par lock, un petit morceau de bois qu'on jette à la mer attaché à une corde, pour mesurer la course d'un vaisseau. Lorsque, dans une minute, il s'écoule hors du vaisseau trois divisions ou nœuds de cette corde, on en conclut que le vaisseau ou le courant fait par heure trois milles, ou une lieue.

En remontant la même entrée dans un lieu où elle n'avoit que quatre lieues de largeur, " la marée avoit une vîtesse » et une force prodigieuses. Elle étoit ef- » frayante pour nous, qui ne savions pas » si l'agitation de l'eau étoit occasionnée » par le courant ou le choc des vagues » contre les bancs de sable ou les ro- » chers. . . . . Nous demeurâmes à l'an- » cre pendant le reflux, dont la vîtesse » étoit de près de cinq nœuds par » heure (une lieue deux tiers :) jus- » qu'ici nous avions trouvé le même » degré de salure à la mer basse et à » la mer haute ; et à ces deux époques, » les vagues avoient été aussi salées que » l'eau de l'Océan. Nous eûmes bientôt » des indices que nous remontions une » riviere. L'eau que nous puisâmes à la » fin du reflux, étoit beaucoup plus douce » que celle que nous avions goûtée au- » paravant : je fus convaincu que nous » étions dans une grande riviere, et non » pas dans un détroit qui communiquât

» avec les mers du nord. » Cap. Cook, année 1778, 30 mai.

Ce que Cook appelle l'entrée, à laquelle on a depuis donné le nom de grande riviere de Cook, n'est, par son cours et ses eaux saumaches, ni un détroit, ni une riviere, mais une véritable écluse du nord, par où s'écoulent les effusions des glaces polaires dans l'Océan. On en trouve de semblables au fond de la baie d'Hudson. Ellis y avoit été trompé, et les avoit prises pour des détroits qui communiquoient de la mer du nord à la mer du sud C'étoit pour dissiper les doutes qui étoient restés à ce sujet, que Cook avoit tenté le même examen au nord des côtes de la Californie.

Suite de la reconnoissance de l'intérieur de l'entrée ou grande riviere de Cook : » Lorsque nous eûmes atteint la » baie, le flot portoit avec force dans la » riviere du Retour, et le jussant eut » une force plus grande encore. La mer » tomba de 20 pieds tandis que nous » étions à l'ancre. » Cap. Cook, année 1778, juin.

Ce que Cook nomme le jussant ou le reflux, me paroit être le flot ou le flux lui-même, puisqu'il étoit plus tumultueux et plus rapide que ce qu'il appelle le flux; car la réaction ne peut jamais être plus forte que l'action. La marée descendante

même dans nos rivieres, n'est jamais aussi forte que la marée montante. Celle-ci y produit pour l'ordinaire une barre, ce que ne fait pas l'autre.

Cook prévenu en faveur du préjugé que la cause des marées est entre les tropiques, ne pouvoit se résoudre à regarder ce flot qui venoit de l'intérieur des terres, comme une véritable marée. Cependant, dans la partie opposée de ce même continent, je veux dire au fond de la baie d'Hudson, le flot ou la marée vient de l'ouest, c'est-à-dire, de l'intérieur des terres.

Voici ce que rapporte, à ce sujet, l'introduction du troisieme voyage de Cook.

» Le capitaine Middleton, chargé d'un » voyage à la baie d'Hudson, entrepris » 1741 et 1742, avoit trouvé entre le » 65 et le 66e. degré de latitude une » entrée fort considérable dirigée vers » l'ouest, dans laquelle il pénétra avec » ses vaisseaux. Après avoir examiné les » marées à diverses reprises, et s'être » efforcé durant trois semaines de dé- » couvrir la nature et la direction in- » térieure de l'ouverture, il reconnut » que le flot venoit toujours de l'ouest, » et que c'étoit une grande riviere à la » quelle il donna le nom de Wager.

» M. Dobbs contesta l'exactitude, ou » plutôt la fidélité de ces détails. Il sou- » tint que la riviere de Middleton est

» un détroit et non pas une riviere d'eau
» douce ; que si Middleton l'avoit exa-
» minée convenablement, il y auroit trou-
» vé un passage à l'océan occidental
» d'Amérique. Le peu de succès de l'ex-
» pédition ne servit donc qu'à fournir à
» M. Dobbs de nouveaux argumens pour
» tenter ce passage encore une fois ; et
» ayant fait accorder par un acte du
» Parlement les vingt mille livres ster-
» ling de récompense dont on a parlé
» plus haut, il parvint à déterminer une
» société d'armateurs et de négocians,
» à équiper le Dobbs et la Californie. On
» espéra que ces vaisseaux viendroient
» à bout de pénétrer dans l'océan Pacifi-
» que, par l'ouverture que le voyage
» de Middleton avoit indiquée, et sur
» laquelle on supposoit que ce naviga-
» teur avoit trompé le public dans son
» rapport.

» Cette nouvelle expédition n'eut pas
» plus de succès que les autres. On mit
» que le voyage du Dobbs et de la Califor-
» nie (1) confirmerent, au lieu de
» détruire, les assertions de Middleton.
» On apprit que le prétendu détroit n'é-
» toit qu'une riviere d'eau douce, et on
» détermina exactement jusqu'à quel
» point elle est navigable du côté de
» l'quest. »

(1 M. Ellis fut du voyage, est c'est lui qui en a écrit la relation que j'ai citée plus d'une fois.

Ainsi

Ainsi la riviere le Wager, produit une véritable marée de l'ouest, parce qu'elle est une des écluses qui viennent du nord dans l'océan Atlantique : il est donc clair que la grande riviere de Cook produit, de son côté, une véritable marée de l'est, parce qu'elle est aussi une des écluses du nord dans la mer du Sud.

D'ailleurs, l'élévation et le tumulte de ces marées de la grande riviere de Cook, semblables à celles du fond de la baie d'Hudson, du détroit de Waigats, etc. l'affoiblissement de leur salure, leur direction générale vers la ligne, prouvent qu'elles sont formées en été dans le nord de la mer du Sud, ainsi que dans le nord de la mer Atlantique, de la fonte des glaces du pôle nord.

Dans la suite du voyage de Coock, achevé par le capitaine Clerke, nous allons trouver deux autres observations sur les marées, dont le système lunaire ne peut pas rendre plus de raison.

Aux îles Sandwich, à l'observatoire anglois, dans la baie de Karakakoo, par le 19e. degré 28 m. de latitude nord, et le 204e. de longitude est, « les marées « sont très-régulieres ; le flux et le re- « flux sont de six heures. Le flot vient « de l'est, et la mer est haute dans les « pleines et les nouvelles lunes, à trois « heures 45 minutes, tems apparent. »

Cap. Clerke, année 1779, mars.

A la bourgade de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au Kamchatka, par le 53e. d. 38 m. de latitude nord, et le 158e. d. 43 m. de longitude est, « la mer fut « haute dans les pleines et les nouvelles « lunes à 4 heures 36 minutes, et sa plus « grande élévation étoit de 5 pieds 8 p. « Les marées arrivent de douze heures « en douze heures, d'une maniere très- « réguliere. » Cap. Clerke, année 1779, octobre.

Le capitaine Clerke, imbu, ainsi que Cook, du systême de l'attraction de la lune dans la zone torride, s'efforce en vain de rapporter aux phases irrégulieres de cet astre des marées qui arrivent à des heures régulieres dans la mer du Sud, ainsi que leurs autres phénomenes. L'astronome M. Wales, qui accompagna Cook dans son second voyage, est forcé d'avouer à ce sujet l'insuffisance de la théorie de Newton. Voici ce qu'il en dit dans un extrait inséré dans l'introduction générale du dernier voyage de Cook.

« Les lieux où l'on a observé, pendant « ces voyages, l'élévation et l'époque « des marées, sont en très-grand nom- « bre, et il en résulte des détails utiles « et importans. Dans le cours de ces ob- « servations, quelques faits très-curieux « et même très-imprévus, se sont

« offerts à nous. Il suffira d'indiquer ici « la hauteur extrêmement petite du flot « au milieu de l'océan pacifique : nous « l'y avons trouvée de deux tiers au des- « sous de la quantité à laquelle on auroit « pu s'attendre d'après la théorie et le « calcul. » Les partisans du système Neuwtonien seroient bien autrement embarrassés, s'il leur falloit expliquer d'une maniere claire, d'abord, pourquoi il y a par jour deux marées de six heures dans l'océan Atlantique ; ensuite, pourquoi il n'y en a qu'une de douze heures dans la partie australe de la mer du Sud, comme à l'île de Taïti, sur la côte de la nouvelle-Hollande, sur celle de la Nouvelle-Bretagne, à l'île de Massafuero, etc. . . . . : pourquoi, d'un autre côté, dans la partie septentrionale de cette même mer du Sud, les deux marées de six heures reparoissent chaque jour égales aux îles Sandwich ; inégales sur la côte d'Amérique, à l'entrée de Nootka ; et vers cette même latitude, réduites à une seule marée de 12 heures sur la côte d'Asie, au Kamchatka.

J'en pourrois citer d'autres encore plus extraordinaires. Ce sont ces dissonances très-marquées et très-nombreuses du cours des marées avec celui de la lune, dont Newton cependant ne connoissoit qu'un petit nombre, qui l'ont forcé de reconnoître lui-même, ainsi que je l'ai

dit ailleurs, « qu'il falloit qu'il y eût « dans le retour périodique des marées, « quelque autre cause mixte qui a été « inconnue jusqu'ici. » *Philosophie de Neuwton, chap.* 18.

Cette autre cause, inconnue jusqu'ici, est la fonte des glaces polaires, qui ont cinq à six mille lieues de circonférence dans leur hiver, et deux à trois mille au plus dans leur été. Ces glaces, en s'écoulant alternativement dans le sein des mers, en operent tous les phénomenes. Si, dans notre été, il y a deux marées par jour dans l'océan Atlantique, c'est à cause du déversement alternatif des deux continens, l'ancien et le nouveau, qui se rapprochent au nord, dont l'un verse le jour et l'autre la nuit, les eaux des glaces que le soleil fait fondre sur le côté oriental et occidental du pôle qu'il circuit chaque jour de ses feux, et qu'il échauffe pendant six mois. S'il y a un retard de 22 minutes d'une marée à celle qui la suit, c'est parce que la coupole des glaces polaires en fusion, diminue chaque jour, et que ses effluences sont retardées par les sinuosités du canal de l'Atlantique. Si, dans notre hiver, il y a aussi deux marées retardées par jour sur nos côtes, c'est que les effluences du pôle sud entrant dans le canal de l'Atlantique, éprouvent encore deux déversemens à son embouchure;

l'un en Amérique, au cap Horn, et l'autre en Afrique, au cap de Bonne-Espérance. Ce sont, je pense, ces deux déversemens alternatifs des courans du pôle sud, qui rendent ces deux caps, qui en reçoivent la premiere impulsion, si tempêtueux et si difficiles à doubler, pendant l'été de ce même pôle, aux vaisseaux qui sortent de l'océan Atlantique; car alors ils rencontrent de front les courans qui descendent du pôle sud. C'est par cette raison qu'il leur est fort difficile de doubler le cap de Bonne-Espérance en novembre, décembre, janvier, février et mars, pour aller aux Indes; et qu'au contraire, ils le passent aisément dans nos mois d'été, parce qu'alors ils sont aidés des courans du pôle nord qui les poussent hors de l'Atlantique. Ils éprouvent le contraire à leur retour des Indes, dans nos mois d'hiver.

Je suis porté, par ces considérations, à croire que les vaisseaux qui vont à la mer du Sud éprouveroient moins d'obstacles à doubler le cap Horn dans son hiver que dans son été; car ils ne seroient pas repoussés alors par les courans du pôle sud dans l'Atlantique; et ils seroient aidés, au contraire, à en sortir par ceux du pôle nord. Je pourrois appuyer cette conjecture de l'expérience de plusieurs vaisseaux. On pourroit m'ob-

jecter celle de l'amiral Anson ; mais il ne doubla ce cap qu'aux mois de mars et d'avril, qui sont d'ailleurs deux des mois les plus tempêtueux de l'année, à cause de la révolution générale de l'atmosphere et de l'océan, qui arrive à l'équinoxe, lorsque le soleil passe d'un émisphere dans l'autre.

Expliquons maintenant, par les mêmes principes, pourquoi les marées de la mer du Sud ne ressemblent pas à celles de la mer Atlantique. Le pôle sud n'a point, comme le pôle nord, de double continent qui sépare en deux déversemens les effluences que le soleil fait couler chaque jour de ses glaces. Il n'a même aucun continent : il n'a point par conséquent de canal où ses effluences soient retardées. Ainsi ses effusions s'écoulent directement dans la vaste mer du Sud, formant sur la moitié de ce pôle une suite de gerbes divergentes qui en font le tour en 24 heures, comme les rayons du soleil. Lorsqu'une gerbe de ces effusions rencontre une île, elle lui apporte une marée de douze heures, c'est-à-dire, de la même durée que celle que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole glaciale par laquelle passe le méridien de cette île. Telles sont les marées des îles de Taïti, de Massafuero, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Bretagne, etc. Chacune de ces ma-

rées dure autant que le cours du soleil sur l'horizon, et est réguliere comme son cours. Ainsi pendant que le soleil échauffe, douze heures de suite, de ses feux verticaux les îles australes de la mer du Sud, il les rafraîchit par une marée de douze heures, qu'il fait sortir des glaces du pôle sud par ses feux horizontaux. Des effets contraires viennent souvent de la même cause.

Cet ordre des marées n'est plus le même dans la partie septentrionale de la mer du Sud. Dans cette partie opposée de notre hémisphere, les deux continens se rapprochent encore vers le nord. Ils versent donc tour-à-tour, en été, dans le canal qui les sépare, les deux effusions semi-diurnes de leur pôle, et ils y rassemblent tour-à-tour, en hiver, celles du pôle Sud, ce qui y produit deux marées par jour comme dans la mer Atlantique. Mais comme ce canal formé au nord de la mer du Sud par les deux continens, est très-évasé au dessous du 55e. degré de latitude nord, ou plutôt qu'il cesse d'exister par l'écartement presque subit de l'Amérique et de l'Asie, qui vont en divergeant à l'est et à l'ouest, il arrive qu'il n'y a que les lieux situés dans le déversement de la partie septentrionale de ces deux continens, qui éprouvent deux marées par jour. Telles sont les îles Sandwich, situées

précisément au confluent de ces deux courans, à des distances proportionnelles de l'Amérique et de l'Asie, vers le 21e. degré de latitude nord. Lorsque ce lieu est plus exposé au courant d'un continent qu'à celui de l'autre, ses deux marées semi-diurnes sont inégales, comme à l'entrée de Nootka, sur la côte d'Amérique; mais lorsqu'il est tout-à-fait hors de l'influence de l'un, et entiérement sous celle de l'autre; il ne reçoit qu'une marée par jour, comme au Kamchatka, sur la côte d'Asie, et cette marée est alors de douze heures, comme l'action du soleil sur la moitié du pôle, dont les effusions n'éprouvent plus alors de partage.

D'où l'on voit que deux ports peuvent être situés dans la même mer, et sous le même parallele, et avoir l'un deux marées par jour, et l'autre une seule, et que la durée de ces marées, soit doubles, soit simples, soit doubles égales, soit doubles inégales, soit régulieres, soit retardées, est toujours de douze heures dans vingt-quatre heures; c'est-à-dire, précisément du tems que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole polaire d'où elles s'écoulent, ce qui ne peut se rapporter au cours inégal du soleil entre les tropiques, et bien moins encore à celui de la lune, qui n'y est souvent que quelques heures sur l'horizon.

J'ai donc établi par des faits simples, clairs et nombreux, la discordance des marées dans la plupart des mers, avec l'attraction prétendue de la lune à l'équateur, et au contraire, leur concordance avec l'action du soleil sur les glaces des pôles.

J'en demande pardon au lecteur, mais l'importance de ces vérités m'engage à les récapituler.

1°. L'attraction de la lune sur les eaux de l'Océan, est contredite par l'inertie des eaux des méditerranées et des lacs, qui n'éprouvent jamais aucun mouvement, lorsque cet astre passe à leur méridien, et même à leur zénith. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil qui fait sortir des glaces des poles les courans, et les marées de l'Océan, se vérifie par son influence sur les montagnes à glace, d'où sortent en été des courans et des flux, qui produisent de véritables marées dans les lacs qui sont à leurs pieds, comme on le voit dans le lac de Geneve, situé au bas des Alpes Rhétiennes. Les mers sont les lacs du globe, et les pôles en sont les Alpes.

2°. L'attraction prétendue de la lune sur l'Océan, ne peut s'appliquer ni aux deux marées de six heures ou semi-diurnes de la mer Atlantique, parce que cet astre ne passe chaque jour qu'à son zénith; ni à la marée de douze heures ou diurne

de la partie australe de la mer du Sud, parce qu'il passe chaque jour au zénith et au nadir de cette vaste mer ; ni aux marées tant semi-diurnes que diurnes de la partie septentrionale de cette même mer, ni à la variété de ses marées qui croissent ici dans les pleines(1) et les nouvelles lunes, et là plusieurs jours après ; qui augmentent ici dans les quadratures, et là diminuent ; ni à leur égalité constante dans d'autres lieux ; ni à la direction de celles qui vont sur la ligne ; ni à leur élévation qui augmente vers les pôles, et s'affoiblit sous la zone même de l'attraction lunaire, c'est-à-dire, sous l'équateur. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil sur les pôles du monde explique parfaitement la grandeur des marées près des pôles, et leur foiblesse près de l'équateur ; leur divergence du pôle d'où elles s'écoulent, et leur concordance parfaite avec les continens d'où elles descendent ; étant doubles en vingt-

(1) Je reconnois, ainsi que Pline, que la lune fond par sa chaleur les glaces et les neiges. Ainsi, quand elle est pleine, elle doit augmenter la fonte des glaces polaires ou les marées. Mais, si celles-ci croissent encore sur nos côtes quand la lune est nouvelle, je pense que ces fontes surabondantes ont encore été occasionées par la pleine lune, et sont retardées dans leur cours par quelque configuration particuliere d'un des deux continens. Au reste, cette difficulté n'est pas plus difficile à résoudre par ma théorie que par celle de l'attraction, qui ne peut expliquer d'ailleurs la plupart des phénomones nautiques que je viens de rapporter.

quatre heures, lorsque l'hemisphere qui les verse ou qui les reçoit est séparé en deux continens; doubles et inégales, lorsque le déversement des deux continens est inégal; simples et uniques, lorsqu'il n'y a qu'un seul continent qui les verse, ou qu'il n'y en a point du tout.

3°. L'attraction de la lune qui va toujours d'orient en occident, ne peut s'appliquer en aucune maniere au cours de la mer des Indes, qui flue six mois vers l'orient, et six mois vers l'occident, ni au cours de la mer Atlantique, qui flue six mois au nord et six mois au midi. Au contraire, l'action de la chaleur semi-annuelle et alternative du soleil autour de chaque pôle couvert d'une mer de glace de cinq ou six mille lieues de circonférence en hiver, et de deux ou trois mille en été, s'accorde parfaitement avec le courant semi-annuel et alternatif qui descend de ce pôle, en fluant vers le pôle opposé, selon la direction des continens et des archipels qui lui servent de rivages.

J'observerai à ce sujet que quoique la mer du Sud ne semble présenter aucun canal au cours des effluences polaires, par la grande divergence de l'Amérique et de l'Asie, on peut cependant y en entrevoir un sensiblement formé par la projection de ses archipels, qui sont en correspondance avec les deux continens. C'est par le moyen de ce canal que les

îles Sandwich, qui sont dans la partie septentrionale de la mer du Sud, vers le 21e. degré de latitude, éprouvent deux marées par jour par le déversement de l'Amérique et de l'Asie, quoique le détroit qui sépare ces deux continens soit au 65e. degré de latitude nord. Ce n'est pas que ces îles et ce détroit du Nord soient tout-à-fait sous le même méridien; mais les îles Sandwich sont placées sur une courbe correspondante à la courbe sinueuse de l'Amérique, et dont l'origine seroit au détroit du Nord. On pourroit prolonger cette courbe à des archipels plus éloignés de la mer du Sud, qui éprouvent deux marées par jour; et elle y exprimeroit le courant formé par le déversement de l'Amérique et de l'Asie, comme nous l'avons dit ailleurs. Toutes les îles sont au milieu des courans. En considérant donc sur un globe le pôle sud à vue d'oiseau, on entrevoit une suite d'archipels dispersés en ligne spirale jusque dans l'émisphere du nord, qui indique le courant de la mer du Sud, comme la projection des deux continens du côté du pôle nord indique le courant de l'Atlantique. Ainsi le cours des mers d'un pôle à l'autre, est en spirale autour du globe, comme le cours du soleil de l'un à l'autre tropique.

Cet aperçu ajoute un nouveau degré de vraisemblance à la correspondance des mouvemens de la mer avec ceux du

soleil. Ce n'est pas que la chaîne des archipels qui se projette en spirale dans la mer du Sud, ne soit interrompue en quelques endroits ; mais ces interruptions ne proviennent, à mon avis, que de l'imperfection de nos découvertes. Nous pourrions, ce me semble, les étendre bien plus loin, en nous guidant pour la découverte des îles inconnues de cette mer, sur la projection des îles que nous connoissons déja. Ces voyages ne devroient pas se faire en allant directement de la ligne au pôle sud, ou en décrivant le même parallele autour du globe, ainsi qu'on a coutume; mais en suivant la ligne spirale dont je parle, suffissamment indiquée par le courant général même de l'Océan. Il ne faudroit pas manquer d'observer les fruits nautiques que le courant alternatif des mers ne manque jamais de porter, d'une île à l'autre, souvent à des distances prodigieuses. C'est par ces moyens simples et naturels que les anciens peuples du midi de l'Asie ont découvert tant d'îles dans la mer du Sud, où l'on reconnoît encore leurs mœurs et leur langage. Ainsi, en s'abandonnant à la nature, qui nous sert souvent mieux que notre savoir, ils ont abordé, sans octant et sans carte, à une multitude d'îles dont ils n'avoient même jamais ouï parler.

J'ai indiqué, à la fin du précédent vo-

lume, ces moyens faciles de découvertes et de communications entre les peuples maritimes. C'est dans l'explication des figures, en parlant de l'hémisphere Atlantique, et au sujet de Christophe Colomb, qui, près de périr en pleine mer à son premier retour de l'Amérique, mit la relation de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, dans l'espérance qu'elle seroit portée sur quelque rivage. J'ai dit, à cette occasion, « qu'une simple bouteille de verre pou-» voit la conserver des siecles à la surface » des mers, et la porter plus d'une fois » d'un pôle à l'autre ». Cette expérience vient de se réaliser en partie sur les côtes de l'Europe (1). Elle est rapportée par le

(1) J'invite les marins qui s'intéressent aux progrès des connoissances naturelles, de réitérer cette expérience si facile et si peu coûteuse. Il n'y a point de lieu où les bouteilles vides soient plus communes et plus inutiles que sur un vaisseau. Lorsqu'il sort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de biere, de cidre et d'eau-de-vie, dont la plupart sont vidées au bout de quelques semaines, sans qu'on ait de quoi les remplir de tout le voyage. En en jetant quelques-unes à la mer, on pourroit y adapter perpendiculairement une baguette surmontée d'un petit morceau de toile, ou de quelque plume blanche. Ce signal la détacheroit du fond azuré de la mer, et la feroit apercevoir de loin. Il seroit à propos de la garnir de cordes, pour l'empêcher de se briser en aterrissant sur les rivages, où les courans et les marées la porteroient tôt ou tard. Ces essais paroîtront des jeux d'enfans à nos savans, mais ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les gens de mer. Ils peuvent servir à leur faire connoître la direction et la

Mercure de France du samedi 12 janvier 1788, n°. 2, pages 84 et 85, partie politique.

vîtesse des courans, d'une maniere bien plus certaine et beaucoup plus étendue que le loch que l'on jette à bord des vaisseaux, ou que les bateaux que l'on y met à la mer. Ce dernier moyen, quoique employé fréquemment par le célebre Cook, ne peut jamais donner que la vîtesse relative du bateau et du vaisseau, et non la vîtesse intrinseque du courant. Enfin, ces essais, tout hasardeux qu'ils sont, peuvent servir aux navigateurs à donner de leurs nouvelles à leurs amis, à de grandes distances de la terre, comme on le voit dans l'expérience de la baie de Biscaye, et à leur obtenir des secours pour eux-mêmes, s'ils venoient à faire naufrage sur quelque île déserte.

Nous ne nous fions pas assez à la nature. On pourroit employer préférablement à des bouteilles, quelques-uns des trajectiles dont elle se sert dans différens climats, pour entretenir la chaîne de ses correspondances par tout le globe. Un des plus répandus sur les mers des tropiques, est le coco. Ce fruit va souvent aborder à cinq ou six cents lieues du rivage où il est né. La nature l'a fait pour traverser les mers. Il est d'une forme oblongue, triangulaire et carénée, en sorte qu'il vogue sur un de ses angles comme sur une quille, et passant à travers les détroits des rochers, il vient échouer sur les greves, où il ne tarde pas à germer. Il est préservé du choc des abordages par une enveloppe appelée caire, qui a un pouce ou deux d'épaisseur dans la circonférence du fruit, et trois ou quatre à sa partie pointue, qu'on peut considérer comme sa proue, avec d'autant plus de raison, que l'autre extrémité est aplatie comme une pouppe. Ce caire est couvert, à l'extérieur, d'une membrane unie et coriace, sur laquelle on peut tracer des caracteres; et il est formé, à l'intérieur, de filamens entrelacés et mêlés d'une poussiere semblable à de la sciure de bois. Au moyen de cette enveloppe élastique, le coco peut être lancé par les flots au milieu des rochers, sans se briser. De plus, sa coque intérieure est d'une matiere plus flexible que la pierre,

« Au mois de mai de cette année, des » pêcheurs d'Arromanches près Bayeux, » trouverent en pleine mer une petite

et plus dure que le bois, impénétrable à l'eau où elle peut rester très-long-tems sans se pourrir, ainsi que son caire, dont les Indiens font, par cette raison, d'excellens cables pour les vaisseaux. La coque du coco est si dure, que son germe n'en pourroit jamais sortir, si la nature n'avoit ménagé à sa partie pointue, où le caire est renforcé, trois petits trous recouverts d'une simple pellicule.

Il y a encore bien d'autres végétaux volumineux, que les courans de la mer portent à des distances prodigieuses, tels que les sapins et les bouleaux du nord, les doubles cocos des îles Séchelles, les bambous du Gange, les gros joncs du cap de Bonne-Espérance, etc. On peut écrire aisément sur leur tige avec la pointe d'un coquillage, et les rendre remarquables sur la mer par quelque signal éclatant.

On peut trouver de semblables ressources parmi les amphibies, telles que les tortues, qui se transportent fort loin au moyen des courans. J'ai lu quelque part dans l'histoire de la Chine, qu'un de ses anciens rois, accompagné d'une foule de peuple, vit un jour sortir de la mer une tortue, sur le dos de laquelle étoient écrites les lois qui font aujourd'hui la base du gouvernement chinois. Il est probable que ce législateur avoit profité du moment où cette tortue étoit venue à terre, suivant l'usage, reconnoître le lieu où elle devoit faire sa ponte, pour écrire sur son dos les lois qu'il vouloit établir; et qu'il saisit pareillement le jour d'après cette reconnoissance, où cet animal ne manque pas de retourner au même lieu pondre ses œufs, pour pénétrer un peuple simple de respect pour des lois qui sortoient du sein de la mer, et à la vue des tablettes merveilleuses sur lesquelles elles étoient écrites.

Les oiseaux de marine peuvent fournir encore des voies plus promptes de communication, d'autant que leur vol est très-rapide, et qu'ils sont si familiers sur les rivages déserts, qu'on les prend à la main, comme je l'ai éprouvé à l'île de l'Ascension. On peut leur attacher, avec un billet, quelque signe remar-

» bouteille bien bouchée : impatiens de
» voir ce qu'elle contenoit, ils la casserent;
» c'étoit une lettre dont ils ne purent lire
» l'adresse, conçue en langue angloise.
» Ils la porterent au juge de l'amirauté,
» qui la fit déposer à son greffe. La sus-
» cription annonçant qu'elle appartenoit
» à une dame angloise, il s'assura de
» son existence, et prit les mesures que
» la prudence dictoit pour lui faire par-
» venir sûrement sa lettre. Le mari de
» cette dame (homme de lettres connu
» dans sa patrie par plusieurs ouvrages
» justement estimés) vient d'écrire; et
» en marquant au juge sa reconnois-
» sance avec les expressions les plus fortes,
» il lui apprend que la lettre dont il s'agit
» est du frere de son épouse, allant aux
» grandes Indes. Il avoit voulu donner
» de ses nouvelles à sa sœur. Un vaisseau
» qu'il avoit vu dans la baie de Biscaye,
» et qui paroissoit aller en Angleterre,
» lui en avoit donné l'idée. Il comptoit
» pouvoir en approcher; mais le vaisseau
» s'étant éloigné, il avoit imaginé de
» mettre la lettre dans une bouteille, et
» de la jeter à la mer. »

Enfin, les journaux (1) viennent,

quable, et choisir de préférence ceux qui arrivent dans diverses saisons et qui parcourent différens rivages, et même les oiseaux de terre de passage, comme les ramiers.

(1) Pendant l'impression de cet avis, le journal de

avec la fortune, à l'appui de ma théorie.

Dans le désir de donner à un fait aussi important toute l'authenticité dont il est susceptible, j'ai écrit en Normandie à une dame de mes amies, qui cultive avec beaucoup de goût l'étude de la nature, au sein de sa famille, pour la prier de demander au juge de l'amirauté d'Arromanches, quelques éclaircissemens dont j'avois besoin, en Angleterre. J'ai différé même en attendant sa réponse, l'impression de cette derniere feuille pendant près de six semaines. La voici telle que le juge de l'amirauté d'Arromanches a eu la complaisance de la lui envoyer, et qu'elle a eu la bonté de me la faire parvenir, ce 24 février 1788.

« La bouteille fut trouvée à deux lieues » en mer, au droit de la paroisse d'Ar» romanches, distante elle-même de » deux lieues nord-est de la ville de » Bayeux, le 9 mai 1787, et déposée » au greffe de l'amirauté le 10 du même » mois.

Paris a publié, à mon insçu, un extrait de ma lettre au journal général de France, en réponse à mon critique anonyme. Cette démarche montre de la part de ses rédacteurs, beaucoup plus d'impartialité à mon égard que je ne leur en supposois. Elle convient à des hommes de lettres qui influent sur l'opinion publique, et qui ne veulent pas encourir le reproche qu'ils font quelquefois eux-mêmes, avec tant de fondement, aux corps qui se sont opposés autrefois aux découvertes qui détruisoient leurs systêmes. Je saisis cette occasion de rendre justice à l'impartialité de MM. les rédacteurs du journal de Paris, ainsi que je l'ai toujours rendue à leurs talens.

» M. Elphinston, mari de la dame à » laquelle la lettre étoit adressée, marque » qu'on n'est pas bien sûr si c'est l'auteur » de la lettre qui l'a embouteillée dans » la baie de Biscaye, le 17 août 1786, » latitude 45°, 10 minutes nord, lon- » gitude 10°. 56 minutes ouest, comme » elle est datée; ou si quelqu'un du vais- » seau passant, l'a confiée aux ondes.

» Quant au vaisseau, il l'appelle *Na- » quet*. Celui qui alloit au Bengale se » nommoit l'*Intelligence*, sous les ordres » du capitaine Linston.

» Les noms des pêcheurs sont Charles » le Romain, maître du bateau; Nico- » las Fresnel, Jean-Baptiste le Bas et » Charles l'Ami, matelots, tous de la » paroisse d'Arromanches.

» Signé, PHILIPPE-DE-DELLEVILLE. »

La paroisse d'Arromanches est environ à 1 d. de longitude ouest du méridien de Greenvich, et à 49 d. 5 minutes de latitude nord. Ainsi la bouteille jetée à la mer au 10e d. 56 minutes de longitude ouest, et au 45e d. 10 minutes de latitude nord, a parcouru à-peu-près 10 degrés en longitude, qui, dans ce parallele, à 17 lieues environ par degré, font 170 lieues vers l'orient. De plus, elle a remonté au nord de 4 degrés, puisqu'elle a été pêchée à deux lieues au nord d'Arromanches, c'est-à-dire, à

49 degrés 10 minutes de latitude, ce qui fait 100 lieues au nord, et pour toute sa route, 270 lieues. Elle a employé à faire ce trajet 266 jours, depuis le 17 août 1786, jusqu'au 9 mai 1787, ce qui ne fait pas une lieue par jour. Cette vîtesse sans doute n'est pas comparable à celle avec laquelle les débris du combat d'Ostende descendirent aux îles Açores, en faisant plus de 35 lieues par jour, ainsi que je l'ai rapporté à la fin du troisieme volume précédent. Le lecteur pourroit révoquer en doute cette observation de Rennefort, et en même-tems la conséquence que j'en ai tirée pour constater la vîtesse du courant général de l'Océan, si je ne l'avois prouvée d'ailleurs par plusieurs autres faits nautiques, et si les journaux des marins n'étoient remplis d'expériences semblables, qui attestent que les courans et les marées font souvent faire aux vaisseaux trois à quatre milles par heure, et même s'écoulent avec la rapidité des écluses, faisant huit à dix lieues par heure, dans les détroits voisins des glaces pôlaires en fusion, suivant les témoignages d'Ellis, de Linschoten et de Barents. Mais je puis dire que la lenteur avec laquelle la lettre jetée à l'entrée de la baie de Biscaye est parvenue sur les côtes de Normandie, est une nouvelle preuve de l'existence et de la vîtesse du

courant alternatif et semi-annuel de l'océan Atlantique, jusqu'à présent méconnu, que j'ai assimilé à celui de l'océan Indien, et expliqué par la même cause.

On peut s'assurer en pointant la carte, que le lieu où la bouteille angloise fut jetée à la mer, est à plus de 80 lieues du continent, et précisément dans la direction du milieu de l'ouverture de la Manche, où passe un bras du courant général de l'Atlantique, qui porta, en été, les débris du combat d'Ostende jusqu'aux Açores. Or, ce courant portoit aussi au sud lorsque le voyageur anglois lui confia une lettre pour ses amis du nord, puisque c'étoit le 17 août, c'est-à-dire, dans l'été de notre pôle, lorsque la fonte de ses glaces s'écoule vers le midi. Cette bouteille vogua donc vers les Açores, et sans doute bien au-delà, pendant la fin du mois d'août et tout le mois de septembre, jusqu'à ce que la révolution de l'équinoxe, qui fait rétrograder le cours de l'Atlantique par les effusions du pôle austral, la ramena vers le nord.

Ainsi on ne doit calculer son retour que du mois d'octobre, où je la suppose dans le voisinage de la ligne dont les calmes ont pu l'arrêter; jusqu'à ce qu'elle ait éprouvé l'influence du pôle sud, qui n'acquiert d'activité dans notre hémisphere que vers le mois de décembre.

TAYLOR IN.

A cette époque, le cours de l'Atlantique qui va au nord étant le même que celui de nos marées, elle a pu être rapprochée de nos rivages, et y être exposée à beaucoup de retardemens, par le dégorgement des fleuves qui traversoient son cours en se jetant dans la mer, mais sur-tout par la réaction des marées; car si leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Il est donc essentiel de faire ces sortes d'expériences en pleine mer, et sur-tout d'avoir égard à la direction du courant de l'Océan, de peur d'envoyer au midi des lettres que l'on destine pour le nord. Dans la saison où ce courant n'est pas favorable, on peut se servir des marées qui vont souvent en sens contraire; mais, comme je viens de le dire, il y a ce grand inconvénient, c'est que si leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Les marées ont dans leur flux et reflux même, une consonnance parfaite avec les courans généraux de la mer et le cours du soleil. Elles fluent pendant douze heures dans un jour, soit qu'elles soient partagées en deux marées de six heures par le déversement de deux continens, comme dans l'hémisphere nord; soit qu'elles coulent pendant douze heures consécutives, comme dans l'hémisphere sud: de même le courant général d'un pôle

flue six mois dans l'espace d'un an. Ainsi, les marées qui sont de douze heures, dans tous les cas, sont d'une durée précisément égale à celle que le soleil emploie à échauffer la moitié de l'hémisphere polaire d'où elles découlent, c'est-à-dire, d'un demi-jour; comme le courant général qui sort de ce pôle flue précisément pendant le même tems que le soleil échauffe cet hémisphere en entier, c'est-à-dire, pendant une demi-année. Mais comme les marées, qui ne sont que des effusions polaires d'un demi-jour, ont des reflux égaux à leur flux, c'est-à-dire, de douze heures; de même les courans généraux qui sont des effusions semi-annuelles d'un pôle entier, ont des reflux égaux à leur flux, c'est-à-dire, de six mois, lorsque le soleil met ceux du pôle opposé en activité.

Si le tems et le lieu me le permettoient, je ferois voir comme ces mêmes courans généraux, qui sont les seconds mobiles des marées, portent nos navigateurs tantôt en avant et tantôt en arriere de leur estime, suivant la saison de chaque pôle. J'en trouverois une multitude de preuves dans les voyages autour du monde, entre autres, dans le deuxieme et le troisieme voyage du cap. Cook. Souvent ces courans apportent les plus grands obstacles à l'aterrissement des vaisseaux. Par exemple, lorsque

Cook partit de l'île de Taïti, en décembre 1777, pour aller faire des découvertes au nord, il découvrit, sur sa route, les îles Sandwich, où il aborda sans difficulté, parce que le courant du pôle sud lui étoit favorable; mais lorsqu'il retourna du nord pour prendre des rafraîchissemens aux mêmes îles, il eut ce courant du sud si contraire dans la même saison, que les ayant aperçues le 26 novembre 1778, il mit plus de six semaines à louvoyer pour en atteindre le mouillage, et ne put y jeter l'ancre que le 17 janvier 1779. Ainsi, la vraie saison pour aborder aux îles qui sont à une latitude plus élevée que celle d'où l'on part, est l'hiver de leur hémisphere; car alors, on est favorisé par les courans de l'hémisphere opposé, et c'est ce que prouve le premier voyage de Cook aux îles de Sandwich. Mais le contraire arrive lorsqu'on veut aborder à une île moins élevée en latitude, dans l'hiver de son hémisphere, comme on le voit par l'exemple de son retour aux mêmes îles. Je pourrois multiplier les faits en faveur d'une théorie si importante à la navigation; mais j'abuserois de l'attention du lecteur. J'ose donc me flatter d'avoir mis dans le plus grand jour la concordance des mouvemens des mers avec ceux du soleil, et leur discordance avec les phases de la lune.

Je

Je pourrois faire plus d'une objection contre le systême même d'attraction par lequel Newton rend compte du mouvement des planetes dans les cieux. Ce n'est pas que je nie en général la loi de l'attraction, dont nous voyons des effets sur la terre dans la pesanteur des corps et dans le magnétisme; mais je ne trouve pas que l'application que Newton et ses partisans en ont faite au cours des planetes, soit juste. Selon Newton, le soleil et les planetes s'attirent réciproquement avec des forces qui sont en raison directe des masses, et en raison inverse du carré de la distance. Une seconde force se combine avec l'attraction, pour maintenir les planetes dans leurs orbites. Il résulte de ces deux forces une ellipse pour la courbe décrite par chaque planete. Cette ellipse est continuellement altérée par les actions que les planetes exercent les unes sur les autres. Au moyen de cette théorie, le cours de ces astres est tracé dans le ciel avec la plus grande précision, suivant les Newtoniens. Le cours seul de la lune avoit paru s'y refuser; mais pour me servir des termes d'une introduction à l'étude de l'astronomie, dont l'extrait a paru dans le Mercure du premier décembre 1787, n° 48, " ce satellite, que le célebre Halley appeloit " un astre rebelle, *Sydus pertinax*,

« à cause de la grande difficulté de cal-
« culer les irrégularités de son cours, a
« été enfin maîtrisé par les savantes
« méthodes de MM. Clairault, Euler,
« Dalembert, de la Grange et de la
« Place. »

Ainsi voilà donc les astres les plus rebelles soumis aux loix de l'attraction. Je n'ai qu'une petite objection à faire contre cet empire et les savantes méthodes qui ont maîtrisé le cours de la lune. Comment se peut-il que les attractions réciproques des planetes, aient pu être calculées avec tant de justesse par nos astronomes, et qu'ils en aient pesé si exactement les masses, lorsque la planete découverte depuis quelques années par Herschel, n'est pas encore entrée dans leurs balances? Cette planete n'attire donc rien et n'est donc point attirée?

A Dieu ne plaise que je me propose de détruire la réputation de Newton et des savans qui ont marché sur ses pas. Si d'un côté ils nous ont jeté dans quelques erreurs, ils ont contribué de l'autre à augmenter les connoissances de l'esprit humain. Quand Newton n'auroit inventé que son télescope, nous lui devrions beaucoup. Il a étendu pour l'homme la sphere de l'univers et le sentiment de l'infinité de Dieu. D'autres ont répandu dans toutes les conditions

de la société, le goût de l'étude de la nature par les superbes tableaux qu'il nous en ont présentés. En relevant leurs fautes, j'ai respecté leurs vertus, leurs talens, leurs découvertes et leurs pénibles travaux. Des hommes aussi célebres, tels que Platon, Aristote, Pline, Descartes etc. avoient accrédité comme eux de grandes erreurs..... La philosophie d'Aristote avoit été seule pendant des siecles le plus grand obstacle à la recherche de la vérité. N'oublions jamais que la république des lettres doit être une véritable république, qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de la raison. D'ailleurs, la nature a mis chacun de nous dans le monde, pour correspondre directement avec elle. Son intelligence luit sur tous les esprits, comme son soleil éclaire tous les yeux. N'étudier ses ouvrages que dans des systêmes, c'est ne les observer qu'avec les yeux d'autrui.

Je n'ai donc voulu m'élever sur les ruines de personne. Je ne cherche point de piédestal. Un gazon suffit à qui n'aime plus que le repos. Si moi-même j'osois faire l'histoire de la foiblesse de mon esprit, j'exciterois la pitié de ceux dont j'ai peut-être irrité l'envie. De combien d'erreurs, depuis l'enfance, n'ai-je pas été le jouet! Par combien de faux aperçus, de mépris injustes, d'estimes mal fon-

dées, d'amitiés trompeuses, ne me suis-je pas fait illusion! Ces préjugés ne me sont pas venus seulement sur la foi d'autrui, mais sur la mienne. Ce ne sont point des admirateurs que j'ambitionne, mais des amis indulgens. Je fais bien plus de cas de celui qui excuse mes défauts, que de celui qui exagere mes foibles vertus. L'un me supporte dans ma foiblesse, et l'autre s'appuie sur ma force; l'un m'aime dans mon indigence, et l'autre dans ma prétendue richesse. Autrefois, j'ai cherché des amis parmi les gens du monde: mais je n'y ai guere trouvé que des hommes qui ne veulent que des complaisans; des protecteurs, qui pesent sur vous au lieu de vous soutenir, et qui vous accablent lorsque vous tentez de vous remettre en liberté. Maintenant, je ne desire pour amis que des ames simples, vraies, douces, innocentes et sensibles. Elles m'intéressent plus, ignorantes que savantes, souffrantes qu'heureuses, dans des cabanes que dans des palais. C'est pour elles que j'ai fait mon livre, et ce sont elles qui en ont fait la fortune. Elles m'ont fait plus de bien que je ne leur en ai souhaité, pour leur repos. Je leur ai donné quelques consolations; et en retour, elles m'ont apporté de la gloire. Je ne leur ai présenté que des espérances; et elles se sont efforcées de me rendre mille bons offices. Je

ne m'étois occupé que de leurs peines : et elles se sont inquiétées de mon bonheur. C'est pour m'acquitter à mon tour envers elles, que j'ai écrit ce quatrieme volume. Puisse-t-il me mériter de nouveau leurs suffrages, si libres, si purs, et si touchans ! Ils sont l'unique objet de mes vœux. L'ambition les dédaigne, parce qu'ils sont sans pouvoir ; mais un jour le tems les respectera, parce que l'intrigue ne peut ni les donner, ni les détruire.

Ce quatrieme volume renferme deux histoires, dont je rends compte par des avis particuliers qui les précedent. Elles sont suivies de notes fréquentes et longues, qui s'écartent quelquefois de leur texte. Mais tout se tient dans la nature, et tout se rassemble dans des Etudes. Ainsi je dois au titre de mon ouvrage l'avantage, qui n'est pas petit pour mes talens foibles et variables, d'aller où je veux, d'atteindre où je puis, et de m'arrêter où les forces me manquent.

Quelques personnes auxquelles j'ai lu le livre intitulé les Gaules, desiroient que je ne le publiasse que quand l'ouvrage dont il fait partie seroit achevé ; mais je ne sais si j'en aurai jamais le loisir, et si ce genre de composition antique sera du goût du siecle présent. A la vérité, ce n'est qu'un fragment ; mais tel qu'il est, c'est un ouvrage com-

plet puisqu'il présente un tableau entier des mœurs de nos ancêtres, du tems des Druides. D'ailleurs, dans les travaux les plus achevés des hommes, il n'y a que des fragmens. L'histoire d'un roi n'est qu'un fragment de celle de sa dynastie; celle de sa dynastie, de celle de son royaume; celle de son royaume, de celle du genre humain, qui n'est elle-même qu'un fragment de celle des êtres qui habitent le globe, dont l'histoire universelle ne seroit après tout qu'un bien petit chapitre de l'histoire des astres innombrables qui roulent sur nos têtes à des distances qu'on ne peut assigner.

PAUL
ET
VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

JE me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs

de leurs habitans, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai desiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entr'autres celle-ci; que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que jai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes; mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espece de pasto-

rale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, et des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caracteres si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangere ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-meme.

J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fît toujours ressouvenir de son indulgence.

ÉTUDES
DE
LA NATURE.

PAUL ET VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'éleve derriere le Port-Louis de l'île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presqu'au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers; qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on apperçoit sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaissaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mene du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom qui s'éleve avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrêmités de

l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au-delà la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entr'autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répetent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les rescifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite riviere des Lataniers. Un grand silence regne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumiere. A peine l'écho y répete le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues fleches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'au-

rore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

Jaimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes et que j'en considérois les ruines, un homme déja sur l'âge, vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nus-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébene. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon pere, lui dis-je, pourriez-« vous m'apprendre à qui ont appartenu « ces deux cabanes? » Il me répondit : « Mon fils, ces masures et ce terrain « inculte, étoient habités, il y a environ « vingt ans, par deux familles qui y « avoient trouvé le bonheur. Leur his-« toire est touchante; mais dans cette « île, située sur la route des Indes, quel « Européen peut s'intéresser au sort de « quelques particuliers obscurs? Qui vou-

« droit même y vivre heureux, mais pau-
« vre et ignoré? Les hommes ne veulent
« connoître que l'histoire des grands et
« des rois qui ne sert à personne. » « Mon
« pere, repris-je, il est aisé de juger à
« votre air et à votre discours, que vous
« avez acquis une grande expérience. Si
« vous en avez le tems, racontez-moi,
« je vous prie, ce que vous savez des
« anciens habitans de ce désert, et croyez
« que l'homme même le plus dépravé par
« les préjugés du monde aime à entendre
« parler du bonheur que donne la nature
« et la vertu. » Alors comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque tems ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1735, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avoit épousée en secret et sans dot, parceque les parens de sa femme s'étoient opposés à son mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'es-

pérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar, vers la mauvaise saison qui commence à la mi-octobre, et peu de tems après son arrivée, il y mourut des fievres pestilentielles qui y regnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave, un petit coin de terre afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct

commun à tous les êtres sensibles et souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme, vive, bonne et sensible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés,

cultivoit avec elle, un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présens. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié, et voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, « j'ai mérité mon sort. Mais vous, Ma« dame, ... vous sage et malheureuse! » Et elle lui offrit en pleurant, sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras, « Ah! Dieu « veut finir mes peines, puisqu'il vous « inspire plus de bonté envers moi, qui « vous suis étrangere, que jamais je n'en « ai trouvé dans mes parens. »

Je connoissois Marguerite; et quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derriere la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entieres; mais, dans les

colonies nouvelles, on considere comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce tems-là, sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié ; et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant, de partager entr'elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapporterent à moi pour ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la riviere des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne et qu'on appelle, l'Embrasure, parce qu'elle ressemble, en effet, à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands

arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette riviere commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisieres de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guere meilleur que l'autre; car, dans la saison des pluies, il est marécageux, et dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prierent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions « toujours nous voir, nous parler et nous « entr'aider. » Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particuliere. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé

des palissades dans la montagne ; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le tems qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, « et elle sera heureuse. Je n'ai connu le « malheur, qu'en cessant de l'être.

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de tems en tems, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déja sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient

les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs, dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et au pied des rochers, des giraumonts, de courges et des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de caffé sur les collines où leur grain est petit, mais excellent; le long de la riviere et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, et enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisoit avec zele. Il étoit fort attaché à Marguerite, et il ne l'étoit guere moins à madame de la Tour, à la négresse avec laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers et des étoffes appelées

pagnes ; avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre et sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de tems en tems vendre au port-Louis, le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues des commodités étrangeres, qu'elles marchoient nus-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe, à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir.

A peine Marie et Domingue les apercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zele et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, disoit madame de la Tour, » chacune de nous aura deux enfans,

« et chacun de nos enfans aura deux « meres. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espece, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel est greffé sur le tronc voisin; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frere et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déja, leurs meres parloient de leur mariage, sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre, d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue; mais elles se consoloient, en pensant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoient déja. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montroit Virginie; à sa vue, il souriroit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit,

on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer: elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frere et de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frere. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue; ou une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; et si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-

ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derriere, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presqu'en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des tems reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île, et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, et celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais

des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prieres, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déja ils partageoient avec leurs meres tous les soins du ménage. Dès que le champ du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeûner : bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une priere suivie du premier repas ; souvent ils le pre-

noient devant la porte assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois, des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels et du linge de table dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déja sa taille étoit plus qu'à demi-formée; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux bleus et ses levres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême et même celle d'une légere mélancolie. Pour Paul on voyoit déja se développer en lui le caractere d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il

devenoit tranquille et alloit s'asseoir auprès d'elle ; souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer ; à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : « Si je venois à mourir, « que deviendroit Virginie sans for- « tune ? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour ; qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de

son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les

paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. " Je verrai; . . . . nous " verrons; . . . . avec le tems . . . . .

« il y a bien des malheureux..... Pour-
« quoi indisposer une tante respecta-
« ble ?.... C'est vous qui avez tort. »

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le « fruit d'onze ans de patience. » Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous be-
« soin de tes parens ? Dieu nous a-t-il
« abandonnés ? C'est lui seul qui est
« notre pere. N'avons-nous pas vécu
« heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi
« donc te chagriner ? Tu n'as point de
« courage. » Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : « Chere amie,
« s'écria-t-elle, chere amie ! » Mais ses propres sanglots étoufferent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mere et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et

l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah, madame !..., « ma bonne maîtresse !... ma mere !..., « ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissiperent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfans, vous êtes cause de « ma peine, mais vous faites toute ma « joie. Oh ! mes chers enfans, le malheur « ne m'est venu que de loin ; le bon- « heur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuerent tous à être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpilliere autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûné de la famille, et lui dit : « Ma jeune « demoiselle ayez pitié d'une pauvre « esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre « dans ces montagnes, demi-morte de

« faim, souvent poursuivie par des chas-
« seurs et par leurs chiens. Je fuis mon
« maître qui est un riche habitant de la
« riviere Noire. Il m'a traitée comme vous
« le voyez. » En même tems, elle lui montra son corps sillionné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : » Je voulois « aller me noyer ; mais sachant que vous « demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a « encore de bons blancs dans ce pays, « il ne faut pas encore mourir. « Virginie, toute émue, lui répondit : « Rassurez-« vous, infortunée créature ! Mangez, « mangez ; » et elle lui donna le déjeûné de la maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie « d'aller demander votre grace à votre « maître ; en vous voyant, il sera touché « de pitié. Voulez-vous me conduire « chez lui ? » « Ange de Dieu, repartit la « négresse, je vous suivrai par-tout où « vous voudrez ». Virginie appela son frere, et le pria de l'accompagner. L'esclave maronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimperent avec bien de la peine, et de larges rivieres qu'ils passerent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arriverent au bas d'un morne, sur les bords de la riviere

Noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute emue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelque pas de là derriere eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eût entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître: puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remonterent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude,

de faim et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, « il est plus de midi, tu as faim et soif; « nous ne trouverons point ici à dîner; « redescendons le morne et allons de- « mander à manger au maître de l'es- « clave. » « Oh non, mon ami, reprit « Virginie, il m'a fait trop de peur. Sou- « viens-toi de ce que dit quelquefois « maman : Le pain du méchant remplit la « bouche de gravier. » « Comment fe- « rons-nous donc, dit Paul ? Ces arbres ne « produisent que de mauvais fruits. Il n'y « a pas seulement ici un tamarin ou un « citron pour te rafraîchir. » « Dieu aura « pitié de nous, repartit Virginie; il « exauce la voix des petits oiseaux qui lui « demandent de la nourriture. » A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mange- rent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la

jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens ; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles, ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien seche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également seche, mais d'une espece de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens, il vit sortir du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes seches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba

avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangerent une partie de ce choux crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouverent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs meres. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîné, ils se trouverent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil « du milieu du jour ; il faut que nous « passions, comme ce matin, par dessus « cette montagne que tu vois là-bas avec « ses trois pitons. Allons, marchons, « mon amie. » Cette montagne étoit celle des trois mamelles (1), ainsi nommée,

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivieres et de ruisseaux qui

parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la riviere Noire, du côté du nord, et arriverent, après une heure de marche, sur les bords d'une large riviere qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute couverte de forêts est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivieres et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La riviere sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la riviere, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disoit-il; « je me sens bien fort avec toi. Si l'habi- « tant de la riviere Noire t'avoit refusé « la grace de son esclave, je me serois « battu avec lui. » « Comment, dit Vir- « ginie, avec cet homme si grand et si « méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon « Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! « il n'y a que le mal de facile à faire. »

répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des trois mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquerent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frere, le jour baisse; tu as encore « des forces et les miennes me man- « quent; laisse-moi ici, et retourne seul « à notre case, pour tranquilliser nos « meres. » « Oh! non, dit Paul, je ne te « quitterai pas. Si la nuit nous surprend « dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abat- « trai des palmistes, tu en mangeras le « chou, et je ferai avec ses feuilles un « ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit, sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la riviere, de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des especes de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang; car dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frere.

Ils cheminoient ainsi doucement à

travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil qui étoit déja près de se coucher. Au bout de quelque tems, ils quitterent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouverent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais : mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois mamelles ; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déja les forêts dans les vallées ; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil : un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de « Virginie ! » Mais les seuls échos de la « forêt répondirent à sa voix, et répé-

« terent à plusieurs reprises : « Virginie,...
« Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, « si tu ne veux m'accabler de cha- « grin. C'est moi qui suis la cause de « toutes tes peines, et de celles qu'éprou- « vent maintenant nos meres. Il ne faut « rien faire, pas même le bien, sans con- « sulter ses parens. Oh ! j'ai été bien im- « prudente ! » elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frere, et il aura « pitié de nous. » A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien « de quelque chasseur, qui vient le soir « tuer des cerfs à l'affut. » Peu après, les « aboiemens du chien redoublerent. « Il « me semble, dit Virginie, que c'est « Fidele, le chien de notre case. Oui, « je reconnois sa voix : serions-nous si « près d'arriver, et au pied de notre « montagne ? » En effet, un moment après, Fidele étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de

caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, « leur dit-il, que vos meres ont d'inquié- « tudes ! comme elles ont été étonnées, « quand elles ne vous ont plus trouvés « au retour de la messe où je les accom- « pagnois ! Marie, qui travailloit dans un « coin de l'habitation, n'a su nous dire « où vous étiez allés. J'allois, je venois « autour de l'habitation, ne sachant « moi-même de quel côté vous chercher. « Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un « et à l'autre (1), je les ai fait flairer à « Fidele, et sur le champ, comme si ce « pauvre animal m'eût entendu, il s'est « mis à guêter sur vos pas. Il m'a con- « duit, toujours en remuant la queue, « jusqu'à la riviere Noire. C'est là où « j'ai appris d'un habitant, que vous lui « aviez ramené une négresse maronne, « et qu'il vous avoit accordé sa grace. « Mais quelle grace ! il me l'a montrée « attachée, avec une chaîne au pied, à

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidele, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur américain.*

« un billot de bois et avec un collier de « fer à trois crochets au tour du cou. De là, « Fidele toujours guêtant, m'a mené « sur le morne de la riviere Noire, « où il s'est arrêté encore en aboyant « de toute sa force. C'étoit sur le bord « d'une source, auprès d'un palmiste « abattu, et près d'un feu qui fumoit en- « core : enfin il m'a conduit ici. Nous « sommes au pied de la montagne des « trois mamelles, et il y a encore quatre « bonnes lieues jusque chez nous. Allons, « mangez et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs meres avoient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs meres. Elle répéta plusieurs fois : « Oh, qu'il est difficile de « faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les roches un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde et qui brûle tout verd, en jettant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déja nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés

et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le tems, leur disoit-il, « où je vous portois tous deux à-la-fois « dans mes bras ? mais maintenant vous « êtes grands, et je suis vieux. » Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons « petits blancs, n'ayez pas peur ; nous « vous avons vu passer ce matin avec une « négresse de la riviere Noire ; vous al- « liez demander sa grace à son mauvais « maître. En reconnoissance, nous vous « reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbre et des lianes, y placerent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, disoit à Paul : « Oh, mon ami ! « jamais Dieu ne laisse un bienfait sans « récompense. »

Ils arriverent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendi-

rent des voix qui crioient : « Est-ce vous, » mes enfans ? » Ils répondirent, avec les noirs : « Oui, c'est nous ! » et bientôt ils apperçurent leurs meres et Marie qui venoient au devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux enfans, dit ma- » dame de la Tour, d'où venez-vous? » dans quelles angoisses vous nous avez » jetées!» « Nous venons, dit Virginie, de » la riviere Noire, demander la grace » d'une pauvre esclave maronne, à qui j'ai » donné ce matin le déjeûné de la maison, » parce qu'elle mouroit de faim ; et voilà » que les noirs marons nous ont ramenés.» Madame de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mere, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai » souffert ! » Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, et lui disoit : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une » bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnerent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournerent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne desiroient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte

qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies Européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces » petites cases? » ceux-ci répondoient, sans les connoître : « Ce sont de bonnes » gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, et de vivre avec les méchans, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête

à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matiere à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau verd, et d'atiers dont le fruit est plein d'une crême sucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déja grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui éleve droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches formé en colonne hérissée de me-

lons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins et des noyaux de bananiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déja à leur jeune maître, de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses especes d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà et là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de maniere qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin, les herbes qui s'élevent peu; ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin, les grands arbres qui en bordoient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potageres, des lisieres de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indica-

tions, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades et d'autres arbrisseaux

qui se plaisent dans les roches. En peu de tems, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, étoit une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassé de lianes, on ne distinguoit au plein midi aucun objet: sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernieres harmonies de la lumiere et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on

me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on éleve un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors, qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siecles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

« Que les freres d'Hélene, astres charmans comme vous, et que le pere des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le zéphyre ».

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un talamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne connoître que les divinités champêtres ! »

Et cet autre au dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée.

At secura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin ; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. » « Cette devise, lui répondis-je, conviendroit encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers et de bananiers plantés en rond, autour

d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE, à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA et FOULLEPOINTE, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, et en calmoient les regrets dans une terre étrangere. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, est un enfoncement, d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa source,

une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion, que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides, rayonnoient en étoiles vertes et noires, de larges capillaires; et flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un verd pourpré. Près de là, croissoient des lisieres de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge,

et des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les peres et les meres de ces

oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de tems en tems des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle, s'amusoient avec transport, de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos meres vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie, sous de si heureux auspices ? Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à la fois, les mets les plus

sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe et des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, et auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mere, y préparoit des sorbets et des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontoient quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vais-

seau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De tems en tems, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit

de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées, par le malheur, de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes et dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlevoient aux pensées ameres, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractere particulier : Marguerite, une gaîté vive; madame de la Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même, venoient à son secours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, et ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empresserent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies, et de

les inviter à des parties de plaisir. Mais elle repousserent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autres côté, elles n'évitoient pas avec moins de soin, l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans et grossiers. Elles passerent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fieres; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée, qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mere malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, et elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec

tant de confiance de la divinité, que le malade en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes nécessaires aux malades, et qui les leur présentoit avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, jusque chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaîté de nos repas Indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivieres, qui ne sont guere ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espece. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus

tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les rescifs, au devant des lames, puis à leur aproche, il fuyoit sur le rivage, devant leur grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans et disoit que ces jeux là lui faisoient grande peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit avec Paul, une pantomime. La patomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant dans les lectures que lui faisoit sa mere, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam

de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même-tems une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre de son pays, où elle se trouve étrangere après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un asyle à l'innocence, et l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame

de la Tour, à cette scene, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens, nous faisoit verser à tous, des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scene étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur, pendant toute la journée; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit toute étincelante de lumiere. Le feuillage des arbres éclairé en dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs

mousseux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux déja retirés en silence, sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à la fois l'astre du jour, par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air, et la douceur du climat, nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul et Virginie, des jours de plus grande réjouissance ; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour suppor-

ter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les pórter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise ; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particuliere qui en augmentoit selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite ; cette autre par sa mere ; son frere avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, dit-» soit-elle, qu'en s'occupant de celui des » autres. » Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du

prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mere, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrétement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumieres et de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphere de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les tems où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est tems de dîner, disoit Virginie à la famille; les ombres « des bananiers sont à leurs pieds »; ou

bien : « La nuit s'approche, les tamarins « ferment leurs feuilles » « Quand vien- « drez-vous nous voir, lui disoient quel- « ques amies du voisinage? » « Aux cannes « de sucre, répondoit Virginie. » « Votre « visite nous sera encore plus douce et « plus agréable, reprenoient ces jeunes « filles. « Quand on l'interrogeoit sur son « âge et sur celui de Paul : « Mon frere, « disoit-elle, est de l'âge du grand coco- « tier de la fontaine, et moi de celui du « plus petit. Les manguiers ont donné « douze fois leurs fruits, et les orangers « vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis « que je suis au monde. » Leur vie sem- bloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques histori- ques que celles de la vie de leurs meres, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre maniere? leurs besoins et leur igno- rance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumieres; oui, des lumieres : et quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux

enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front ; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, il se virent, s'approcherent, et converserent d'abord comme frere et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux : « Lorsque je suis « fatigué, ta vue me délasse. Quand du « haut de la montagne, je t'aperçois « au fond de ce vallon, tu me parois « au milieu de nos vergers comme un « bouton de rose. Si tu marches vers la « maison de nos meres, la perdrix qui « court vers ses petits, a un corsage « moins beau et une démarche moins « légere. Quoique je te perde de vue, à « travers les arbres, je n'ai pas besoin de « te voir pour te retrouver ; quelque chose

» chose de toi que je ne puis dire, reste
» pour moi dans l'air où tu passes, sur
» l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je
» t'approche, tu ravis tous mes sens.
» L'azur du ciel est moins beau que le
» bleu de tes yeux ; le chant des benga-
» lis, moins doux que le son de ta voix.
» Si je te touche seulement du bout du
» doigt, tout mon corps frémit de plai-
» sir. Souviens-toi du jour où nous pas-
» sâmes à travers les cailloux roulans de
» la riviere des trois Mamelles. En arri-
» vant sur ses bords, j'étois déja bien fa-
» tigué; mais quand je t'eus pris sur mon
» dos, il me sembloit que j'avois des
» ailes comme un oiseau. Dis-moi par
» quel charme tu as pu m'enchanter.
» Est-ce par ton esprit ? mais nos meres
» en ont plus que nous deux. Est-ce par
» tes caresses ? mais elles m'embrassent
» plus souvent que toi. Je crois que c'est
» par ta bonté. Je n'oublierai jamais que
» tu as marché nus-pieds jusqu'à la riviere
» Noire, pour demander la grace d'une
» pauvre esclave fugitive. Tiens, ma
» bien-aimée, prends cette branche fleu-
» rie de citronnier, que j'ai cueillie dans
» la forêt. Tu la mettras la nuit près de
» ton lit. Mange ce rayon de miel ; je
» l'ai pris pour toi au haut d'un rocher.
» Mais auparavant, repose-toi sur mon
» sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondoit : « Oh mon

» frere ! les rayons du soleil au matin,
» au haut de ces rochers, me donnent
» moins de joie que ta présence. J'aime
» bien ma mere, j'aime bien la tienne;
» mais quand elles t'appellent mon fils,
» je les aime encore davantage. Les ca-
» resses qu'elles te font, me sont plus
» sensibles que celles que j'en reçois. Tu
» me demandes pourquoi tu m'aimes.
» Mais tout ce qui a été élevé ensemble,
» s'aime. Vois nos oiseaux; élevés dans
» les mêmes nids, ils s'aiment comme
» nous; ils sont toujours ensemble comme
» nous. Ecoute comme ils s'appellent et
» se répondent d'un arbre à l'autre. De
» même, quand l'écho me fait entendre
» les airs que tu joues sur ta flûte au
» haut de la montagne, j'en répete les
» paroles au fond de ce vallon. Tu m'es
» cher, sur-tout depuis le jour où tu vou-
» lois te battre pour moi contre le maî-
» tre de l'esclave. Depuis ce tems-là,
» je me suis dit bien des fois : Ah ! mon
» frere a un bon cœur; sans lui, je se-
» rois morte d'effroi. Je prie Dieu tous
» les jours, pour ma mere, pour la tienne,
» pour toi, pour nos pauvres serviteurs;
» mais quand je prononce ton nom, il
» me semble que ma dévotion augmente.
» Je demande si instamment à Dieu qu'il
» ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu
» si loin et si haut, me chercher des fruits
» et des fleurs ? n'en avons-nous pas assez

» dans le jardin? Comme te voilà fati-
» gué, tu es tout en nage. » Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque tems Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir; son teint jaunissoit; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses levres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit; un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit: « La verdure couvre ces ro-
» chers, nos oiseaux chantent quand ils
» te voient. Tout est gai autour de toi,
» toi seule est triste. » Et il cherchoit à la ranimer, en l'embrassant; mais elle détournoit la tête, et fuyoit tremblante vers sa mere. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices

si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guere seul.

Un de ces étés qui désolent de tems à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y regne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussiere s'élevoient sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et paroissoient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphere embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même, qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant, et

l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mere et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frere et à la sienne, qui entrelaçoient au dessus de sa tête leurs rameaux verds et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle

soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt, elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mere chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. « Mon « enfant, lui disoit-elle, adresse-toi à « Dieu qui dispose à son gré de la « santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. « Songe que nous ne sommes sur la « terre, que pour exercer la vertu. »

Cependant, ces chaleurs excessives éleverent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortoient de tems en tems de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines et les val-

lons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tomberent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île, et l'entrée de ce vallon, une écluse, par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres, et les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevens en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau tems. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui

présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà et là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sables couvroient les lisieres de prairies et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: « Vous aviez apporté « ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. « Vous aviez planté ce jardin, il est « détruit. Tout périt sur la terre; il n'y « a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit: « Que ne puis-je vous « donner quelque chose du ciel! mais « je ne possede rien, même sur la « terre. » Virginie reprit, en rougissant: « Vous avez à vous le portrait de « Saint Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de

sa mere. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté long-tems suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mere, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému: « Mon frere, il ne « me sera jamais enlevé tant que je vi- « vrai, et je n'oublierai jamais que tu « m'as donné la seule chose que tu « possedes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais aussi légere qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de la Tour: « Pourquoi ne marions- « nous pas nos enfans? Ils ont l'un pour « l'autre une passion extrême, dont mon « fils ne s'aperçoit pas encore. Lorsque

« la nature lui aura parlé, en vain nous « veillons sur eux : tout est à craindre. » Madame de la Tour lui répondit : « Ils « sont trop jeunes et trop pauvres. Quel « chagrin pour nous, si Virginie mettoit « au monde des enfans malheureux, « qu'elle n'auroit peut-être pas la force « d'élever ! Ton noir Domingue est bien « cassé ; Marie est infirme. Moi-même, « chere amie, depuis quatorze ans, je « me sens fort affoiblie. On vieillit « promptement dans les pays chauds, et « encore plus vîte dans le chagrin. Paul « est notre unique espérance. Attendons « que l'âge ait formé son tempérament, « et qu'il puisse nous soutenir par son « travail. A présent, tu le sais, nous « n'avons guere que le nécessaire de « chaque jour. Mais, en faisant passer « Paul dans l'Inde pour un peu de tems, « le commerce lui fournira de quoi ache- « ter quelque esclave ; et à son retour ici, « nous le marierons à Virginie, car je « crois que personne ne peut rendre ma « chere fille aussi heureuse que ton fils « Paul. Nous en parlerons à notre « voisin. »

En effet, ces dames me consulterent, et je fus de leur avis. « Les mers de « l'Inde sont belles, leur dis-je. En pre- « nant une saison favorable pour passer « d'ici aux Indes, c'est un voyage de « six semaines au plus, et d'autant de

« tems pour en revenir. Nous ferons « dans notre quartier une pacotille à « Paul ; car j'ai des voisins qui l'aiment « beaucoup. Quand nous ne lui donne- « rions que du coton brut, dont nous « ne faisons aucun usage, faute de mou- « lins pour l'éplucher ; du bois d'ébene « si commun ici, qu'il sert au chauf- « fage, et quelques résines qui se perdent « dans nos bois ; tout cela se vend assez « bien aux Indes, et nous est fort inutile « ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonaye, une permission d'embarquement pour ce voyage, et avant tout, je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au dessus de son âge : « Pourquoi « voulez-vous que je quitte ma famille, « pour je ne sais quel projet de fortune ? « Y a-t-il un commerce au monde plus « avantageux que la culture d'un champ « qui rend quelquefois cinquante et cent « pour un ? Si nous voulons faire le com- « merce, ne pouvons-nous pas le faire « en portant notre superflu d'ici à la « ville, sans que j'aille courir aux Indes ? « Nos meres me disent que Domingue « est vieux et cassé ; mais moi je suis « jeune, et je me renforce chaque jour. « Il n'a qu'à leur arriver pendant mon « absence quelque accident, sur-tout à

« Virginie, qui est déja souffrante. Oh « non, non ! je ne saurois me résoudre « à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie et le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa niece de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colere. Virginie, les yeux fixés sur sa mere,

n'osoit proférer un mot. « Pourriez-vous « nous quitter maintenant, dit Marguerite à madame de la Tour. » « Non, « mon amie; non, mes enfans, reprit « madame de la Tour : je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et « c'est avec vous que je veux mourir. « Je n'ai connu le bonheur que dans « votre amitié. Si ma santé est dérangée, « d'anciens chagrins en sont cause. J'ai « été blessée au cœur par la dureté de « mes parens et par la perte de mon « cher époux. Mais depuis, j'ai goûté « plus de consolation et de félicité avec « vous, sous ces pauvres cabanes, que « jamais les richesses de ma famille ne « m'en ont fait même espérer dans ma « patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulerent de tous les yeux. Paul serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je « ne vous quitterai pas non plus. Je « n'irai point aux Indes. Nous travaillerons « tous pour vous, chere maman; rien ne « vous manquera jamais avec nous. » Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaîté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous en-

semble, suivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, et des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, et pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulieres; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. « Vous « avez, ajouta-t-il, Madame, une tante « de qualité et fort riche à Paris, qui « vous réserve sa fortune, et vous attend « auprès d'elle. » Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, re- « prit M. de la Bourdonaye, pour « mademoiselle votre fille, si jeune et « si aimable, vous ne sauriez, sans in- « justice, la priver d'une si grande succes- « sion. Je ne vous cache pas que votre « tante a employé l'autorité pour la

« faire venir auprès d'elle. Les bureaux « m'ont écrit à ce sujet, d'user, s'il le « falloit, de mon pouvoir; mais ne l'exer- « çant que pour rendre heureux les ha- « bitans de cette colonie, j'attends de « votre volonté seule un sacrifice de « quelques années, d'où dépend l'éta- « blissement de votre fille et le bien- « être de tout votre vie. Pourquoi vient- « on aux îles ? n'est-ce pas pour y faire « fortune ? N'est-il pas bien plus agréa- « ble de l'aller retrouver dans sa pa- « trie ? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce « qui est destiné aux préparatifs de voya- « ge de mademoiselle votre fille, de la « part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Mon- « sieur, ma mere s'est adressée à vous, « et vous l'avez mal reçue. » « Avez- « vous un autre enfant, madame, dit « M. de la Bourdonaye à madame de la « Tour ? » « Non, Monsieur, reprit-elle; « celui-ci est le fils de mon amie; mais « lui et Virginie nous sont communs, et « également chers. » « Jeune homme, « dit le gouverneur à Paul, quand vous

« aurez acquis l'expérience du monde ; « vous connoîtrez le malheur des gens en « place ; vous saurez combien il est fa- « cile de les prévenir, combien aisément « ils donnent au vice intrigant ce qui « appartient au mérite qui se cache. »

M. de la Bourdonaye invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zele même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici, que des meubles de « bois ; mais on y trouve des visages se- « reins et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je desire être votre ami ; car vous êtes « un honnête homme. » M. de la Bourdonaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagere ; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années.

« Votre tante, ajouta-t-il, en s'en allant, « ne peut pas traîner plus de deux ans. « Ses amis me l'ont mandé. Songez-y « bien. La fortune ne vient pas tous les « jours. Consultez-vous. Tous les gens « de bon sens seront de mon avis. » Elle lui répondit « que ne desirant désormais « d'autre bonheur dans le monde que « celui de sa fille, elle laisseroit son « départ pour la France entiérement à « sa disposition. »

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque tems, Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit: « Mon enfant, nos domestiques sont « vieux; Paul est bien jeune, Margue- « rite vient sur l'âge; je suis déja in- « firme; si j'allois mourir, que deviendriez- « vous, sans fortune, au milieu de ces « déserts? Vous resteriez-donc seule, « n'ayant personne qui puisse vous être « d'un grand secours, obligée, pour « vivre, de travailler sans cesse à la « terre comme une mercenaire. Cette « idée me pénetre de douleur. » Virginie lui répondit: « Dieu nous a con- « damnés au travail. Vous m'avez appris « à travailler, et à le bénir chaque « jour. Jusqu'à présent il ne nous a « point abandonnés, il ne nous aban- « donnera point encore. Sa providence

« veille particuliérement sur les mal-
« heureux. Vous me l'avez dit tant de
« fois, ma mere ! Je ne saurois me ré-
« soudre à vous quitter. » Madame de la Tour émue, reprit : « Je n'ai d'autre
« projet que de te rendre heureuse, et
« de te marier un jour avec Paul qui n'est
« point ton frere. Songe maintenant que
« sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secretes de son amour s'échappent comme par une barriere ouverte, et les doux épanchemens de la confiance succedent aux réserves et aux mysteres dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mere, lui raconta quels avoient été ses combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit son inclination, et qui la dirigeroit par ses conseils ; que maintenant appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui

dit : « Mon enfant, je ne veux point te « contraindre ; délibere à ton aise, mais « cache ton amour à Paul. Quand le « cœur d'une fille est pris, son amant n'a « plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit-il en entrant, « Dieu soit loué ! Vous voilà riches. Vous « pourrez écouter votre bon cœur, faire « du bien aux pauvres. Je sais ce que « vous a dit M. de la Bourdonaye, et « ce que vous lui avez répondu. Bonne « maman, votre santé vous oblige de « rester ici ; mais vous, jeune demoi- « selle, vous n'avez point d'excuse. Il « faut obéir à la providence, à nos vieux « parens, même injustes. C'est un sa- « crifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il « s'est dévoué pour nous. Il faut, à son « exemple, se dévouer pour le bien de « sa famille. Votre voyage en France « aura une fin heureuse. Ne voulez-vous « pas bien y aller, ma chere demoi- « selle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant ? « Si c'est l'ordre de « Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la « volonté de Dieu soit faite, dit-elle en « pleurant. »

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant, madame de la Tour m'envoya prier par Domingue, de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils, de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secretes de madame de la Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On trame quelque chose con-« tre moi, disoit-il, puisqu'on se cache « de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île, que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'inde; les superbes bazins de Gondelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs, et des plus rares à fond sablé et à rameaux verds. Ils déroulerent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres, d'un verd de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disoit-elle, étoit bon « pour des meubles, cela pour l'usage « de Marie et de Domingue. » Enfin, le sac de piastres étoit employé, qu'elle

n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va ; elle fait déja « les apprêts de son voyage. Passez chez « nous, je vous prie. Employez votre cré- « dit sur l'esprit de sa mere et de la « mienne, pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante, en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la maniere des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille légere et élevée, se dessinoit parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix, des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante qu'elle semblait porter malgré elle, rendoit sa

langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : » Pourquoi, mon fils, te nourrir de « fausses espérances, qui rendent les pri- « vations encore plus ameres ? Il est tems « que je te découvre le secret de ta vie « et de la mienne. Mademoiselle de la « Tour appartient, par sa mere, à une « parente riche et de grande condition. « Pour toi, tu n'es que le fils d'une « pauvre paysanne, et qui pis est, tu es « bâtard.. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la signification à sa mere, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de « pere légitime. Lorsque j'étois fille, l'a- « mour me fit commettre une foiblesse » dont tu as été le fruit. Ma faute t'a « privé de ta famille paternelle, et mon « repentir de ta famille maternelle. Infor- « tuné, tu n'as d'autres parens que moi « seule dans le monde ! » et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : » Oh, ma mere ! puisque « je n'ai d'autres parens que vous dans le » monde je vous en aimerai davantage. « Mais quel secret venez-vous de me ré- « véler ! Je vois maintenant la raison qui « éloigne de moi mademoiselle de la

« Tour depuis deux mois, et qui la décide » aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, « elle me méprise ! »

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la premiere, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre garderent quelque tems un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumiere se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un verd argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel et se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre

sombre horizon distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs ; elle aperçut à l'entrée du port une lumiere et un ombre. C'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers ; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous « partez, dit-on, dans trois jours. Vous « ne craignez pas de vous exposer aux « dangers de la mer... de la mer dont « vous êtes si effrayée ! » « Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes « parens, à mon devoir. » « Vous nous « quittez, reprit Paul, pour une parente « éloignée, que vous n'avez jamais vue ! » « Hélas, dit Virginie, je voulois rester « ici toute ma vie ; ma mere ne l'a pas « voulu. Mon confesseur m'a dit que la « volonté de Dieu étoit que je partisse ; « que la vie étoit une épreuve..... « Oh, c'est une épreuve bien dure ! »

« Quoi, repartit Paul, tant de raisons « vous ont décidée, et aucune ne vous a

« retenue ! Ah, il en est encore que vous
» ne me dites pas. La richesse a de grands
« attraits. Vous trouverez bientôt dans
« un nouveau monde, à qui donner le
« nom de frere que vous ne me donnez
« plus. Vous le choisirez ce frere, parmi
« des gens dignes de vous, par une nais-
« sance et une fortune que je ne peux
« vous offrir. Mais, pour être plus heu-
« reuse, où voulez-vous aller ? Dans
« quelle terre aborderez-vous, qui vous
« soit plus chere que celle où vous êtes
« née ? Où formerez-vous une société
« plus aimable que celle qui vous aime ?
« Comment vivrez-vous sans les caresses
« de votre mere auxquelles vous êtes
« si accoutumée. Que deviendra-t-elle,
« elle-même, déja sur l'âge, lorsqu'elle
« ne vous verra plus à ces côtés, à la table,
« dans la maison, à la promenade où
« elle s'appuyoit sur vous ? Que devien-
« dra la mienne, qui vous chérit autant
« qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une et à
« l'autre, quand je les verrai pleurer de
« votre absence ? Cruelle ! je ne vous
« parle point de moi : mais que devien-
« drai-je moi-même, quand le matin je
« ne vous verrai plus avec nous, et que
« la nuit viendra sans nous réunir ; quand
« j'apercevrai ces deux palmiers plantés
« à notre naissance et si long-tems té-
« moins de notre amitié mutuelle ? Ah !
« puisqu'un nouveau sort te touche, que

« tu cherches d'autre pays que ton pays « natal, d'autres biens que ceux de mes « travaux, laisse-moi t'accompagner sur « le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai « dans les tempêtes qui te donnent tant « d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête « sur mon sein ; je réchaufferai ton cœur « contre mon cœur ; et en France, où « tu vas chercher de la fortune et de la « grandeur, je te servirai comme ton « esclave. Heureux de ton seul bonheur, « dans ces hôtels où je te verrai servie et « adorée, je serai encore assez riche et « assez noble, pour te faire le plus grand « des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs..... « C'est pour toi que je « pars, ... pour toi que j'ai vu chaque « jour courbé par le travail pour nourrir « deux familles infirmes. Si je me suis « prêtée à l'occasion de devenir riche, « c'est pour te rendre mille fois le bien « que tu nous as fait. Est-il une fortune « digne de ton amitié ? Que me dis-tu de « ta naisssance ? Ah ! s'il m'étoit encore « possible de me donner un frere, en « choisirai-je un autre que toi ? O Paul ! « ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher « qu'un frere ! Combien m'en a-t-il coûté « pour te repousser loin de moi ! je voulois « que tu m'aidasses à me séparer de moi-

« même, jusqu'à ce que le ciel pût bénir « notre union. Maintenant, je reste, je « pars, je vis, je meurs; fais de moi ce « que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu « résister à tes caresses, et je ne peux « soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec « elle ; rien ne pourra m'en détacher. » Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous « quittez, qu'allons-nous devenir ? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils..... mon fils..... Vous ma- « mere, lui dit-il, vous qui séparez le « frere d'avec la sœur! Tous deux nous « avons sucé votre lait; tous deux élevés « sur vos genoux, nous avons appris de « vous à nous aimer; tous deux, nous « nous le sommes dit mille fois. Et « maintenant vous l'éloignez de moi! « Vous l'envoyez en Europe, dans ce « pays barbare qui vous a refusé un asyle, « et chez des parens cruels qui vous ont « vous-même abandonnée. Vous me di- « rez : Vous n'avez plus de droits sur elle, « elle n'est pas votre sœur. Elle est tout « pour moi, ma richesse, ma famille, « ma naissance, tout mon bien. Je n'en « connois plus d'autre. Nous n'avons eu « qu'un toit, qu'un berceau; nous n'au- « rons qu'un tombeau. Si elle part, il

« faut que je la suive. Le gouverneur « m'en empêchera ? M'empêchera-t-il de « me jeter à la mer ? Je la suivrai à la « nage. La mer ne sauroit m'être plus « funeste que la terre. Ne pouvant vivre « ici près d'elle, au moins je mourrai « sous ses yeux, loin de vous. Mere barbare ! femme sans pitié ! Puisse cet « océan où vous l'exposez, ne jamais vous « la rendre ! Puissent ces flots vous rapporter mon corps, et le roulant avec « le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner par la perte de vos « deux enfans, un sujet éternel de douleur ! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étincelòient ; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux trembloient ; je sentois, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : « Oh, mon « ami ! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et « tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés ; si je reste, de ne vivre que « pour toi ; si je pars, de revenir un « jour pour être à toi. Je vous prends à « témoins, vous tous qui avez élevé mon « enfance, qui disposez de ma vie et qui « voyez mes larmes. Je le jure par ce « ciel qui m'entend, par cette mer que

« je dois traverser, par l'air que je res-
« pire et que je n'ai jamais souillé du
« mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colere impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. Sa tête altiere étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mere, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir. Mon ame est
« déchirée. Ce malheureux voyage n'aura
« pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener
« mon fils. Il y a huit jours que personne
« ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur
« restera. Demain nous en parlerons au
« gouverneur ; laissez reposer votre fa-
« mille, et venez passer cette nuit chez
« moi. Il est tard ; il est minuit. La croix
« du sud est droite sur l'horizon ».

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais, qu'est-il besoin de vous continuer plus long-tems le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne

peut recevoir la lumiere que l'autre ne soit livrée aux ténebres.

« Mon pere, lui dis-je, je vous en « conjure ; achevez de me raconter ce « que vous avez commencé d'une ma- « niere si touchante. Les images du bon- « heur nous plaisent, mais celles du mal- « heur nous instruisent. Que devint, je « vous prie, l'infortuné Paul ? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la negresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la plaine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est « Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derriere nous presque perpendiculaire, ces plateaux verds qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si es-

carpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chûte. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontée de leurs pitons; entr'autres Piterboth et les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la plaine mer, et l'île Bourbon qui est à 40 lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu du vaste océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer; il étoit déja disparu, qu'il croyoit le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmiers et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil: j'eus

beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le remenai cependant à son habitation, et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amérement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; et que malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi-mourante. « Au moins, répondit « Paul, si je lui avois fait mes adieux, « je serois tranquille à présent. Je lui « aurois dit : Virginie, si pendant le « tems que nous avons vécu ensemble « il m'est échappé quelque parole qui « vous ait offensée, avant de me quitter « pour jamais, dites-moi que vous me « la pardonnez. Je lui aurois dit : Puis- « que je ne suis plus destiné à vous « revoir, adieu, ma chere Virginie! « adieu! Vivez loin de moi, contente « et heureuse! » Et comme il vit que sa mere et madame de la Tour pleuroient « : Cherchez maintenant, leur « dit-il, quelqu'autre que moi qui es- « suie vos larmes! « puis il s'éloigna

d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chevres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : « Que me demandez-vous ? vous ne reverrez plus « avec moi, celle qui vous donnoit à « manger dans sa main. « Il fut au repos de Virginie, et à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : » Pauvres oiseaux ! vous n'irez « plus au-devant de celle qui étoit votre « bonne nourrice ». En voyant Fidele qui flairai ça et là, et marchoit devant lui en guêtant, il soupira et lui dit : « Oh ! tu ne la trouveras plus « jamais ». Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; et à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere et madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille.

Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, et comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais des qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mere et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du

pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiete, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts, et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumieres et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guere davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures, des nations sans caracteres, et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui l'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre

ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mere et à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractere,

que je l'ai retenue presque mot peur mot.

« Très-chere et bien-aimée maman,

« Je vous ai déja écrit plusieurs let-« tres, de mon écriture ; et comme je « n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu « de craindre qu'elles ne vous soient « point parvenues. J'espere mieux de « celle-ci, par les précautions que « j'ai prises pour vous donner de mes « nouvelles, et pour recevoir des « vôtres.

» J'ai versé bien des larmes depuis « notre séparation, moi qui n'avois « presque jamais pleuré que sur les « maux d'autrui ! Ma grande-tante fut « bien surprise à mon arrivée, lorsque « m'ayant questionnée sur mes talens, « je lui dis que je ne savois ni lire ni « écrire. Elle me demanda qu'est-ce que « j'avois donc appris depuis que j'étois « au monde ; et quand je lui eus ré-« pondu que c'étoit à avoir soin d'un « ménage et à faire votre volonté, « elle me dit que j'avois reçu l'édu-« cation d'une servante Elle me mit, « dès le lendemain, en pension dans « une grande abbaye auprès de Paris, « où j'ai des maîtres de toute espece : ils « m'enseignent entr'autres choses l'his-« toire, la géographie, la grammaire, la « mathématique, et à monter à cheval ; « mais j'ai de si foibles dispositions pour « toutes ces sciences, que je ne pro-

« fiterai pas beaucoup avec ces mes-
« sieurs. Je sens que je suis une pauvre
» créature qui ai peu d'esprit, comme
« ils le font entendre. Cependant, les
« bontés de ma tante ne se refroidissent
« point. Elle me donne des robes nou-
« velles à chaque saison. Elle a mis
« près de moi deux femmes de chambre,
« qui sont aussi bien parées que de
« grandes dames. Elle m'a fait prendre
« le titre de comtesse; mais elle m'a
« fait quitter mon nom de LA TOUR,
« qui m'étoit aussi cher qu'à vous-même
« par tout ce que vous m'avez raconté
« des peines que mon pere avoit souf-
« fertes pour vous épouser. Elle a rem-
« placé votre nom de femme par celui de
« votre famille, qui m'est encore cher
« cependant, parce qu'il a été votre
« nom de fille. Me voyant dans une si-
« tuation aussi brillante, je l'ai sup-
« pliée de vous envoyer quelques se-
« cours. Comment vous rendre sa ré-
« ponse? Mais vous m'avez recommandé
« de vous dire toujours la vérité. Elle
« m'a donc répondu, que peu ne vous
« serviroit à rien, et que dans la vie
« simple que vous menez, beaucoup
« vous embarrasseroit. J'ai cherché d'a-
« bord à vous donner de mes nouvelles
« par une main étrangere, au défaut
« de la mienne. Mais n'ayant, à mon
« arrivée ici, personne en qui je

« pusse prendre confiance, je me suis « appliquée nuit et jour à apprendre « à lire et à écrire ; Dieu m'a fait la « grace d'en venir à bout en peu de « tems. J'ai chargé de l'envoi de mes pre- « mieres lettres les dames qui sont auprès « de moi ; mais j'ai lieu de croire qu'elles « les ont remises à ma grande-tante. Cette « fois, j'ai eu recours à une pension- « naire de mes amies, et c'est sous son « adresse ci-jointe, que je vous prie « de me faire passer vos réponses. Ma « grande-tante m'a interdit toute cor- « respondance au dehors qui pourroit, « selon elle, mettre obstacle aux grandes » vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle » qui puisse me voir à la grille, ainsi « qu'un vieux seigneur de ses amis, qui « a, dit-elle, beaucoup de goût pour « ma personne. Pour dire la vérité, « je n'en ai point du tout pour lui, « quand même j'en pourrois prendre « pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la « fortune, et je ne peux disposer d'un « sou. On dit que si j'avois de l'argent, « cela tireroit à conséquence. Mes robes « mêmes appartiennent à mes femmes « de chambre, qui se les disputent « avant que je les aie quittées. Au « sein des richesses, je suis bien plus « plus pauvre que je ne l'étois auprès « de vous ; car je n'ai rien à donner.

« Lorsque j'ai vu que les grands talens
« que l'on m'enseignoit ne me procu-
« roient pas la facilité de faire le plus
« petit bien, j'ai eu recours à mon ai-
« guille, dont heureusement vous m'a-
« vez appris à faire usage. Je vous
« envoie donc plusieurs paires de bas
« de ma façon, pour vous et maman
« Marguerite, un bonnet pour Do-
« mingue et un de mes mouchoirs
« rouges pour Marie; je joins à ce pa-
« quet, des pepins et des noyaux des
« fruits de mes collations, avec des
« graines de toutes sortes d'arbres, que
« j'ai recueillies à mes heures de ré-
« création dans le parc de l'abbaye.
« J'y ai ajouté aussi des semences de
« violettes, de marguerite, de bassi-
« nets, de coquelicots, de bluets,
« de scabieuses, que j'ai ramassées dans
« les champs. Il y a dans les prairies
« de ce pays, de plus belles fleurs que
« dans les nôtres; mais personne ne
« s'en soucie. Je suis sûre que vous et
« maman Marguerite serez plus con-
« tentes de ce sac de graines que du
« sac de piastres qui a été la cause
« de notre séparation et de mes larmes.
« Ce sera une grande joie pour moi,
« si vous avez un jour la satisfaction
« de voir des pommiers croître auprès
« de nos bananiers, et des hêtres mêler
« leurs feuillages à celui de nos coco-

« tiers. Vous vous croirez dans la Nor-
« mandie que vous aimez tant.
« Vous m'avez enjoint de vous man-
« der mes joies et mes peines ; je n'ai
« plus de joie loin de vous : pour mes
« peines, je les adoucis en pensant
« que je suis dans un poste où vous
« m'avez mise par la volonté de Dieu.
« Mais le plus grand chagrin que j'y
« éprouve, est que personne ne me
« parle ici de vous, et que je n'en puis
« parler à personne. Mes femmes de
« chambre, ou plutôt celles de ma
« grande-tante, car elles sont plus à
« elles qu'à moi, me disent, lorsque
« je cherche à amener la conversation
« sur des objets qui me sont si chers :
« Mademoiselle, souvenez-vous que
« vous êtes françoise, et que vous de-
« vez oublier le pays des sauvages. Ah !
« je m'oublierois plutôt moi-même que
« d'oublier le lieu où je suis née et où
« vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est
« pour moi un pays de sauvages : car
« j'y vis seule, n'ayant personne à qui
« je puisse faire part de l'amour que
« vous portera jusqu'au tombeau,
« Très-chere et bien-aimée maman,
« votre très-obéissante et tendre fille,
« VIRGINIE DE LA TOUR. »
« Je recommande à vos bontés Marie
« et Domingue qui ont pris tant de soin
« de mon enfance : caressez pour moi

« fidele qui m'a retrouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison; mais il ne savoit pas que quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chere qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandoit particuliérement à Paul deux especes de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caracteres de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui « mandoit-elle, produit une petite fleur « d'un violet foncé, qui aime à se ca- « cher sous des buissons; mais son char- « mant parfum l'y fait bientôt décou- « vrir. » Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutoit- « t-elle, donne une jolie fleur d'un bleu « mourant, et à fond noir piqueté de « blanc. On la croiroit en deuil. On « l'appelle aussi, pour cette raison, « fleur de veuve. Elle se plaît dans les « lieux âpres et battus des vents. Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la derniere fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y apperçut un P. et un V. entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle, fit verser des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle et y mêler les plantes de l'Europe à celle de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plutôt aux vœux ardens de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles

de violettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractere et la situation de Virginie qui les lui avoit si particuliérement recommandées ; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françoises, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier ; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, et comme il savoit que ses livres renfer-

moient des peintures assez fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déja malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite riviere qui coule le long de la montagne Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entiérement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur déca-

dence, les Grecs du bas empire ; et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangeres qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa premiere limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumiere des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carriere de la vie ; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me

paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul; il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumiere, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une riviere qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à

ces

à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, et par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres miseres. Ils m'é-

coutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur ; ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimeres, et qui ne sont plus, aux flots de ma riviere, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du tems vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'éleve vers son auteur, et j'espere dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon

hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La riviere qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages ; il y a des tatamaques, des bois d'ébene, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives et bois de cannelle : des bosquets de palmistes élevent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paroissent au dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, et qui s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs especes d'oiseaux étrangers vien-

uent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses especes de perruches, et les pigeons bleus appelés ici, pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répetent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là, elle se précipite de différens étages de rocher, et forme à sa chûte une nappe d'eau unie, comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux

tumultueuses ; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette riviere, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disoit-elle, des arbres « qui donneront leurs fruits à quelque « voyageur, ou au moins à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-

à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croît vîte, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie ; et en même-tems, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une décadence insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vîtesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du tems qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de

sa bienfaisance, il baisoit son tronc et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie ; et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernieres amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle « de la Tour est partie depuis trois ans « et demi ; et depuis un an et demi, « elle ne nous a pas donné de ses nou- « velles. Elle est riche ; je suis pauvre : « elle m'a oublié. » j'ai envie de m'em-

« barquer ; j'irai en France ; j'y servirai « le roi ; j'y ferai fortune, et la grande « tante de mademoiselle de la Tour me « donnera sa petite niece en mariage, « quand je serai devenu un grand sei- « gneur.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas « dit que vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL.

» Ma mere me l'a dit ; car pour moi, « je ne sais ce que c'est que la naissance. « Je ne me suis jamais aperçu que j'en « eusse moins qu'un autre, ni que les « autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

» Le défaut de naissance vous ferme « en France le chemin aux grands em- « plois. Il y a plus ; vous ne pouvez « même être admis dans aucun corps « distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une « des causes de la grandeur de la France, « étoit que le moindre sujet pouvoit y « parvenir à tout, et vous m'avez cité « beaucoup d'hommes célebres qui, sor- « tis de petits états, avoient fait hon- « neur à leur patrie. Vous vouliez donc « tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

» Mon fils, jamais je ne l'abattrai. « Je vous ai dit la vérité sur les tems

« passés ; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomenes. Alors, les talens et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois, qui savent connoître les hommes et les choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageuses ; je serai si fidele à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé

« et si constant dans mon amitié, que
« je mériterai d'être adopté par quelqu'un
« d'eux, comme j'ai vu que cela se pra-
« tiquoit dans les histoires anciennes que
« vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

« Oh mon ami ! chez les Grecs et
« chez les Romains, même dans leur
« décadence, les grands avoient du res-
« pect pour la vertu ; mais nous avons
« eu une foule d'hommes célebres en
« tout genre, sortis des classes du peuple,
« et je n'en sache pas un seul qui ait
« été adopté par une grande maison. La
« vertu, sans nos rois, seroit condamnée
« en France à être éternellement plé-
« béienne. Comme je vous l'ai dit, ils
« la mettent quelquefois en honneur lors-
« qu'ils l'aperçoivent ; mais aujourd'hui,
« les distinctions qui lui étoient réser-
« vées ne s'accordent plus que pour de
« l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand, je chercherai
« à plaire à un corps. J'épouserai entié-
« rement son esprit et ses opinions ; je
» m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres
« hommes ; vous renoncerez à votre
« conscience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

« Oh non ! Je ne chercherai jamais « que la vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer, vous « pourriez bien vous faire haïr. D'ail- « leurs, les corps s'intéressent fort peu « à la découverte de la vérité. Toute « opinion est indifférente aux ambitieux, « pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

« Que je suis infortuné ! tout me re- « pousse. Je suis condamné à passer ma « vie dans un travail obscur, loin de « Virginie ! » Et il soupira profondément,

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, « et le genre humain votre corps. Soyez « constamment attaché à l'un et à l'autre. « Les familles, les corps, les peuples, « les rois ont leurs préjugés et leurs « passions ; il faut souvent les servir par « des vices. Dieu et le genre humain « ne nous demandent que des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être « distingué du reste des hommes ? C'est « un sentiment qui n'est pas naturel, « puisque si chacun l'avoit, chacun se- « roit en état de guerre avec son voisin. « Contentez-vous de remplir votre de- « voir dans l'état où la Providence vous « a mis ; bénissez votre sort, qui vous « permet d'avoir une conscience à vous,

« et qui ne vous oblige pas, comme « les grands, de mettre votre bonheur « dans l'opinion des petits, et comme les « petits, de ramper sous les grands pour « avoir de quoi vivre. Vous êtes dans « un pays et dans une condition où, « pour subsister, vous n'avez besoin ni « de tromper, ni de flatter, ni de vous « avilir, comme font la plupart de ceux « qui cherchent la fortune en Europe; « où votre état ne vous interdit aucune « vertu; où vous pouvez être impuné- « ment bon, vrai, sincere, instruit, « patient, tempérant, chaste, indul- « gent, pieux, sans qu'aucun ridicule « vienne flétrir votre sagesse, qui n'est « encore qu'en fleur. Le ciel vous a « donné de la liberté, de la santé, une « bonne conscience et des amis : les rois « dont vous ambitionnez la faveur, ne « sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah! il me manque Virginie! Sans « elle, je n'ai rien; avec elle, j'aurois tout. « Elle seule est ma naissance, ma gloire « et ma fortune. Mais puisqu'enfin sa pa- « rente veut lui donner pour mari un « homme d'un grand nom, avec de « l'étude et des livres on devient savant « et célebre; je m'en vais étudier. J'ac- « querrai de la science. Je servirai uti- « lement ma patrie, par mes lumieres, « sans nuire à personne, et sans en dé-

» pendre ; je deviendrai fameux, et ma « gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIELLLARD.

« Mon fils ! les talens sont encore plus « rares que la naissance et que les ri- « chesses ; et sans doute, ils sont de plus « grands biens, puisque rien ne peut les « ôter, et que par-tout ils nous conci- « lient l'estime publique. Mais ils coû- « tent cher. On ne les acquiert que par des « privations en tout genre, par une sensibi- « lité exquise qui nous rend malheureux « au dedans et au dehors, par les persécu- « tions de nos contemporains. L'homme « de robe n'envie point, en France, la « gloire du militaire, ni le militaire « celle de l'homme de mer ; mais tout « le monde y traversera votre chemin, « parce que tout le monde s'y pique « d'avoir de l'esprit. Vous servirez les « hommes, dites-vous ? Mais celui qui « fait produire à un terrain une gerbe « de blé de plus, leur rend un plus « grand service que celui qui leur donne « un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer, « a fait aux habitans de ces forêts un « présent plus utile et plus doux, que « si elle leur avoit donné une biblio- « theque. » Et en même-tems, il saisit cet arbre dans ses bras, et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche
» que l'égalité, l'amitié, l'humanité et
« la concorde, l'Evangile a servi pen-
« dant des siecles de prétexte aux fu-
« reurs des Européens. Combien de tyran-
« nies publiques et particulieres s'exer-
« cent encore en son nom sur la terre !
« Après cela, qui se flattera d'être utile
« aux hommes par un livre ? Rappelez-
« vous quel a été le sort de la plupart
« des philosophes qui leur ont prêché
« la sagesse. Homere, qui l'a revêtue de
« vers si beaux, demandoit l'aumône
« pendant sa vie. Socrate, qui en donna
« aux Athéniens de si aimables leçons,
« par ses discours et par ses mœurs,
« fut empoisonné juridiquement par eux.
« Son sublime disciple Platon, fut livré
« à l'esclavage par l'ordre du prince
« même qui le protégeoit ; et avant
« eux, Pythagore, qui étendoit l'huma-
« nité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif
« par les Crotoniates. Que dis-je ? la
« plupart même de ces noms illustres sont
« venus à nous défigurés par quelques
« traits de satyre qui les caractérisent,
« l'ingratitude humaine se plaisant à les
« reconnoître là ; et si dans la foule, la
« gloire de quelques-uns est venue nette
« et pure jusqu'à nous, c'est que ceux
« qui les ont portés ont vécu loin de
« la société de leurs contemporains :

« semblables à ces statues qu'on tire entieres des champs de la Grece et de l'Italie, et qui pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour. On persécute peu dans ce siecle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lumieres et la vertu n'y menent à rien de distingué, parce que tout est dans l'état le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des récompenses assurées dans les différentes places de l'église, de la magistrature et de l'administration : aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particuliérement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la

« fonction la plus auguste dont le ciel « puisse honorer un mortel sur la terre. « Quel est l'homme qui ne se console « de l'injustice, ou du mépris de ceux qui « disposent de la fortune, lorsqu'il pense « que son ouvrage ira de siecle en siecle « et de nations en nations, servir de bar- « riere à l'erreur et aux tyrans; et que, « du sein de l'obscurité où il a vécu, il « jaillira une gloire qui effacera celle « de la plupart des rois, dont les mo- « numens périssent dans l'oubli, malgré « les flatteurs qui les élevent et qui les » vantent?

PAUL.

« Ah! je ne voudrois cette gloire que « pour la répandre sur Virginie, et la « rendre chere à l'univers. Mais vous qui « avez tant de connoissances, dites-moi « si nous nous marierons? Je voudrois « être savant, au moins pour connoître « l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudroit vivre, mon fils, s'il « connoissoit l'avenir? Un seul malheur « prévu nous donne tant de vaines inquié- « tudes : la vue d'un malheur certain « empoisonneroit tous les jours qui le « précéderoient. Il ne faut pas même « trop approfondir ce qui nous envi- « ronne; et le ciel qui nous donna la « réflexion pour prévoir nos besoins,

« nous a donné les besoins pour mettre « des bornes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on « acquiert en Europe des dignités et des « honneurs. J'irai m'enrichir au Ben- « gale pour aller épouser Virginie à « Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi ! vous quitteriez sa mere et « la vôtre ?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le « conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie étoit alors ici. Mais vous « êtes maintenant l'unique soutien de « votre mere et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa « riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guere qu'à « ceux qui leur font honneur dans le « monde. Ils ont des parens bien plus « à plaindre que madame de la Tour, « qui, faute d'être secourus par eux, « sacrifient leur liberté pour avoir du « pain, et passent leur vie renfermés « dans des couvens.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe ! ho ! il faut « que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle

« besoin d'avoir une parente riche ?
« Elle étoit si contente sous ces ca-
« banes, si jolie et si bien parée avec
« un mouchoir rouge ou des fleurs au-
« tour de sa tête. Reviens Virginie !
« Quitte tes hôtels et tes grandeurs.
« Reviens dans ces rochers, à l'ombre
« de ces bois et de nos cocotiers. Hélas !
« tu es peut-être maintenant malheu-
« reuse . . . » Et il se mettoit à pleu-
rer. « Mon pere, ne me cachez rien : si
« vous ne pouvez me dire si j'épouserai
« Virginie, au moins, apprenez-moi si
« elle m'aime encore au milieu de
« ces grands seigneurs qui parlent au
« roi, et qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

« Oui, mon ami, je suis sûr qu'elle
« vous aime, par plusieurs raisons ; mais
« sur-tout, parce qu'elle a de la vertu. »
A ces mots, il me sauta au cou, trans-
porté de joie.

PAUL.

« Mais, croyez-vous les femmes d'Eu-
« rope fausses comme on les représente
« dans les comédies, et dans les livres
« que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les
« pays où les hommes sont tyrans. Par-
« tout la violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des « femmes ?

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter ; « une jeune fille avec un vieillard, « une femme sensible avec un homme « indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble « ceux qui se conviennent ; les jeunes « avec les jeunes, les amans avec les « amantes ?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens « en France n'ont pas assez de fortune « pour se marier, et qu'ils n'en acquierent « qu'en devenant vieux. Jeunes, ils cor- « rompent les femmes de leurs voisins ; « vieux, ils ne peuvent fixer l'affection « de leurs épouses. Ils ont trompé étant « jeunes ; on les trompe à leur tour étant « vieux. C'est une des réactions de la « justice universelle qui gouverne le « monde. Un excès y balance toujours « un autre excès. Ainsi la plupart des « Européens passent leur vie dans ce « double désordre, et ce désordre aug- « mente dans une société, à mesure « que les richesses s'y accumulent sur « un moindre nombre de têtes. L'état « est semblable à un jardin, où les « petits arbres ne peuvent venir s'il y

« en a de trop grands qui les ombragent ;
« mais il y a cette différence, que la
« beauté d'un jardin peut résulter d'un
« petit nombre de grands arbres, et que
« la prospérité d'un état dépend toujours
« de la multitude et de l'égalité des
« sujets, et non pas d'un petit nombre
« de riches.

PAUL.

« Mais, qu'est-il besoin d'être riche
« pour se marier ?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'a-
« bondance, sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler ? Je
« travaille bien moi.

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des
« mains déshonore. On l'appelle travail
« mécanique. Celui même de labourer
« la terre y est le plus méprisé de
« tous. Un artisan y est bien plus es-
« timé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi ! l'art qui nourrit les hommes
« est méprisé en Europe ! Je ne vous
« comprends pas.

LE VIEILLARD.

« Ah ! il n'est pas possible à un homme
« élevé dans la nature, de comprendre
« les dépravations de la société. On se

« fait une idée précise de l'ordre, mais « non pas du désordre. La beauté, la « vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur, n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bienheureux ! Ils ne trouvent d'obstacles à « rien ; ils peuvent combler de plaisirs « les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les « plaisirs, par cela même qu'ils ne leur « coûtent aucunes peines. N'avez-vous « pas éprouvé que le plaisir du repos « s'achete par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de boire, par la « soif? Hé bien celui d'aimer et d'être « aimé, ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. « Les richesses ôtent aux riches tous « ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur « satiété, l'orgueil qui naît de leur « opulence, et que la moindre privation « blesse lors même que les plus grandes « jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une « seule de leurs épines dure long-tems « après sa piqûre. Un mal au milieu des « plaisirs, est pour les riches une épine « au milieu des fleurs. Pour les pauvres,

« au contraire, un plaisir au milieu des « maux est une fleur au milieu des « épines. Ils en goûtent vivement la jouis- « sance. Tout effet augmente par son « contraste. La nature a tout balancé. « Quel état, à tout prendre, croyez-vous « préférable, de n'avoir presque rien à « espérer et à tout craindre, ou presque « rien à craindre et tout à espérer? Le « premier état est celui des riches, et « le second celui des pauvres. Mais ces « extrêmes sont également difficiles « à supporter aux hommes, dont le « bonheur consiste dans la médiocrité « et la vertu.

PAUL.

» Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils! vous qui soutenez vos « parens par vos travaux, vous n'avez « pas besoin qu'on vous la définisse. La « vertu est un effort fait sur nous-mêmes « pour le bien d'autrui, dans l'intention « de plaire à Dieu seul.

PAUL.

« Oh! que Virginie est vestueuse! « C'est par vertu qu'elle a voulu être « riche, afin d'être bienfaisante. C'est « par vertu qu'elle est partie de cette île: « la vertu l'y ramenera ». L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit

point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de tems pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues, en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, et les marins si habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir; du nouveau logement qu'il alloit bâtir; des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa femme; sa femme!... Cette idée le ravissoit. Au moins, mon pere, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il alloit; hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de tems, les grandes craintes succedent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit: « Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit « partie d'Europe, elle m'auroit mandé « son départ. Ah! les bruits qui ont

« couru d'elle ne sont que trop fon-
« dés. Sa tante l'a mariée à un grand
« seigneur. L'amour des richesses l'a
« perdue comme tant d'autres. Dans
« ces livres qui peignent si bien les
« femmes, la vertu n'est qu'un sujet de
« roman. Si Virginie avoit eu de la
« vertu, elle n'auroit pas quitté sa pro-
« pre mere et moi. Pendant que je passe
« ma vie à penser à elle, elle m'oublie.
« Je m'afflige, et elle se divertit. Ah!
« cette pensée me désespere. Tout
« travail me déplaît; toute société m'en-
« nuie. Plût à Dieu que la guerre fût
« déclarée dans l'Inde! J'irois y mourir.

« Mon fils! lui répondis-je, le cou-
« rage qui nous jette dans la mort,
« n'est que le courage d'un instant.
« Il est souvent excité par les vains
« applaudissemeus des hommes. Il en est
« un plus rare et plus nécessaire, qui
« nous fait supporter chaque jour, sans
« témoins et sans éloge, les traverses de
« la vie : c'est la patience. Elle s'appuie,
« non sur l'opinion d'autrui ou sur l'im-
« pulsion de nos passions, mais sur la
» volonté de Dieu. La patience est le
« courage de la vertu. »

« Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point
« de vertu! Tout m'accable et me dé-
« sespere. » « La vertu, repris-je, toujours
« égale, constante, invariable, n'est
« pas le partage de l'homme. Au milieu

de

« de tant de passions qui nous agitent, « notre raison se trouble et s'obscurcit ; « mais il est des phares où nous pou- « vons en rallumer le flambeau : ce sont « les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un se- « cours du ciel. Ce sont des rayons de « cette sagesse qui gouverne l'univers, « que l'homme, inspiré par un art cé- « leste, a appris à fixer sur la terre. « Semblables aux rayons du Soleil, elles « éclairent, elles réjouissent, elles « échauffent ; c'est un feu divin. Com- « me le feu, elles approprient toute « la nature à notre usage. Par elles, « nous réunissons autour de nous, les « choses, les lieux, les hommes et « les tems. Ce sont elles qui nous « rappellent aux regles de la vie « humaine. Elles calment les passions ; « elles répriment les vices ; elles exci- « tent les vertus par les exemples au- « gustes des gens de bien qu'elles cé- « lebrent, et dont elles nous présentent « les images toujours honorées. Ce sont « des filles du ciel qui descendent sur « la terre pour charmer les maux du « genre humain. Les grands écrivains « qu'elles inspirent ont toujours paru « dans les tems les plus difficiles à « supporter à toute société, les tems « de barbarie et ceux de dépravation. « Mon fils, les lettres ont consolé une

« infinité d'hommes plus malheureux que « vous ; Xénophon, exilé de sa patrie « après y avoir ramené dix mille Grecs ; « Scipion l'Africain, lassé des calom- « nies des Romains ; Lucullus de leurs « brigues ; Catinat de l'ingratitude de « sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avoient « réparti à chacune des Muses qui préси- « dent aux lettres, une partie de notre « entendement pour le gouverner ; nous « devons donc leur donner nos passions « à régir, afin qu'elles leur imposent « un joug et un frein. Elles doivent « remplir, par rapport aux puissances « de notre ame, les mêmes fonctions « que les Heures qui atteloient et con- « duisoient les chevaux du soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui « ont écrit avant nous, sont des voya- « geurs qui nous ont précédés dans les « sentiers de l'infortune, qui nous ten- « dent la main, et nous invitent à nous « joindre à leur compagnie, lorsque tout « nous abandonne. Un bon livre est un « bon ami. »

« Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas « besoin de savoir lire quand Virginie « étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié « que moi ; mais quand elle me regar- « doit en m'appelant son ami, il m'étoit « impossible d'avoir du chagrin. »

« Sans doute, lui disois-je, il n'y a « point d'ami aussi agréable qu'une mai-

« tresse qui nous aime. Il y a de plus, « dans la femme, une gaîté légere qui « dissipe la tristesse de l'homme. Ses gra- « ces font évanouir les noirs phantômes « de la réflexions. Sur son visage sont les « doux attraits et la confiance. Quelle « joie n'est rendu plus vive par sa joie ? « Quel front ne se déride pas à son sou- « rire ? Quelle colere résiste à ses lar- « mes ? Virginie reviendra avec plus de « philosophie que vous. Elle sera bien « surprise de ne pas retrouver le jardin « tout à fait rétabli, elle qui ne songe « qu'à l'embellir, malgré les persécu- « tions de sa parente, loin de sa mere « et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux au milieu de ses peines de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin, au point du jour, c'étoit le 24 décembre 1752, Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas de nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet

homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Gérand, du port de 700 tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin ; qu'il étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler ; et aussitôt, tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grande-tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite deshéritée, et enfin renvoyée dans un tems qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mere et aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traité de fille in-

sensée, dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chere famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie s'écria : « Virginie est arrivée ! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrasserent. Madame de la Tour dit à Paul : « Mon « fils, allez prévenir notre voisin de l'ar« rivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminerent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumiere dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me leve ; et à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arri-

« vée. Allons au port, le vaisseau y « mouillera au point du jour. »

Sur le champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la montagne Longue, et que nous étions déja sur le chemin qui mene des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derriere nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit et où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : « Je « viens du quartier de l'île appelé la « Poudre d'or : on m'envoie au port, « avertir le gouverneur qu'un vaisseau « de France est mouillée sous l'île d'Am- « bre. Il tire du canon pour demander « du secours ; car la mer est bien mau- « vaise. » Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le « quartier de la Poudre d'or, au devant « de Virginie ; il n'y a que trois lieues « d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île,

et venoient de la mer avec une grande vîtesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent des signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers et les greves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténebres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous

étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en plaine mer porté sur l'île par les courans : que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que deux heures après le coucher du soleil il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours : mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que bientôt après, il avoit cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois aussi « tranquillement qu'à terre. » Un troisieme habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient na-

viguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au delà de l'île d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entr'eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de tems en tems au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnaye, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fût faite, que nous aperçumes sur la mer une lueur,

suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçumes alors à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots qui crierent trois fois VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies; comme si dans les dangers, ils appeloient leur prince à leurs secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérand aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la greve, et envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre d'or, du quartier de Flacque et de

la riviere du rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a « entendu toute la nuit des bruits sourds « dans la montagne. Dans les bois, les « feuilles des arbres remuent sans qu'il « fasse de vent. Les oiseaux de marine « se refugient à terre ; certainement « tous ces signes annoncent un ouragan. » « Eh bien mes amis, répondit « le gouverneur, nous y sommes pré« parés, et sûrement le vaisseau l'est « aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphere, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! et dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre

et son canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arriere. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de rescifs, qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la plaine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entiere, de sorte qu'on en voyoit la carêne en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de rescifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque

et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayoit la surface, les portoit par dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vîtesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent; et comme il n'étoit plus retenu que par une seule ancre, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce nou

fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui « dis-je, voulez-vous périr ? » « Que j'aille « à son secours, s'écria-t-il, ou que je « meure ! » Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir ta perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisimes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant sur les rescifs. Quelquefois, il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de maniere qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carêne, et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un

objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Gérand, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas. » Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut

des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virgnie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu ! vous « m'avez sauvé la vie ; mais je l'au- « rois donnée de bon cœur pour cette « digne demoiselle qui n'a jamais voulu « se déshabiller comme moi. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes, de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappés d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par

une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue; afin de préparer la mere de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le por-

trait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette derniere marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amérement. Pour Domingue, il se frappoit la poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prieres, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma « fille ? ma chere fille ? mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils ? Je ne vois point mon « fils ; » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne repris ses sens, que pour s'occuper de son amie qui tomboit de

tems en tems dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres, elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine oppressée, que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mere et madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses meres. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baiserent ; et leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda

à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir secrétement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major, à la suite

duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-tems le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir; toute la pompe funébre fut dérangée; les hymnes et les chants cesserent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoir, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivé au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Caffres de Mosambique, déposerent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pieces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare, apporterent des cages pleines d'oiseaux, aux

quels elles donnerent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où en venant à la messe avec sa mere et Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frere.

Au retour de cette pompe funebre, M. de la Bourdonaye monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortege. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je desirois, lui dit-il, votre « bonheur et celui de votre famille : « Dieu m'en est témoin. Mon ami, « il faut aller en France ; je vous ferai

« avoir du service. Dans votre absence, « j'aurai soin de votre mere comme de la « mienne; » et en même tems, il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent: « Mon fils, tant que je vous ver- « rai, je croirai voir ma chere Virginie. » A ce nom de Virginie, il tressailloit et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mere qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames; nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit

que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloiger de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, et levant les yeux au ciel, il fit une longue priere. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre suprême, faissoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite, il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied

de -

de ces bambous ; il me répondit : « Nous « y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque tems dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérand. A la vue de l'île d'Ambre et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chere Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin,

pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la riviere Noire; il revit ensuite les bords de la riviere des Trois Mamelles où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la riviere de la montagne Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux: « Virginie! ô ma chere Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se caverent, son teint jaunit et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour

cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarissoient des bois, et d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins : de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses especes de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élevent plusieurs longues pyrami-

des de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le tems même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où « irons-nous maintenant? » Il se tournoit vers le nord et me disoit : « Voilà « nos montagnes; retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà les montagnes

« où demeuroit votre chere Virginie, et « voilà le portrait que vous lui aviez « donné, et qu'en mourant elle por- « toit sur son cœur, dont les derniers « mouvemens ont encore été pour « vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors, sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglans, des larmes s'arrêterent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi « qui suis votre ami, qui ai été celui « de Virginie, et qui, au milieu de vos « espérances, ai souvent tâché de for- « tifier votre raison contre les accidens « imprévus de la vie. Que déplorez-vous « avec tant d'amertume ? Est-ce votre « malheur ? est-ce celui de Virginie ?

« Votre malheur ? Oui, sans doute il « est grand. Vous avez perdu la plus « aimable des filles, qui auroit été la plus « digne des femmes. Elle avoit sacrifié « ses intérêts aux vôtres, et vous avoit « préféré à la fortune comme la seule « récompense digne de sa vertu. Mais « que savez-vous si l'objet de qui vous « deviez attendre un bonheur si pur, « n'eût pas été pour vous la source d'une « infinité de peines ? Elle étoit sans

« bien et déshéritée. Vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre « seul travail. Revenue plus délicate par « son éducation, et plus courageuse par « son malheur même, vous l'auriez vue « chaque jour succomber, en s'efforçant « de partager vos fatigues. Quand elle « vous auroit donné des enfans, ses « peines et les vôtres auroient augmenté « par la difficulté de soutenir seule avec « vous de vieux parens et une famille « naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous « auroit aidés. Que savez-vous si dans « une colonie qui change si souvent d'ad- « ministrateurs, vous aurez souvent des « la Bourdonayes ? s'il ne viendra pas ici « des chefs sans mœurs et sans morale ? « si, pour obtenir quelque misérable se- « cours, votre épouse n'eût pas été obli- « gée de leur faire sa cour ? Ou elle eût « été foible et vous eussiez été à plain- « dre ; ou elle eût été sage et vous fussiez « resté pauvre : heureux si à cause de sa « beauté et de sa vertu, vous n'eussiez « pas été persécuté par ceux mêmes de « qui vous espériez de la protection !

« Il me fût resté, me direz-vous, « le bonheur indépendant de la for- « tune, de protéger l'objet aimé qui s'at- « tache à nous, à proportion de sa foi- « blesse même ; de le consoler par mes « propres inquiétudes ; de le réjouir de

« ma tristesse, et d'accroître notre amour
« de nos peines mutuelles. Sans doute
« la vertu et l'amour jouissent de ces
« plaisirs amers. Mais elle n'est plus,
« et il vous reste ce qu'après vous elle a
« le plus aimé, sa mere et la vôtre,
« que votre douleur inconsolable conduira
« au tombeau. Mettez votre bonheur
« à les aider, comme elle l'y avoit mis
« elle-même. Mon fils, la bienfaisance
« est le bonheur de la vertu; il n'y en
« a point de plus assuré et de plus grand
« sur la terre. Les projets de plaisirs,
« de repos, de délices, d'abondance, de
« gloire, ne sont point faits pour l'homme
« foible, voyageur et passager. Voyez
« comme un pas vers la fortune nous
« a précipités tous d'abyme en abyme.
« Vous vous y êtes opposé, il est vrai;
« mais qui n'eût pas cru que le voyage
« de Virginie devoit se terminer par son
« bonheur et par le vôtre? Les invita-
« tions d'une parente riche et âgée; les
« conseils d'un sage gouverneur; les ap-
« plaudissemens d'une colonie; les exhor-
« tations et l'autorité d'un prêtre, ont dé-
« cidé du malheur de Virginie. Ainsi nous
« courons à notre perte, trompés par la
« prudence même de ceux qui nous gou-
« vernent. Il eût mieux valu sans doute ne
« pas les croire, ni se fier à la voix et aux
« espérances d'un monde trompeur. Mais
« enfin, de tant d'hommes que nous

» voyons si occupés dans ces plaines,
« de tant d'autres qui vont chercher la
« fortune aux Indes, ou qui, sans sortir
« de chez eux, jouissent en repos en
« Europe des travaux de ceux-ci, il n'y
« en a aucun qui ne soit destiné à perdre
« un jour ce qu'il chérit le plus; gran-
« deurs, fortune, femme, enfans, amis.
« La plupart auront à joindre à leur perte
« le souvenir de leur propre imprudence.
« Pour vous, en rentrant en vous-même,
« vous n'avez rien à vous reprocher.
« Vous avez été fidele à votre foi. Vous
« avez eu, à la fleur de la jeunesse, la
« prudence d'un sage, en ne vous écar-
« tant pas du sentiment de la nature.
« Vos vues seules étoient légitimes,
« parce qu'elles étoient pures, simples
« désintéressées, et que vous aviez sur
« Virginie des droits sacrés, qu'aucune
« fortune ne pouvoit balancer. Vous
« l'avez perdue, et ce n'est ni votre
« imprudence, ni votre avarice, ni
« votre fausse sagesse qui vous l'ont fait
« perdre, mais Dieu même, qui a em-
« ployé les passions d'autrui pour vous
« ôter l'objet de votre amour; Dieu,
« de qui vous tenez tout, qui voit tout
« ce qui vous convient, et dont la sagesse
« ne vous laisse aucun lieu au repentir
« et au désespoir qui marchent à la suite
« des maux dont nous avons été la cause.
« Voilà ce que vous pouvez vous dire

« dans votre infortune : Je ne l'ai pas mé-
« ritée. Est-ce donc le malheur de Virgi-
« nie, sa fin, son état présent, que vous dé-
« plorez ? Elle a subi le sort réservé à la
« naissance, à la beauté et aux empires
« mêmes. La vie de l'homme, avec tous
« ses projets, s'éleve comme une petite
« tour dont la mort est le couronne-
« ment. En naissant, elle étoit condam-
« née à mourir. Heureuse d'avoir dé-
« noué les liens de la vie avant sa mere,
« avant la vôtre, avant vous ; c'est-à-
« dire, de n'être pas morte plusieurs
« fois avant la derniere !

« La mort, mon fils, est un bien
« pour tous les hommes. Elle est la nuit
« de ce jour inquiet, qu'on appelle la vie.
« C'est dans le sommeil de la mort que
« reposent pour jamais les maladies, les
« douleurs, les chagrins, les craintes qui
« agitent sans cesse les malheureux vi-
« vans. Examinez les hommes qui paroi-
« sent les plus heureux : vous verrez qu'ils
« ont acheté leur prétendu bonheur bien
« cherement ; la considération publique,
« par des maux domestiques ; la fortune,
« par la perte de la santé ; le plaisir
« si rare d'être aimé, par des sacrifices
« continuels : et souvent à la fin d'une
« vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils
« ne voient autour d'eux que des amis
« faux et des parens ingrats. Mais Vir-
« ginie a été heureuse jusqu'au dernier

« moment. Elle l'a été avec nous par
« les biens de la nature, loin de nous par
« ceux de la vertu : et, même dans le mo-
« ment terrible où nous l'avons vu pé-
« rir, elle étoit encore heureuse ; car
« soit qu'elle jetât les yeux sur une co-
« lonie entiere à qui elle causoit une
« désolation universelle, ou sur vous
« qui couriez avec tant d'intrépidité à
« son secours, elle a vu combien elle
« nous étoit chere à tous. Elle s'est for-
« tifiée contre l'avenir, par le souvenir
« de l'innocence de sa vie, et elle a reçu
« alors le prix que le ciel réserve à la
« vertu, un courage supérieur au dan-
« ger. Elle a présenté à la mort un vi-
« sage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu
« tous les événemens de la vie à sup-
« porter, pour faire voir qu'elle seule
« peut en faire usage et y trouver du
« bonheur et de la gloire. Quand il lui
« réserve une réputation illustre, il l'é-
« leve sur un grand théâtre et la met
« aux prises avec la mort : alors son
« courage sert d'exemple, et le souve-
« nir de ses malheurs reçoit à jamais
« un tribut de larmes de la postérité.
» Voilà le monument immortel qui lui
« est réservé sur une terre où tout passe,
« et où la mémoire même de la plupart
« des rois est bientôt ensevelie dans un
« éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon « fils, voyez que tout change sur la « terre, et que rien ne s'y perd. Aucun « art humain ne pourroit anéantir la plus « petite particule de matiere ; et ce qui « fut raisonnable, sensible, aimant, « vertueux, religieux, auroit péri, lors- « que les élémens dont il étoit revêtu « sont indestructibles ! Ah ! si Virginie « a été heureuse avec nous, elle l'est « maintenant bien davantage. Il y a un « Dieu, mon fils : toute la nature l'an- « nonce ; je n'ai pas besoin de vous le « prouver. Il n'y a que la méchanceté « des hommes qui leur fasse nier une « justice qu'ils craignent. Son sentiment « est dans votre cœur, ainsi que ses « ouvrages sont sous vos yeux. Croyez- « vous donc qu'il laisse Virginie sans « récompense ? Croyez-vous que cette « même puissance qui avoit revêtu cette « ame si noble d'une forme si belle où « vous sentiez un art divin, n'auroit pu « la tirer des flots ? que celui qui a arrangé « le bonheur actuel des hommes par des « lois que vous ne connoissez pas, ne « puisse en préparer un autre à Vir- « ginie par des lois qui vous sont éga- « lement inconnues ? Quand nous étions « dans le néant, si nous eussions été « capables de penser, aurions-nous pu « nous former une idée de notre exis- « tence ? Et maintenant que nous sommes

« dans cette existence ténébreuse et fu-
« gitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il
« y a au-delà de la mort par où nous
« en devons sortir ? Dieu a-t-il besoin,
« comme l'homme, du petit globe de
« notre terre, pour servir de théâtre à
« son intelligence et à sa bonté, et n'a-
« t-il pu propager la vie humaine que
« dans les champs de la mort ? Il n'y a
« pas dans l'océan une seule goutte d'eau
« qui ne soit pleine d'êtres vivans, qui
« ressortissent à nous ; et il n'existeroit
« rien pour nous parmi tant d'astres qui
« roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y au-
« roit d'intelligence suprême et de bonté
« divine précisément que là où nous
« sommes ; et dans ces globes rayonnans
« et innombrables, dans ces champs in-
« finis de lumiere qui les environnent,
« que ni les orages, ni les nuits n'obscur-
« cissent jamais, il n'y auroit qu'un es-
« pace vain et néant éternel ! Si, nous,
« qui ne nous sommes rien donné, osions,
« assigner des bornes à la puissance de
« laquelle nous avons tout reçu, nous
« pourrions croire que nous sommes ici
« sur les limites de son empire, où la vie
« se débat avec la mort, et l'innocence
« avec la tyrannie.

« Sans doute, il est quelque part un
« lieu où la vertu reçoit sa récompense.
« Virginie maintenant est heureuse. Ah !
« si du séjour des anges elle pouvoit se

« communiquer à vous, elle vous diroit
« comme dans ses adieux : O Paul ! la vie
« n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fi-
« dele aux lois de la nature, de l'amour et
« de la vertu. J'ai traversé les mers pour
« obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux ri-
« chesses pour conserver ma foi ; et j'ai
« mieux aimé perdre la vie que de violer
« la pudeur. Le ciel a trouvé ma carriere
« suffisamment remplie. J'ai échappé
« pour toujours à la pauvreté, à la calom-
« nie, aux tempêtes, au spectacle des
« douleurs d'autrui. Aucun des maux qui
« effraient les hommes ne peut plus
« désormais m'atteindre ; et vous me
« plaignez ! Je suis pure et inaltérable
« comme une particule de lumiere ; et
« vous me rappelez dans la nuit de la vie !
« O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de
« ces jours de bonheur où dès le matin
« nous goûtions la volupté des cieux, se
« levant avec le soleil sur les pitons de ces
« rochers, et se répandant avec ses
« rayons au sein de nos forêts. Nous
« éprouvions un ravissemenr dont nous
« ne pouvions comprendre la cause. Dans
« nos souhaits innocens, nous desirions
« être toute vue, pour jouir des riches
» couleur de l'aurore ; tout odorat,
« pour sentir les parfums de nos plantes ;
« toute ouïe, pour entendre les concerts
« de nos oiseaux ; tout cœur, pour re-
« connoître ces bienfaits. Maintenant à la

« source de la beauté d'où découle tout ce « qui est agréable sur la terre, mon ame « voit, goûte, entend, touche immédiate- « ment ce qu'elle ne pouvoit sentir alors « que par de foibles organes. Ah! quelle « langue pourroit décrire ces rivages d'un « orient éternel que j'habite pour tou- « jours? Tout ce qu'une puissance in- « finie et une bonté céleste ont pu créer « pour consoler un être malheureux; « tout ce que l'amitié d'une infinité d'ê- « tres, réjouis de la même félicité, peut « mettre d'harmonie dans des transports « communs; nous l'éprouvons sans mé- « lange. Soutiens donc l'épreuve qui « t'est donnée afin d'accroître le bon- « heurs de ta Virgine par des amours « qui n'auront plus de terme, par un « hymen dont les flambeaux ne pour- « ront plus s'éteindre. Là, j'appaiserai « tes regrets; là, j'essuierai tes larmes. « O mon ami! mon jeune époux! éleve « ton ame vers l'infini, pour supporter « des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria: « Elle n'est plus! « elle n'est plus! » Et une longue foi- blesse succéda à ces douloureuses pa- roles. Ensuite, revenant à lui, il dit: « puisque la mort est un bien, et que « Virginie est heureuse, je veux aussi « mourir pour me rejoindre à Virginie. »

Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami, coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mere et madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caracteres vifs sur lesquels glissent les peines légeres, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : " O mon bon voisin ! " il m'a semblé cette nuit voir Virginie " vêtue de blanc, au milieu de bocages " et de jardins délicieux. Elle m'a dit : " Je jouis d'un bonheur digne d'envie. " Ensuite, elle s'est approchée de Paul " d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. " Comme je m'efforçois de retenir mon " fils, j'ai senti que je quittois moi-même " la terre, et que je le suivois avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire " adieu à mon amie; mais je l'ai vue qui " nous suivoit avec Marie et Domingue. " Mais ce que je trouve encore de plus " étrange, c'est que madame de la Tour a " fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. "

Je lui répondis : « Mon amie, je « crois que rien n'arrive dans le monde « sans la permission de Dieu. Les son- « ges annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe ; et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien et le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes, qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumiere de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme

trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-t-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrete, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoiqu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chere Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendre adieux à madame de la Tour, « dans l'espé-
« rance, lui dit-elle, d'une douce et
« éternelle réunion. La mort est le plus

« grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit « la desirer. Si la vie est une punition, « on doit en souhaiter la fin : si c'est « une épreuve, on doit la demander « courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-temps à leur maîtresse. Pour le pauvre Fidele, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même tems que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paulet Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, et d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virgine avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de va-

peurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-niece, et la perte de sa mere qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'é-« crioit-elle, ces fainéans périr dans « nos colonies ? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigoient, les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme, si des biens qu'elle avoit refusés au malheureux, pouvoient plaire au pere des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des

tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent renfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même acheverent sa perte ; et comme elle avoient endurci le cœur de celle qui le possédoit, elles dénaturerent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul ; et autour d'eux, leurs tendres meres et leurs fideles serviteurs. On n'a point élevé des marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs

vertus : mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie, mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse ; à consoler la pauvreté mécontente de son sort ; à nourir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la PASSE DU SAINT-GÉRAND, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Gérand ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à

sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! meres infortunées! chere famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces côteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chevres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un pere qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

Fin de Paul et Virginie.

L'ARCADIE.

COMME il y a des notes un peu longues dans les deux fragmens qui suivent, j'ai jugé convenable de les reléguer à la fin de chacun de ces articles. L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la mal-adresse des auteurs, qui se trouvent embarrassés pour interpoler dans leurs ouvrages des observations qu'ils croient intéresantes; et de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture, par des digressions. Les anciens, qui écrivoient mieux que nous, n'ajoutoient point de notes à leur texte; mais ils s'y écartoient à droite et à gauche, suivant leurs besoins. C'est ainsi qu'ont écrit les philosophes et les historiens les plus célebres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon, Xénophon, Tacite, le bon Plutarque... Leurs digressions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages. Ils vous font voir bien du pays en peu de tems, et vous promenent par des lacs, des montagnes, des forêts, en vous conduisant toutefois au but; ce qui n'est pas aisé. Mais cette marche fatigue nos auteurs et nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans des plaines. Pour ôter donc aux autres, et sur-tout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, et je les ai mises à part. Cet ordre, de plus, a cela de commode pour le lecteur, qu'il ne sera point obligé de les lire si le texte l'ennuie.

FRAGMENT

FRAGMENT

SERVANT DE PRÉAMBULE

A L'ARCADIE.

.... LORSQU'ILS virent qu'après une si fâcheuse expérience des hommes je ne soupirois qu'après une vie solitaire ; que j'avois des principes dont je ne me départois pas ; que mes opinions sur la nature étoient contraires à leurs systêmes ; que je n'étois propre à être ni leur prôneur ni leur protégé, et qu'enfin ils m'avoient brouillé avec mon protecteur dont ils m'avoient dit souvent du mal pour m'en éloigner, et auquel ils faisoient assidument la cour ; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands ; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux-ci étoient trop rusés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une personne à laquelle j'avois donné, au milieu même de mes infortunes, des preuves si désintéressées de mon amitié. Au contraire, ils faisoient devant elle, ainsi que devant moi, de grands éloges de mes principes

et de quelques actes faciles de modération qui en avoient été la suite ; mais ils y mettoient tant d'exagération, et ils paroissoient si inquiets de l'opinion qu'en prendroit le monde, qu'il étoit aisé de voir qu'ils ne cherchoient qu'à m'y faire renoncer, et qu'ils ne louoient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi ils me calomnierent en faisant semblant de me louer, et me perdirent de réputation en feignant de me plaindre ; comme ces sorcieres de Thessalie, dont parle Pline, qui faisoient périr les moissons, les troupeaux et les laboureurs, en disant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui se justifierent encore à mes dépens, en me faisant passer pour un méfiant, après avoir abusé en tant de manieres de ma confiance.

Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur, soit physique, soit morale. Une seule épine me fait plus de mal, que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un important, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les supportent, les flattent même, et en tirent parti ; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans

la société que le jargon du monde, et que moi, j'y mets mon cœur ; qu'ils paient les trompeurs de leur propre monnoie, et moi de tout mon avoir, c'est-à-dire de mes sentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, sur-tout à leur égard, sont venues de trop de confiance ; et après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison, que s'ils avoient eu eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avoient témoigné le plus grand desir de m'y attirer quand je n'en étois pas ; mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptois pas tous leurs préjugés ; que je ne cherchois que la vérité ; que ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étois propre ni à intriguer ni à cabaler ; que mes foibles vertus, qu'ils avoient tant exaltées, ne m'avoient mené à rien d'utile ; qu'elles ne pouvoient nuire à personne, et qu'enfin je ne tenois plus ni à eux, ni à leurs antagonistes ; ils me négligerent tout-à-fait, et me persécuterent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai, que dans un siecle foible et corrompu, nos amis ne mesurent leur considération pour nous, que sur celle que nous portent leurs propres

ennemis, et qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles ou à craindre. J'ai vu par-tout bien des sortes de confédérations, et j'y ai toujours trouvé la même espece d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs; mais ce sont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un fait le désespoir de l'autre: à l'un, l'évidence paroit absurdité; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je? Dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur; j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeûn ou après-dîné, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, sont remplis de contradictions. Ainsi, je sentis que les maux de l'ame n'avoient pas moins de systêmes pour leur guérison que ceux du corps, et que c'étoit bien imprudemment que j'ajoutois l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puisqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remedes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étoient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avois le mieux mérité, des chagrins de famille impré-

vus, l'épuisement total de mon foible patrimoine dispersé dans des voyages entrepris pour le service de ma patrie, les dettes dont j'étois resté grevé à cette occasion, mes espérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébranlerent à-la-fois ma santé et ma raison. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux semblables à ceux des éclairs sillonnoient ma vue. Tous les objets se présentoient à moi doubles et mouvans. Comme Œdipe, je voyois deux soleils. Mon cœur n'étoit pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvois traverser la Seine en bateau, sans éprouver des anxiétés intolérables; moi qui avois conservé le calme de mon ame dans une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre. Si je passois seulement dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvois des mouvemens de spasme et d'horreur. Il y avoit des momens où je croyois avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. Il m'étoit arrivé bien pis : je l'avois été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenoit que dans la société des hommes. Il m'étoit impossible de rester dans un appartement où il y avoit du monde, sur-tout si les portes en étoient fermées. Je ne pouvois même traverser une allée de jardin public où se trouvoient

plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetoient les yeux sur moi, je les croyois occupées à en médire. Elles avoient beau m'être inconnues, je me rappelois que j'avois été calomnié par mes propres amis et pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorsque j'étois seul mon mal se dissipoit : il se calmoit encore dans les lieux où je ne voyois que des enfans. J'allois, pour cet effet, m'asseoir assez souvent sur les buis du fer-à-cheval aux Tuileries, pour voir des enfans se jouer sur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens qui couroient après eux. C'étoient là mes spectacles et mes tournois. Leur innocence me réconcilioit avec l'espece humaine, bien mieux que tout l'esprit de nos drames et que les sentences de nos philosophes. Mais à la vue de quelque promeneur dans mon voisinage, je me sentois tout agité, et je m'éloignois. Je me disois souvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes ; pourquoi est-ce que je me trouble à leur vue ? En vain j'appelois la raison à mon secours : ma raison ne pouvoit rien contre un mal qui lui ôtoit ses propres forces (1). Les efforts mêmes qu'elle faisoit pour le surmonter, l'affoiblissoient encore, parce qu'elle les employoit contre elle-même. Il ne lui falloit pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des

secours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal étoit dans les nerfs. Je le sentois bien mieux qu'elle ne pouvoit me le définir. Mais quand je n'aurois pas été trop pauvre pour exécuter ses ordonnances, j'étois trop expérimenté pour y croire. Trois hommes, à ma connoissance, tourmentés du même mal, périrent en peu de tems de trois remedes différens, et soi-disant spécifiques pour la guérison du mal de nerfs. Le premier, par les bains et les saignées; le second, par l'usage de l'opium, et le troisieme, par celui de l'éther. Ces deux derniers étoient deux fameux médecins (2) de la faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits sur la médecine, et particuliérement sur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étois fait illusion en attendant des hommes la guérison de mes maux; combien vaines étoient leurs opinions et leurs doctrines, et combien j'avois été insensé dans tous les tems de ma vie, de me rendre misérable en cherchant à les rendre heureux, et de me détordre moi-même pour redresser les autres.

Cependant, je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de résignation. En comparant les biens et les maux dont nos jours si rapides étoient mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu con-

nue : c'est qu'il n'y a rien de haïssable dans la nature, et que son auteur nous ayant mis dans une carriere où nous devons nécessairement mourir, il nous a donné autant de raisons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en sont mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus cheres périssent plus d'une fois avant nous; et si les destinées les plus heureuses se manifestoient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elle nous paroîtroient comme ces chênes qui embellissent la terre de leurs vastes rameaux, mais qui en élevent vers le ciel encore de plus grands que la foudre a frappés.

Pour moi, foible arbrisseau brisé par tant d'orages, il ne me restoit plus rien à perdre. Voyant de plus que désormais je n'avois rien à espérer ni des autres, ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu seul, et je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrémité que je me trouvasse réduit, et dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation, fut le soulagement de mes maux. Mes anxiétés se calmerent dès que je n'y resistai plus. Bien-

tôt, il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le crédit d'une personne que je ne connoissois pas (3), et dans le département d'un ministere auquel je n'avois jamais été utile, un secours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part aux pains d'Auguste. C'étoit un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un ministre fort sujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, et de la malignité de mes ennemis qui pouvoient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitoit précisément comme le genre humain auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moissons, qu'une subsistance annuelle, incertaine, portée par des herbes sans cesse battues des vents, et exposée aux déprédations des oiseaux et des insectes. Mais elle me distinguoit bien avantageusement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtoit ni sueurs, ni travaux, et qu'elle me laissoit l'exercice plein de ma liberté.

Le premier usage que j'en fis fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avois plus besoin de solliciter. Dès que je ne les vis plus, mon ame se calma. La solitude est une grande montagne d'où ils paroissent bien petits. La solitude m'étoit cependant contraire, en ce qu'elle porte

trop à la méditation. Ce fut à J. Jacques Rousseau que je dus le retour de ma santé. J'avois lu dans ses immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme est fait pour travailler et non pour méditer. Jusqu'alors j'avois exercé mon ame et reposé mon corps; je changeai de régime : j'exerçai le corps et je reposai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature, qui parloit à tous mes sens un langage que ni le tems ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire et mes journaux étoient les herbes des champs et des prairies. Ce n'étoient pas mes pensées qui alloient péniblement à elles comme dans les systêmes des hommes; mais leurs pensées qui venoient paisiblement à moi sous mille formes agréables. J'y étudiois, sans effort, les lois de cette sagesse universelle qui m'environnoit dès le berceau, et à laquelle je n'avois jamais donné qu'une attention frivole. J'en suivois les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de Voyage. Ce furent les seuls des livres modernes pour lesquels je conservai du goût, parce qu'ils me transportoient dans d'autres sociétés que celle où j'étois malheureux, et sur-tout parce qu'ils me parloient des divers ouvrages de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avoit dans chaque partie de la terre une

portion de bonheur pour tous les hommes, dont presque par-tout ils étoient privés, et qu'en état de guerre dans notre ordre politique qui les divise, ils étoient en état de paix dans l'ordre de la nature qui les invite à se rapprocher. Ces consolantes méditations me ramenerent insensiblement à mes anciens projets de félicité publique; non pas pour les exécuter moi-même comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéressant. La simple spéculation d'un bonheur général suffisoit maintenant à mon bonheur particulier. Je pensois aussi que mes plans imaginaires pourroient un jour se réaliser par des hommes plus heureux. Ce désir redoubloit en moi, à la vue des malheureux dont nos sociétés sont composées. Je sentois, sur-tout, par mes propres privations, la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin, j'en composai un d'après l'instinct et les besoins de mon propre cœur.

A portée par mes voyages, et plus encore par la lecture de ceux d'autrui, de choisir sur la surface du globe un site propre à tracer le plan d'une société heureuse, je le plaçai au sein de l'Amérique méridionale, sur les rivages riches et déserts de l'Amazone.

Je m'étendis en imagination au sein de ses vastes forêts. J'y bâtis des forts; j'y défrichai des terres, je les couvris d'abondantes moissons et de vergers chargés de

toutes sortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des asyles aux hommes de toutes les nations, dont j'avois connu des individus malheureux. Il y avoit des Hollandois et des Suisses sans territoire dans leur patrie, et des Russes sans moyens pour s'établir dans leurs vastes solitudes; des Anglois las des convulsions de leur liberté populaire, et des Italiens, de la léthargie de leurs gouvernemess aristocratiques; des Prussiens, de leur despotisme militaire, et des Polonois, de leur anarchie républicaine; des Espagnols, de l'intolérance de leurs opinions, et des François, de l'inconstance des leurs: des chevaliers de Malte et des Algériens; des paysans Bohémiens, Polonois, Russes, Francs-Comtois, Bas-Bretons, échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes? des esclaves Negres fugitifs de nos colonies barbares; des protecteurs et des protégés de toutes les nations; des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce de finance, tous infortunés tourmentés des maladies des opinions européennes, africaines et asiatiques, tous pour la plupart cherchant à s'opprimer mutuellement et réagissant les uns sur les autres par la violence ou la ruse, l'impiété ou la superstition. Ils abjuroient les préjugés nationaux qui les avoient rendus, dès la naissance, les ennemis des autres hommes; et sur-tout celui qui est la source de toutes les haines.

du genre humain, et que l'Europe inspire dès la mamelle à chacun de ses enfans, le désir d'être le premier. Ils adoptoient, sous la protection immédiate de l'auteur de la nature, des principes de tolérance universelle ; et par cet acte de justice générale, ils rentroient sans obstacle dans l'exercice libre de leur caractere particulier. Le Hollandois y portoit l'agriculture et le commerce jusqu'au sein des marais ; le Suisse jusqu'au sommet des rochers ; et le Russe, habile à manier la hache, jusqu'au centre des plus épaisses forêts. L'Anglois s'y livroit à la navigation et aux arts utiles qui font la force des sociétés ; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir ; le Prussien, aux exercices militaires ; le Polonois, à ceux de l'équitation ; l'Espagnol solitaire, aux talens qui demandent de la constance ; le François, à ceux qui rendent la vie agréable, et à l'instinct sociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations. Tous ces hommes, d'opinions si différentes, se communiquoient par la tolérance ce que leur caractere a de meilleur, et tempéroient les défauts des uns par les excès des autres. Il en résultoit par l'éducation, les lois et les habitudes, un ensemble d'arts, de talens, de vertus et de principes religieux, qui n'en formoit qu'un seul peuple, propre à exister au dedans dans une harmonie parfaite, à résister au dehors aux conqué-

rans, et à s'amalgamer avec tout le reste du genre humain.

Je jetai donc sur le papier toutes les études que j'avois faites à ce sujet ; mais lorsque je voulus les rassembler, pour me donner à moi-même et aux autres une idée d'une république dirigée suivant les loix de la nature, je vis qu'avec tout mon travail, je ne ferois jamais illusion à aucun esprit raisonnable.

A la vérité, Platon dans son Atlantide, Xénophon dans sa Cyropédie, Fénélon dans son Télémaque, ont peint le bonheur de plusieurs sociétés politiques qui n'ont peut-être jamais existé ; mais en liant leurs fictions à des traditions historiques, et les reléguant dans des siecles reculés, ils leur ont donné assez de vraisemblance pour qu'un lecteur indulgent croie véritables des récits qu'il n'est plus à portée de vérifier. Il n'en étoit pas de même de mon ouvrage. J'y supposois, de nos jours et dans une partie du monde connu, l'existence d'un peuple considérable formé presque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout-à-coup au plus grand degré de félicité ; et ce rare phénomene, si digne au moins de la curiosité de l'Europe, cessoit de faire illusion, dès qu'il étoit certain qu'il n'existoit pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étois procuré sur un pays si différent du nôtre, et si superficiellement

décrit par nos voyageurs, n'auroit fourni à mes tableaux qu'un coloris faux et des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaisseau politique, quoique j'y eusse travaillé plusieurs années avec constance. Semblable au canot de Robinson, je le laissai dans la forêt où je l'avois dégrossi, faute de pouvoir le remuer et le faire voguer sur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas seulement de quoi asseoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses lois ; car ni la république de Saint-Paul près du Brésil, formée de brigands qui faisoient la guerre à tout le monde ; ni l'évangélique société de Guillaume Penn, dans l'Amérique septentrionale, qui ne se défend seulement pas contre ses ennemis ; ni les conventuelles rédemptions (4) des Jésuites dans le Paraguay ; ni les voluptueux insulaires de la mer du sud, qui au milieu de leurs plaisirs, sacrifient des hommes (5), ne me paroissoient propres à représenter un peuple usant, dans l'état de nature, de toutes ses facultés physiques et morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offrissent des images de république, la premiere n'étoit qu'une anarchie ; la seconde, une simple société protégée par

l'état où elle étoit renfermée ; et les deux autres ne formoient que des aristocraties héréditaires, où une classe particuliere de citoyens s'étant réservé jusqu'au pouvoir de disposer de la subsistance nationale, tenoit le peuple dans un état constant de tutelle, sans qu'il pût jamais sortir de la classe des Néophytes ou des Toutous. (6)

Mon ame mécontente des siecles présens, prit son vol vers les siecles anciens, et se reposa d'abord sur les peuples de l'Arcadie.

Cette portion heureuse de la Grece m'offrit des climats et des sites semblables à ceux qui sont épars dans le reste de l'Europe. J'en pouvois faire au moins des tableaux variés et vraisemblables. Elle étoit remplie de montagnes fort élevées, dont quelques-unes, comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendoient semblable à la Suisse. D'un autre côté, ses marais, tel que celui de Stymphale, la faisoient ressembler, dans cette partie de son territoire, à la Hollande. Ses végétaux et ses animaux étoient les mêmes que ceux qui sont répandus sur le sol de l'Italie, de la France et du nord de l'Europe. Il y avoit des oliviers, des vignes, des pommiers, des blés, des pâturages ; des forêts de chênes, de pins et de sapins ; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chevres, des loups....

Les occupations des Arcadiens étoient les mêmes que celles de nos paysans. Il y avoit parmi eux des laboureurs, des bergers, des vignerons, des chasseurs. Mais ce qui ne ressemble pas aux nôtres, ils étoient fort belliqueux au dehors, et fort paisibles au dedans. Dès que leur état étoit menacé de la guerre, ils se présentoient d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ses dépens. Il y avoit un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, sous Xénophon, cette retraite fameuse de la Perse. Ils étoient fort religieux; car la plupart des Dieux de la Grece étoient nés dans leur pays: Mercure au mont Cyllene; Jupiter au mont Lycée; Pan au mont Ménale, ou, selon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, ou il étoit particuliérement honoré. C'étoit dans l'Arcadie qu'Hercule avoit exercé ses plus grands travaux.

A ces sentimens de patriotisme et de religion, les Arcadiens mêloient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laissée de lui. Car les institutions politiques et religieuses varient dans chaque pays avec les siecles, et lui sont particulieres; mais les lois de la nature sont de tous les tems, et intéressent toutes les nations. Il est donc arrivé que les poëtes anciens et modernes ont représenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excel-

loient dans la poésie et la musique, qui sont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile sur-tout parle fréquemment de leurs talens et de leur félicité. Dans sa neuvieme églogue, qui respire la plus douce mélancolie, il introduit ainsi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de sa maîtresse Lycoris :

Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris. Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescent,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !

» Arcadiens, dit-il, vous chanterez » mes regrets sur vos montagnes. Vous » seuls, Arcadiens, êtes habiles à chan- » ter. Oh! que mes os reposeront molle- » ment, si un jour vos flûtes soupirent » mes amours ! Et plût aux dieux que » j'eusse été parmi vous un gardien de » troupeaux ou un simple vendangeur! »

Gallus, fils d'un consul Romain dans le siecle d'Auguste, trouve le sort des peuples de l'Arcadie si doux, qu'il n'ose désirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant propriétaire d'une vigne, mais seulement un simple gardien de troupeaux : « *Custos* » *gregis* ; » ou un de ces hommes qu'on loue en passant pour fouler la grappe

lorsqu'elle est mûre : « *Maturæ vinitor* » *uvæ.* »

Virgile est plein de ces nuances délicates de sentiment, qui disparoissent dans les traductions, et sur-tout dans les miennes.

Quoique les Arcadiens passassent une bonne partie de leur vie à chanter et à faire l'amour, Virgile ne les représente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur assigne des mœurs simples et un caractere particulier de force, de piété et de vertu, confirmé par tous les historiens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'origine de l'empire Romain : car lorsque Enée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitoient les rivages de ce fleuve, il trouva à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi des Arcadiens, qui l'avoit bâtie. Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle servit de premiere forteresse. C'est pourquoi Virgile appelle le roi Evandre fondateur de la forteresse Romaine :

. . . Rex Evandrus, Romanæ conditor arcis.
ENEID. liv. 8, v. 313.

Je me sens entraîner par le désir d'insérer ici quelques morceaux de l'Enéide,

qui ont un rapport direct aux mœurs des Arcadiens, et qui montrent en même tems leur influence sur celles du peuple Romain. Je sais bien que je traduirai mal ces morceaux, ainsi que tout le latin que j'ai déja cité dans mes livres : mais la belle poésie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaise prose; et le goût qu'elle me fera naître, de celui qui m'est naturel. Cette digression, d'ailleurs, n'est point étrangere à l'ensemble de mon ouvrage. J'y produirai plusieurs exemples des grands effets que font naître les consonnances et les contrastes, que j'ai regardés, dans mes Etudes précédentes, comme les premiers mobiles de la nature. Nous verrons, qu'à son exemple, Virgile en est rempli, et qu'ils sont les causes uniques de l'harmonie de son style et de la magie de ses tableaux.

D'abord, Enée par l'ordre du dieu du Tibre qui lui étoit apparu en songe, vient solliciter l'alliance d'Evandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui sortoient d'Atlas; l'une, par Electre; l'autre par Maïa. Evandre ne répond rien sur cette généalogie; mais à la vue d'Enée, il se rappelle avec joie les traits, la voix et les paroles d'Anchise, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée, lorsque ce prince venant à Salamine avec Priam qui alloit voir sa sœur Hésione, passa jus-

que dans les froides montagnes d'Arcadie :

Ut te fortissime Teucrûm
Accipio agnoscoque libens ! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor !
Nam memini Hesionis visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum, Salamina petentem ;
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines.
ENEID. liv. 8, v. 154—159.

Evandre étoit alors à la fleur de l'âge ; il brûloit du désir de joindre sa main à celle d'Anchise : « *dextrâ conjungere dextram.* » Il se ressouvient des témoignages d'amitié qu'il en reçut, et de ses présens, parmi lesquels étoient deux freins d'or qu'il a donnés à son fils Pallas, sans doute comme les symboles de la prudence si nécessaire à un jeune prince ;

Frænaque bina, meus quæ nunc habet, aurea, Pallas.

Et il ajoute aussi-tôt :

Ergo et quam petitis, juncta est mihi fœdere dextra
Et lux cùm primùm terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam opibusque juvabo.
ENEID. liv. 8, v. 168—171.

» Ma main a donc scellé, dès ce temps-
» là, l'alliance que vous me demandez
» aujourd'hui : demain, dès que les pre-
» miers rayons de l'aurore paroîtront sur
» la terre, je vous renverrai pleins de

» joie avec le secours que vous désirez,
» et je vous aiderai de tous mes moyens. »

Ainsi Evandre, quoique Grec, et par conséquent ennemi naturel des Troyens, donne du secours à Enée, par le seul souvenir de l'amitié qu'il a portée à Anchise son hôte. L'hospitalité qu'il a exercée autrefois envers le pere, le détermine à aider le fils.

Il n'est pas inutile d'observer ici, à la louange de Virgile et de ses héros, que toutes les fois qu'Enée dans ses malheurs, est obligé de recourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troye, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raison politique propre à les intéresser; mais ceux qui lui rendent service, s'y déterminent toujours par des raisons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon se décide à lui offrir un asyle, par un sentiment encore plus sublime que le souvenir de quelque hospitalité particuliere, si sacrée d'ailleurs chez les anciens: c'est par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant et plus noble, elle s'en applique le besoin, et ne fait jaillir de son cœur, sur le roi des Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit :

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam, hàc demum voluit consistere terrâ.
Non ignara mali, miseris succurere disco.
ENEID. liv. 1, v. 628—630.

» Et moi aussi, une fortune semblable » à la vôtre m'ayant jetée dans beaucoup » de dangers, m'a enfin permis de me » fixer sur ces rivages. Instruite par le » malheur, j'ai appris à secourir les mal- » heureux. »

Par-tout Virgile préfere les raisons naturelles aux raisons politiques, et l'intérêt du genre humain à l'intérêt national. Voilà pourquoi son poëme, quoique fait à la gloire des Romains, intéresse les hommes de tous les pays et de tous les siecles.

Pour revenir au roi Evandre, il étoit occupé à offrir un sacrifice à Hercule, à la tête de sa colonie d'Arcadiens, lorsqu'Enée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens et ceux qui l'accompagnoient, à prendre part au banquet sacré que son arrivée avoit interrompu, il l'instruit de l'origine de ce sacrifice par l'histoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voisine du mont Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monstre qui vomissoit des flammes; ensuite il ajoute :

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem : primusque Potitius autor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri,
Hanc aram luco statuit : quæ maxima semper
Dicetur nobis, et erit quæ maxima semper.
Quare agite, ô juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, et pocula porgite dextris ;
Communemque vocate deum, et date vina volentes.
Dixerat ; Herculeâ bicolor cùm populus umbrâ
Velavitque comas, foliisque innexa pependit :
Et sacer implevit dextram scyphus. Ociùs omnes
In mensam læti libant, divosque precantur.
Devexo interea propior fit vesper olympo :
Jamque Sacerdotes, primusque Potitius, ibant.
Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant.
Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ
Dona ferunt ; cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
Populeis adsunt evincti tempora ramis.

ENEID. liv. 8, v. 268—286.

» Depuis ce tems, nous célébrons tous
» les ans cette fête, et les peuples en
» perpétuent la mémoire avec joie. Poti-
» tius en est le premier instituteur, et
» la famille de Pinariens, à qui appar-
» tient le soin du culte d'Hercule, a éle-
» vé, au milieu de ce bois, cet autel
» auquel nous avons donné le surnom de
» très-grand, et qui sera en effet, dans
» tous les temps, le plus grand des au-
» tels. Maintenant, donc, ô jeunesse
» Troyenne, en récompense d'un si
» grand

» grand service, couronnez vos têtes de
» feuillages, prenez les coupes en main,
» invoquez un Dieu qui vous sera com-
» mun avec nous, et faites avec joie des
» libations en son honneur. Il dit : et une
» couronne de peuplier consacrée à Her-
» cule, ceignit son front, et l'ombragea
» de son feuillage de deux couleurs. Il
» prit à la main la coupe sacrée. Aussi-
» tôt, tous s'empresserent de faire des
» libations sur la table, et d'invoquer
» les Dieux. Cependant, l'étoile du soir
» alloit paroître, et le ciel achevoit sa
» révolution. Déja les prêtres, ayant Po-
» titius à leur tête, s'avançoient ceints de
» peaux, suivant la coutume, et portant
» des flambeaux. Ils recommencent le ban-
» quet : ils présentent sur de nouvelles ta-
» bles, un dessert agréable, et ils char-
» gent les autels de bassins remplis d'of-
» frandes. Alors, les Saliens, la tête cou-
» ronnée de peuplier, viennent chanter
» autour de l'autel où fume l'encens. »

Tout ce que Virgile vient de raconter ici, n'est point une fiction poétique, mais une véritable tradition de l'histoire Romaine. Selon Tite-Live, liv. 1er. Potitius et Pinarius étoient les chefs de deux familles illustres chez les Romains. Evandre les instruisit et les chargea de l'administration du culte d'Hercule. Leurs descendans jouirent à Rome de ce sacerdoce, jusqu'à la censure d'Appius Claudius. L'autel

d'Hercule, « *Ara Maxima*, » étoit à Rome entre le mont Aventin et le mont Palatin, dans la place appelée : « *Forum Boarium.* » Les Saliens étoient des prêtres de Mars institués par Numa, au nombre de douze. Virgile suppose, suivant quelques commentateurs, qu'ils existoient déja du tems du roi Evandre, et qu'ils chantoient dans les sacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a suivi encore ici la tradition historique, lui qui a recueilli avec une sorte de religion, jusqu'aux moindres augures et aux prédictions les plus frivoles, auxquelles il attache la plus grande importance dès qu'elles regardent la fondation de l'empire romain.

Rome devoit donc aux Arcadiens ses principaux usages religieux. Elle leur en devoit encore de plus intéressans pour l'humanité ; car Plutarque dérive une des étymologies du nom des Patriciens établis par Romulus, du mot *Patrocinium*, » qui vaut autant à dire comme Patro-» nage ou protection, duquel mot on use » encore aujourd'hui en la même signifi-» cation, à cause que l'un de ceux qui » suivirent Evandre en Italie, s'appeloit » Patron, lequel étant homme secoura-» ble et qui supportoit les pauvres et les » petits, donna son nom à cet office » d'humanité. »

Le sacrifice et le banquet d'Evandre

se terminent par un hymne à Hercule. Je ne peux m'empêcher de l'insérer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantoit si mélodieusement les amours des bergers, savoit aussi bien célébrer les vertus des héros; et que le même poëte qui, dans ses églogues, fait résonner si doucement le chalumeau champêtre, fait retentir aussi vigoureusement la trompette épique.

Hic juvenum chorus, ille, senum, qui carmine laudes
Herculeas et facta ferunt : ut prima novercæ
Monstra manu geminosque premens eliserit angues :
Ut bello egregias idem disjecerit urbes.
Trojamque, Œchaliamque : ut duros mille labores
Rege sub Eurystheo, satis Junonis iniquæ,
Pertulerit. Tu nubigenas invicte bimembres,
Hylæumque Pholumque, manu; tu Cressia mactas
Prodigia, et vastum Nemeæ sub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus : te janitor Orci,
Ossa super recubans antro semesa cruento.
Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhœus;
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumstetit anguis.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis.
Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.
Talia carminibus celebrant : super omnia Caci
Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.
ENEID. liv. 8, v. 287—305.

» Ici est un chœur de jeunes gens, là » de vieillards, qui célebrent par leurs » chants la gloire et les actions d'Her-

» cule : comment de ses mains il étouffa
» deux serpens, premiers monstres que
» lui suscitoit sa marâtre : comment il
» saccagea deux villes fameuses, Troye
» et OEchalie : comment, sous le roi
» Eurysthée, par les ordres de l'impla-
» cable Junon, il supporta mille pénibles
» travaux. C'est vous invincible héros,
» qui domptâtes Hylée et Pholus, ces
» centaures sortis d'une nue. C'est vous
» qui avez massacré les monstres de l'île
» de Crète, et un lion énorme au pied
» de la roche de Némée. Vous fîtes trem-
» bler les lacs du Styx, et le portier de
» l'Orcus, couché dans son antre sanglant
» sur des os à demi rongés. Aucun mons-
» tre ne put vous effrayer, non pas même
» le géant Typhée, accourant sur vous
» les armes à la main. Vous n'éprouvâtes
» aucun trouble lorsque le serpent hor-
» rible de Lerne vous entoura de ses
» cent têtes. Nous vous saluons, digne
» fils de Jupiter, nouvel ornement des
» cieux : favorable à nos vœux, abaissez-
» vous vers nous et vers vos sacrifices.
» Tels sont les sujets de leurs canti-
» ques : ils y ajoutent sur-tout l'horrible
» caverne de Cacus, et Cacus lui-même
» vomissant des feux. Toute la forêt re-
» tentit du bruit de leurs chants, et les
» collines en répetent au loin les con-
» certs. »

Voilà des chants dignes des fortes poi-

trines des Arcadiens : ne semble-t-il pas les entendres rouler dans les échos des bois et des collines ?

Consonnat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Virgile exprime toujours les consonnances naturelles. Elles redoublent les effets de ses tableaux, et y font passer le sentiment sublime de l'infini. Les consonnances sont en poésie ce que les reflets sont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus belles odes d'Horace. Elle a, quoiqu'en vers alexandrins réguliers, la tournure et le mouvement des compositions lyriques, sur-tout dans ses transitions.

Evandre raconte ensuite à Enée l'histoire des antiquités du pays, à commencer par Saturne qui, détrôné par Jupiter, s'y retira et y fit régner l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre appelé anciennement Albula, avoit pris le nom de Tibre du géant de Tibris, qui fit la conquête des rivages de ce fleuve. Il lui montre l'autel et la porte appelée depuis Carmentale par les Romains, en l'honneur de la nymphe Carmente sa mere, par les avis de laquelle il étoit venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chassé de l'Arcadie sa patrie. Il lui fait voir un grand bois dont Romulus fit depuis un asyle ; et, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainsi nommée,

lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens du mont Lycée.

Necnon et sacri monstrat nemus Argileti :
Testaturque locum, et lethum docet hospitis Argi.
Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.
Jam tum relligio pavidos terrebat agrestes
Dira loci, jam tum sylvam saxumque tremebant.
Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
(Quis Deus! incertum est) habitat Deus. Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, cùm sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Relliquias veterumque vides monumenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem :
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.
ENEID. liv. 8, v. 345—358.

» Il lui montre encore le bois sacré
» d'Argilet. Il raconte la mort de son hôte
» Argus, et il prend le lieu à témoin de
» son innocence. De là, il le conduit à la
» roche appelée depuis Tarpéienne, et en-
» suite Capitole, où l'or brille mainte-
» nant, mais qui n'étoit alors qu'une mon-
» tagne hérissée de buissons et d'épines.
» Déja le respect de ce lieu remplissoit
» d'une sainte frayeur les habitans d'alen-
» tour; ils ne regardoient qu'en tremblant
» le rocher de sa forêt. Un Dieu, dit
» Evandre, habite cette forêt et cette
» cime ombragée d'un sombre feuillage.
» Quel est ce Dieu? on l'ignore. Les
» Arcadiens croyent y avoir vu souvent

» Jupiter lui-même, agiter de sa main
» toute-puissante sa noire égide, et s'en-
» vironner de tempêtes. Voyez encore
» là bas ces deux villes dont les murs sont
» renversés : ce sont les monumens de
» deux anciens rois. Celle-ci fut bâtie par
» Janus, et celle-là par Saturne ; l'une
» s'appelle Janicule, et l'autre Saturnie. »

Voilà les principaux monumens de Rome, ainsi que les premiers établissemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébroient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres et les esclaves s'asseyoient à la même table, et ces derniers avoient la liberté de dire et de faire tout ce qu'ils vouloient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnoit du tems de Saturne. L'autel et la porte Carmentale ont subsisté long-tems à Rome, ainsi que la grotte de Pan Lupercal, qui étoit sous le mont Palatin.

Virgile oppose, en grand maître, la rusticité des anciens sites qui environnoient la petite ville Arcadienne de Pallantée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome, et leur autel champêtre, avec leurs traditions vénérables et religieuses, sous Evandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne croyoit plus à rien sous Auguste.

Il y a encore ici un autre contraste moral qui fait plus d'effet que tous les contrastes physiques, et qui peint admirablement

la simplicité et la bonne foi du roi d'Acadie. C'est lorsque ce prince se justifie, sans sujet, de la mort de son hôte Argus, et qu'il prend à témoin de son innocence, le bois qu'il lui a consacré. Cet Argus, ou cet Argien, étoit venu loger chez lui dans les dessein de le tuer; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Evandre lui fit dresser un tombeau, et il proteste ici, qu'il n'a point violé à son égard les droits sacrés de l'hospitalité. La piété de ce bon roi, et la protestation qu'il fait de son innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, et condamné justement par les lois, contraste merveilleusement avec les proscriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avoit été le théâtre depuis un siecle, et dont aucun citoyen n'avoit jamais eu ni scrupule, ni remords. Le quartier d'Argilet s'étendoit dans Rome le long du Tibre. Janicule avoit été bâtie sur le mont Janicule, et Saturnie sur le rocher appelé depuis Tarpéien, et ensuite Capitole, siege de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition, que Jupiter rassembloit souvent les nuages sur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, et qu'il y agitoit sa noire égide, confirme ce que j'ai dit dans mes Etudes précédentes de l'attraction hydraulique des sommets des montagnes et de leurs forêts, qui sont les sources des fleuves. Il en étoit de même de

celui de l'Olympe, souvent entouré de nuages, où les Grecs avoient fixé la demeure des Dieux. Dans les siecles d'ignorance, les sentimens religieux expliquoient les effets physiques : dans des siecles de lumieres, les effets physiques ramenent à des sentimens religieux. Dans tous les tems la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile acheve le contraste des anciens monumens de Rome, par la peinture de la demeure pauvre et simple du bon roi Evandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais.

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri : passimque armenta videbant
Romanoque Foro et lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes : Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit ; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.
Dixit ; et angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit : stratisque locavit,
Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ.

ENEID. liv. 8, v. 359---368.

« Pendant ces entretiens, ils s'approchoient de l'humble toit d'Evandre ; » ils voyoient çà et là des troupeaux de » bœufs errer dans le lieu où est aujourd'hui le magnifique quartier des Carênes, et ils les entendoient mugir dans » la place où l'on harangua depuis le peu-

» ple Romain. Dès qu'ils furent arrivés
» à la petite maison d'Evandre : Voici,
» lui dit ce prince, la porte par où Alcide
» victorieux est entré; voici le palais royal
» qui l'a reçu. Mon hôte, osez comme
» lui mépriser les richesses; montrez-
» vous, comme lui, digne fils d'un Dieu,
» et approchez sans répugnance de notre
» pauvre demeure. Il dit, et il introduit
» le roi des Troyens sous son humble toit.
» Il le place sur un lit de feuillage, cou-
» vert de la peau d'une ourse de Libye.»

On voit qu'ici Virgile est pénétré de la simplicité des mœurs Arcadiennes, et que c'est avec plaisir qu'il fait mugir les troupeaux d'Evandre dans le *Forum Romanum*, et qu'il les fait paître dans le superbe quartier des Carênes, ainsi appelé parce que Pompée y avoit fait bâtir un palais orné de proues de vaisseaux en bronze. Ce contraste champêtre est du plus agréable effet. Certainement l'auteur des églogues s'est ressouvenu en cet endroit de son chalumeau. Maintenant, il va quitter la trompette et prendre la flûte. Il va opposer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuses des monumens Romains, et aux mœurs austeres d'Evandre, l'épisode le plus voluptueux de tout son ouvrage. C'est celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Enée.

Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequiquam exterrita mater,
Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur; thalamoque hæc conjugis aureæ
Incipit, et dictis divinum aspirat amorem:
Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
Debita, casurasque inimicis ignibus arces;
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
Incassumve tuos volui exercere labores,
Quamvis et Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
Non, Jovis imperiis, Rutulorum constitit oris.
Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo, genitrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Aspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis, in me excidiumque meorum.
Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet: ille repentè
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru cùm rupta corrusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis, et formæ conscia conjux.
Tum pater æterno saturatus devictus amore:
Quid causas petis ex alto? Fiducia cessit
Quò tibi diva meî? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quicquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove potest electro:
Quantum ignes animæque valent: absiste precando;

Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus placidumque petivit,
Conjugis infusus gremio, per membras soporem.
ENEID. liv. 8, 369—406.

» La nuit vient, et couvre la terre de
» ses sombres ailes. Cependant Vénus
» dont le cœur maternel est effrayé des
» menaces des Laurentins, et des terri-
» bles préparatifs de la guerre, s'adresse
» à Vulcain, et couchée sur le lit d'or de
» son époux, elle ranime toute sa ten-
» dresse par ces paroles divines; Tan-
» dis que les rois de la Grece ravageoient
» les environs de Pergame, et ses rem-
» parts destinés à périr par des feux enne-
» mis, je n'implorai point votre secours
» pour un peuple malheureux; je ne vous
» demandai point d'armes de votre main.
» Non, cher époux, je ne voulus point
» employer en vain vos divins travaux,
» quoique je dusse beaucoup aux enfans
» de Priam, et que le sort cruel d'E-
» née m'eût fait souvent verser des pleurs.
» Maintenant, par les ordres de Jupiter,
» il est sur les frontieres des Rutules.
» Toujours aussi inquiete, je viens à vous
» comme suppliante, implorer votre pro-
» tection qui m'est sacrée. Une mere
» vous demande des armes pour un fils.
» La fille de Nérée et l'épouse de Tithon
» ont pu vous fléchir par leurs larmes.
» Voyez combien de peuples se liguent,

» quelles villes redoutables ferment leurs
» portes, et aiguisent le fer contre moi
» et pour la destruction des miens.
» Elle dit : et comme il balance, la
» déesse passe çà et là autour de lui ses
» bras blancs comme la neige, et le ré-
» chauffe d'un doux embrassement. Aussi-
» tôt Vulcain sent renaître son ardeur
» accoutumée ; un feu qu'il connoît le
» pénetre et court jusque dans la moelle
» de ses os. Ainsi un éclair brille dans
» la nuée fendue par le tonnerre, et
» parcourt de ses rubans de feu les nuages
» épars dans la région de l'air. Son épouse,
» qui connoît le pouvoir de ses charmes,
» s'aperçoit avec joie du succès de sa ruse.
» Alors, le pere des arts, subjugué par
» les feux d'un amour éternel, lui adresse
» ces mots : Pourquoi chercher si loin tant
» de raisons ? Quoi, ma déesse, avez-vous
» perdu toute confiance en moi ? Si un
» semblable soin vous eût autrefois oc-
» cupée, il nous étoit permis de faire
» des armes pour les Troyens. Ni Jupiter
» avec toute sa puissance, ni les destins
» n'auroient pas empêché que Troie ne
» fût encore debout, et que Priam ne
» regnât dix autres années. Si maintenant
» vous vous préparez à la guerre, si tel
» est votre plaisir, tout ce que mon art
» peut vous promettre de soins, tout ce
» qui peut se fabriquer avec le fer, les
» métaux les plus rares, les soufflets et

» les feux, vous devez l'attendre de moi.
» Cessez, en me priant, de douter de
» votre empire. Ayant dit ces mots, il
» donne à son épouse les embrassemens
» qu'elle attend, et couché sur son sein,
» il s'abandonne tout entier aux charmes
» d'un paisible sommeil. »

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contrastes. Il choisit le tems de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'est la nuit où la puissance de Vénus est la plus grande. Je n'ai pu faire sentir dans ma foible traduction les graces du langage de la déesse de la beauté. Il y a dans ses paroles un mélange charmant d'élégance, de négligence, de finesse et de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de son caractere, qui me paroissent les plus faciles à saisir. D'abord, elle appuie beaucoup sur les obligations qu'elle avoit aux enfans de Priam. La principale, et je crois la seule, étoit la pomme, que Pâris, fils de Priam, lui avoit adjugée au préjudice de Minerve et de Junon. Mais cette pomme qui l'avoit déclarée la plus belle, et qui, de plus, avoit humilié ses rivales, étoit BEAUCOUP DE CHOSES pour Vénus: aussi l'appelle-t-elle *Plurima*; et elle en étend la reconnoissance non-seulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam:

Quamvis et Priami deberem plurima natis.

Pour Enée, son fils naturel, quoiqu'il soit ici l'objet unique de sa démarche, elle ne parle que des larmes qu'elle a versées sur ses malheurs, et encore elle n'y emploie qu'un seul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, et le désigne dans le vers suivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourroit rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchise devant son époux ! Quant à Vulcain, elle le flatte, le supplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle son savoir-faire « sa sainte protection : » *Sanctum nomen.* Mais, lorsqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots, littéralement, « Des armes, je vous prie ; une mere » pour un fils. » *Arma rogo, genitrix nato.* Elle ne dit pas : « Pour son fils ; » elle s'exprime en général, pour éviter des explications trop particulieres. Comme le pas est glissant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis et de l'Aurore, qui avoient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils. La premiere, pour Achille ; la seconde, pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déesses étoient légitimes, mais ils étoient mortels comme Enée, ce qui suffit pour le moment. Elle essaie ensuite d'alarmer son époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court aussi de grands risques. « Une foule de peuples,

» lui dit-elle, et des villes formidables ai-» guisent le fer contre moi ! » Vulcain est ébranlé : mais il balance : elle le décide par un coup de maître ; elle l'entoure de ses beaux bras, et l'embrasse. Qu'un autre rende, s'il le peut : *Cunctantem amplexu molli fovet . . . Sensit læta dolis . . .* et sur-tout, *formæ conscia*, que je n'ai point rendu.

La réponse de Vulcain présente des convenances parfaites avec la situation où l'ont mis les caresses de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de pere :

» Tum pater æterno saturˊ devinctus amore.

J'ai traduit ce mot de *pater* par pere des arts, mais improprement. Cette épithete conviendroit mieux à Apollon qu'à Vulcain : il signifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie souvent le mot de pere comme synonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée et à Jupiter même : *pater Eneas*, *pater omnipotens*. Le caractere principal d'un pere étant la bonté, il qualifie de ce nom son héros et le souverain des dieux. Ici, le mot de pere, signifie, dans le sens le plus littéral, bon homme ; car Vulcain parle et agi avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de pere, isolé, n'est pas assez relevé dans notre langue, où il emporte la même signification d'une maniere triviale. Le

peuple l'adresse familiérement aux vieillards et aux bonnes gens.

Des commentateurs ont observé que dans ces mots :

Fiducia cessit quò tibi diva mei ?

il y avoit un renversement de construction grammaticale ; et ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poétique. Ils n'ont pas vu que le désordre du langage de Vulcain, venoit de celui de sa tête ; et que non-seulement Virgile le faisoit manquer aux regles de la grammaire, mais à celles du sens commun, lorsqu'il lui fait dire que si un semblable soin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens ; que Jupiter et les destins n'empêchoient point que Troie ne subsistât, et que Priam ne regnât dix autres années :

Similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.

Il étoit clair que le destin avoit décidé que Troie périroit dans la onzieme année de son siege, et que sa volonté s'étoit manifestée par plusieurs oracles et augures, entre autres par un serpent, qui avoit dévoré dix petits oiseaux dans leur nid avec leur mere. Il y a dans le discours de

Vulcain beaucoup de forfanterie, pour ne pas dire quelque chose de pis, car il donne à entendre que ce sont les armes qu'il auroit faites par l'ordre de Vénus, qui auroient rompu les ordres du destin et ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithete de tout-puissant, comme par une espece de défi. Remarquez encore en passant la rime de ces deux fins de vers, où le même mot est répété deux fois de suite sans nécessité :

.... si cura fuisset
.... armare fuisset.

Vulcain enivré d'amour ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraisonne dans son langage, dans ses pensées et dans ses actions, puisqu'il se détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de son infidele épouse. Il est vrai qu'il se garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé son nom qu'une seule fois, par discrétion; et lui le tait, par jalousie. C'est à Vénus seule qu'il rend service. Il semble croire que c'est elle qui va se battre : « Si vous vous préparez à la guerre, » lui dit-il, si tel est votre plaisir : »

..... si bellare paras, atque hæc tibi mens est.

Le désordre total de sa personne termine celui de son discours. Embrasé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il se fond comme un métal :

Conjugis infusus gremio . . . .

Remarquez la justesse de cette consonnance métaphorique « *infusus*, fondu, » si convenable au Dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout sentiment

. . . . . placidumque petivit
. . . . . per membra soporem.

« *Sopor* » veut dire ici beaucoup plus que sommeil. Il présente encore une consonnance de l'état des métaux après leur fusion, une stagnation parfaite.

Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licentieux et de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après, à la déesse de la volupté qui demande à son mari des armes pour son fils naturel, une mere de famille, chaste et pauvre, occupée des arts de Minerve, pour élever ses petits enfans; et il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour présenter un nouveau contraste des différens usages que font du même tems le vice et la vertu.

Inde, ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat somnum; cùm femina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ
Impositum cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso; castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos:

ENEID. liv. 8, v. 407—413.

« Vulcain avoit à peine goûté le premier sommeil, et la nuit, sur son char, » n'avoit encore parcouru que la moitié » de sa carriere : c'étoit le tems auquel » une femme qui, pour soutenir sa vie, » n'a d'autre ressource que ses fuseaux, » et une foible industrie dans les arts de » Minerve, écarte la cendre de son » foyer, en rallume les charbons, pour » donner au travail le reste de la nuit, » et distribuer de longues tâches à ses » servantes qu'elle occupe à la lueur d'une » lampe, afin que le besoin ne la force » pas de manquer à la foi conjugale, et » qu'elle puisse élever ses petits enfans. »

Virgile tire encore de nouveaux et sublimes contrastes, des humbles occupations de cette mere de famille vertueuse. Il oppose tout de suite à sa foible industrie, « *tenui Minervâ* ; » l'ingénieux Vulcain, à ses charbons qu'elle rallume ; « *sopitos ignes*, » le cratere toujours enflammé d'un volcan ; à ses servantes auxquelles elle distribue des pelotons de laine, « *longo exercet penso* ; » les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour Mars, une égide pour Minerve, et qui, à l'ordre de leur maître, quittent leurs célestes ouvrages pour faire l'armure d'Enée, sur le bouclier duquel devoient être gravés les principaux événemens de l'empire romain.

Haud secus ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus è stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis:
Quam subter specus et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnea tonant: validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum: stridunt que cavernis
Stricturæ Chalybum, et fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant: rutili tres ignis et alitis Austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte alia Marti currumque, rotasque volucres
Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes,
Ægidaque horriferam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant:
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores
Ætnæi Cyclopes, et huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistrâ:
Præcipitate moras. Nec plura effatus: at illi
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti; fluit æs rivis aurique metallum:
Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum: septenosque orbibus orbes

Impediunt : alii ventosis follibus auras
Accipiunt, reddùntque, alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.
ENEID. liv. 8, v. 414---453.

« Alors le Dieu du feu, aussi diligent, » sort de sa couche voluptueuse pour » veiller aux travaux qui lui sont com- » mandés.

» Entre les côtes de Sicile et de Lipari, » une des Eoliennes, s'éleve une île for- » mée de rochers escarpés, toujours fu- » mans, sous lesquels sont les cavernes » des Cyclopes, aussi bruyantes et aussi » enflammées que les antres et les che- » minées de l'Etna. Elles retentissent sans » cesse du gémissement des enclumes » sous les coups des marteaux, du pétille- » ment de l'acier qui étincelle, et du » bruit pesant des soufflets qui animent » les feux dans leurs fourneaux. Cette île » est la demeure de Vulcain, et s'appelle » Vulcanie. Ce fut dans ses souterrains » que le Dieu du feu descendit du ciel. » Les Cyclopes Brontès, Stérops et Py- » racmon, les membres nus, battoient » alors le fer au milieu d'une vaste ca- » verne. Ils tenoient dans leurs mains un » foudre à demi formé. C'étoit un de ces » foudres que Jupiter lance souvent des » cieux sur la terre. Une partie étoit

» finie, et l'autre étoit encore imparfaite. Ils y avoient mis trois rayons de grele, trois d'une pluie orageuse, trois d'un feu éblouissant, et trois d'un vent impétueux : ils ajoutoient alors à leur ouvrage d'épouvantables éclairs, des éclats, la peur, la colere céleste et les flammes qui la suivent. D'un autre côté, d'autres se hâtoient de forger un char à Mars, avec des roues rapides dont le bruit alarme les hommes et les villes. D'autres, pour armer Pallas dans les combats, polissoient à l'envi une égide horrible, hérissée d'écailles de serpent en or; et pour couvrir le sein de la déesse, une chevelure de serpent, avec la tête de Gorgone séparée du cou, et jetant des regards affreux.

» Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur dit Vulcain, cessez tous ces travaux; transportez-les ailleurs, et faites attention à ce que je vais vous dire. Il s'agit d'armer un homme redoutable. C'est ici où il faut la force des bras, la diligence des mains, et l'art des plus grands maîtres : ne perdez pas un moment. Il dit; aussi-tôt tous se mettent en besogne et se partagent le travail. L'airain et l'or coulent par ruisseaux; l'acier le plus pur se fond dans une vaste fournaise : ils en forment un bouclier énorme capable de résister seul à tous les traits des Latins. Ils couvrent sa

» circonférence de sept autres lames de
» métal. Les uns font mouvoir les souf-
» flets ; les autres trempent l'airain qui
» siffle au fond des eaux : l'antre retentit
» des coups dont gémissent les enclumes.
» Tour-à-tour ils élevent les bras avec
» de grands efforts, et tour-à-tour les
» laissent retomber sur la masse embrasée
» que tournent en tous sens de mor-
» dantes tenailles. »

On croit voir travailler ces énormes enfans de l'Etna, et entendre le bruit de leurs lourds marteaux, tant l'harmonie des vers de Virgile est imitatives !

La composition du foudre mérite attention. Elle est pleine de génie, c'est-à-dire, d'observations neuves de la nature. Virgile y fait entrer et contraster les quatre élémens à la fois : la terre et l'eau, le feu et l'air.

Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite, mais il donne de la solidité à l'eau pour en tenir lieu ; « *tres imbris torti radios* » mot à mot, « trois rayons » de pluie torse, pour dire de la grele. Cette expression métaphorique est ingénieuse : elle suppose que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez aussi la convenance de l'expression *alitis Austri*, « l'Auster

« l'Auster ailé. » L'Auster est le vent du midi ; c'est lui qui amene presque toujours les tonnerres en Europe.

Le poëte ose mettre ensuite des sensations métaphysiques sur l'enclume des Cyclopes : *metum*, « la peur ; » *iras*, « des courroux. » Il les amalgame avec la foudre. Ainsi il ébranle à-la-fois le système physique par le contraste des élémens, et le système moral, par la consonnance de l'ame et la perspective de la divinité.

. . . . . Flammisque sequacibus iras.

Il fait gronder le tonnerre, et montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppose encore à la tête de Pallas celle de Méduse ; mais c'est un contraste qui lui est commun avec tous les poëtes. En voici un qui lui est particulier. Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainsi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide et la cuirasse de Pallas ; et de l'autre, les destinées de l'empire Romain, qui doivent être gravées sur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'est pour l'amour de Vénus, et non pas pour la gloire d'Enée. Observez que le Dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchise, quoiqu'il

y semble forcé. Il se contente de dire vaguement aux Cyclopes : « *Arma acri fa-* » *cienda viro.* » L'épithete de « *acer* » peut se prendre en bonne et en mauvaise part. Elle peut signifier méchant, dur, et ne peut guere s'appliquer au sensible Enée, auquel Virgile donne si souvent le surnom de pieux.

Enfin, Virgile, après le tableau tumultueux des forges Eoliennes, nous ramene, par un nouveau contraste, à la demeure paisible du bon roi Evandre, presque aussi matinal que la bonne mere de famille et que le Dieu du feu.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior : tunicâque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens.
Necnon et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.
Hospitis Æneæ sedem et secreta petebat
Sermonum memor et promissi muneris heros.
Nec minus Æneas se matutinus agebat :
Filius huic Pallas, olli omnes ibat Achates.
ENEID. liv. 8, v. 454---466.

» Tandis que le Dieu de Lemnos presse » son ouvrage dans ses forges Eoliennes, » Evandre est réveillé sous son humble » toit, par les premiers rayons de l'au-

» rore et par le chant matinal des oiseaux
» nichés sous le chaume de sa couverture.
» Il se leve malgré son grand âge. Il se
» revêt d'une tunique, et attache à ses
» pieds une chaussure Tyrrhénienne. Il
» met sur ses épaules un baudrier, d'où
« pend à son côté une épée d'Arcadie, et
» il ramene sur sa poitrine une peau de
» panthere qui descend de son épaule gau-
» che. Deux chiens qui gardoient sa porte,
» marchent devant lui et accompagnent les
» pas de leur maître. Il alloit trouver,
» dans l'intérieur de sa maison, Enée son
» hôte, pour s'entretenir avec lui du se-
» cours qu'il lui avoit promis la veille.
» Enée, non moins matinal, s'avançoit
» aussi vers Evandre : l'un étoit accom-
» pagné de son fils Pallas, et l'autre de
» son fidele Achate. »

Voici un contraste moral très-intéressant.

Le bon roi Evandre n'ayant pour garde du corps que deux chiens, qui servoient encore à garder la porte de sa maison, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec son hôte. Ne croyez pas que sous son toit couvert de chaume, il s'agisse de bagatelles. Il y est question du rétablissement de l'empire de Troye dans la personne d'Enée, ou plutôt, de la fondation de l'empire Romain. Il s'agit de dissiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout, le roi Evandre offre à

Enée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils sont choisis et commandés par Pallas son fils unique. J'observerai ici une de ces convenances délicates, par lesquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois, ainsi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes : c'est la confiance d'Evandre dans son fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de son âge, son pere l'amene à une conférence très-importante, comme son compagnon : « *Comes ibat.* » Il faisoit porter son nom à la ville de Pallantée, qu'il avoit lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens, sous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choisis dans la fleur de la jeunesse, et deux cents autres que son fils doit mener en son propre nom.

Arcades huic equites bis centum, robora pubis
Lecta, dabo; totidemque suo tibi nomine Pallas.
ENEID. l. 8, v. 518-519.

Les exemples de confiance paternelle sont rares parmi les souverains, qui regardent souvent leurs successeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi et la simplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourroit peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il éloigne de sa personne et l'ex-

pose aux dangers de la guerre : mais c'est positivement par une raison contraire qu'il en agit ainsi ; c'est pour le former à la vertu en lui faisant faire ses premieres armes sous un héros tel qu'Enée.

Hunc tibi præterea, spes et solatia nostri
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magistro
Militiam et grave Martis opus, tua cernere facta
Assuescat, primis et te miretur ab annis.
ENEID. liv. 8, v. 514---517.

» J'enverrai de plus avec vous mon fils » Pallas, qui est toute mon espérance et » ma consolation. Qu'il s'accoutume sous » un maître tel que vous à supporter les » rudes travaux de la guerre, à se former » sur vos exploits, et à vous admirer dès » ses premieres années. »

On peut voir dans le reste de l'Enéide le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés : telles sont entre'autres les tendres adieux que lui fait Evandre ; les regrets de ce bon pere, sur ce que sa vieillesse ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats ; ensuite, la valeur imprudente de son fils, qui, oubliant les leçons des deux freins d'Anchise, s'attaque au redoutable Turnus, et en reçoit le coup de la mort ; les hauts faits d'armes d'Enée pour venger la mort du fils de son hôte et de son allié ; ses regrets à la vue du jeune Pallas, tué à la fleur de son âge et le pre-

mier jour qu'il avoit combattu ; enfin, les honneurs qu'il rend à son corps en l'envoyant à son pere.

C'est ici qu'on peut remarquer une de ces comparaisons touchantes (7) dont Virgile, à l'exemple d'Homere, affoiblit l'horreur de ses tableaux de batailles, et en augmente l'effet, en y établissant des consonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'est à l'occasion de la beauté du jeune Pallas, dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demessum pollice florem
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum sua forma recessit:
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.
ENEID. liv. II, v. 68---71.

» Comme une tendre violette ou un » languissant hyacinthe que les doigts » d'une jeune fille ont cueillis : ces fleurs » n'ont encore perdu ni leur éclat ni leur » forme ; on voit que la terre leur mere » ne les soutient plus, et ne leur donne » plus de nourriture. »

Remarquez une autre consonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point souffert lorsqu'on les a détachées de leur tige, Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : « *Vigineo* » *demessum pollice* ; » mot à mot : Moissonnées par le pouce d'une vierge. Et il résulte de cette douce image, un contraste

terrible avec le javelot de Turnus, qui avoit cloué le bouclier de Pallas contre sa poitrine, et l'avoit tué d'un seul coup.

Enfin, Virgile, après avoir représenté la douleur d'Evandre à la vue du corps de son fils, et le désespoir de ce malheureux pere qui implore la vengeance d'Enée, tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre et de l'Enéide; car Turnus, vaincu dans un combat particulier par Enée, lui cede la victoire, l'empire, la princesse Lavinie, et le supplie de se contenter de si grands sacrifices; mais le roi des Troyens, sur le point de lui accorder la vie, appercevant le baudrier de Pallas dont Turnus s'étoit revêtu après avoir tué ce jeune prince, lui plonge son épée dans le corps en lui disant:

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.
ENEID. liv. 12, v. 948 et 949.

» Pallas, c'est Pallas qui t'immole par » ce coup, et qui se venge dans ton sang » criminel. »

Ainsi les Arcadiens ont influé de toute maniere sur les monumens historiques, les traditions religieuses, les premieres guerres et l'origine de l'empire Romain.

On voit que le siecle où je parle des Arcadiens n'est point un siecle fabuleux. Je recueillis donc sur eux et leur pays les douces images que nous ont laissé les

poëtes, avec les traditions les plus authentiques des historiens, que je trouvai en bon nombre dans le voyage de la Grece de Pausanias, les Œuvres de Plutarque, et la retraite des dix mille de Xénophon; en sorte que je rassemblai sur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, et l'histoire de plus vraisemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupois de ces agréables recherches, je me trouvai lié personnellement avec Jean-Jacques Rousseau. Nous allions assez souvent nous promener, pendant l'été, aux environs de Paris. Sa société me plaisoit beaucoup. Il n'avoit point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, et encore moins celles des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres est fait pour les tirer de leur ennui par son babil. Il partageoit les bénéfices et les charges de la conversation, en parlant à son tour et y laissant parler les autres. Il leur laissoit même le choix de l'entretien, se réglant à leur mesure avec si peu de prétention, que parmi ceux qui ne le connoissoient pas, les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, et les gens du bon ton le regardoient comme bien inférieur à eux; car avec ceux-ci il parloit peu, ou de peu de choses. Il a été quelquefois accusé d'orgueil à cette occasion,

par les gens du monde qui taxent de leurs propres vices les hommes libres et sans fortune, qui refusent de courber la tête sous leur joug. Mais entre plusieurs traits que je pourrois citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de sa modestie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les hermites du mont Valérien, ainsi que je l'ai rapporté dans une note du tome troisieme, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri, sous des marronniers qui commençoient à avoir des feuilles; car c'étoit dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchoit du couvert. Un des garçons du suisse ayant apperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit: « Hé bien, » bon homme, d'où venez-vous donc? » Il y a un tems infini que nous ne vous » avons vu! » Rousseau lui répondit tranquillement: » C'est que ma femme a été » long-tems malade, et moi-même j'ai » été incommodé. » Oh! mon pauvre bon » homme, reprit ce garçon, vous n'êtes » pas bien ici: venez, venez, je vais » vous trouver une place dans la maison. »

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Pendant qu'il nous y conduisoit, je dis à Jean-Jacques: Ce garçon me paroît bien familier avec vous; il ne vous connoît donc point? « Oh! » si, me répondit-il; nous nous con- » noissons depuis plusieurs années. Nous » venions de tems en tems ici, dans la » belle saison, ma femme et moi, man- » ger le soir une côtelette. »

Ce mot de bon homme, dit de si bonne foi par ce garçon d'auberge, qui sans doute prenoit depuis long-tems Jean-Jacques pour un homme de quelque état mécanique; sa joie en le revoyant, et son empressement à le servir, me firent connoître combien le sublime auteur d'Emile mettoit en effet de bonhomie jusques dans ses moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fût, il convenoit lui-même avec un sentiment d'humilité bien rare, et selon moi bien injuste, qu'il n'étoit pas propre aux grandes coversations. « Il ne » faut, me disoit-il un jour, que le plus » petit argument pour me renverser. Je » n'ai d'esprit qu'une demi-heure après » les autres. Je sais ce qu'il faut répon- » dre, précisément quand il n'en est plus » tems. »

Cette lenteur de réflexions ne venoit

pas « d'une pesanteur maxillaire, » comme le dit dans le prospectus d'une édition nouvelle des Œuvres de Jean-Jacques, un écrivain, d'ailleurs très-estimable; mais de son équité naturelle qui ne lui permettoit pas de prononcer sur le moindre sujet sans l'avoir examiné, de son génie qui le considéroit sur toutes ses faces pour le connoître à fond, et enfin de sa modestie, qui lui interdisoit le ton théâtral et les sentences d'oracles, de nos conversations. Il étoit au milieu de nos beaux esprits avec sa simplicité, comme une fille avec ses couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc et du rouge. Encore moins auroit-il cherché à se donner en spectacle chez les grands; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, et sur les objets qui lui étoient familiers, sur-tout ceux qui intéressoient le bonheur des hommes, son ame prenoit l'essort, ses sentimens devenoient touchans, ses idées profondes, ses images sublimes, et ses discours aussi véhémens que ses écrits.

Mais ce que je trouvois de bien supérieur à son génie, c'étoit sa probité. Il étoit du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque communiquer ses pensées les plus intimes. On n'avoit rien à craindre de sa malignité s'il les trouvoit mauvaises, ni de son infidélité si elles lui sembloient bonnes.

Une après-midi donc, que nous étions à nous reposer aux bois de Boulogne, j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenoit au cœur depuis que j'avois l'usage de ma raison. Nous venions de parler des Hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisoit un cas infini, où on lui avoit appris à lire dans l'enfance; et qui, à mon avis, a été le germe de son éloquence et de ses vertus antiques; tant la premiere éducation a d'influence sur le reste de la vie! Je lui dis donc :

J'aurois bien volu voir une histoire de votre façon.

» J.-J. » J'ai eu bien envie d'écrire celle » de Cosme de Médicis(9). C'étoit un simple » particulier, qui est devenu le souverain » de ses concitoyens, en les rendant plus » heureux. Il ne s'est élevé et maintenu » que par des bienfaits. J'avois fait quel- » ques brouillons à ce sujet-là; mais j'y » ai renoncé : je n'avois pas de talens pour » écrire l'histoire. »

Pourquoi vous-même avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tous pays et de toutes conditions, qui vous auroient suivi.

» Oh! j'ai trop connu les hommes! » Puis me regardant après un moment de silence, il ajouta d'un ton demi-fâché : « Je

» vous ai prié plusieurs fois de ne me ja-
» mais parler de cela. »

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens sans patrie et sans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établissement semblable à celui que Guillame Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages ?

» Quelle différence de siecle ! On croyoit
» du tems de Penn ; aujourd'hui, on ne
croit plus à rien. » Puis, se radoucissant :
« J'aurois bien aimé à vivre dans une société
» telle que je me la figure, comme un de ses
» simples membres ; mais pour rien au
» monde je n'aurois voulu y avoir quelque
» charge, encore moins en être le chef.
» Je me suis rendu justice, il y a long-
» tems ; j'étois incapable du plus petit em-
» ploi. »

Vous auriez trouvé assez de personnes qui auroient exécuté vos idées.

» Oh ! je vous en prie, parlons d'autres
» chose. »

Je me suis avisé d'écrire l'histoire des peuples d'Arcadie. Ce ne sont pas des bergers oisifs comme ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. « A propos des ber-
» gers du Lignon, me dit-il, j'ai fait une
» fois le voyage du Forez, tout exprès pour
» voir le pays de Céladon et d'Astrée,
» dont d'Urfé nous a fait de si charmans
» tableaux. Au lieu de bergers amoureux,

» je ne vis, sur les bords du Lignon, que » des maréchaux, des forgerons et des » taillandiers. »

Comment ! dans un pays si agréable ?

» Ce n'est qu'un pays de forges. Ce fut » ce voyage du Forez qui m'ôta mon illu- » sion. Jusqu'à ce tems-là il ne se passoit point » d'années que je ne relusse l'Astrée d'un » bout à l'autre : j'étois familiarisé avec » tous ses personnages. Ainsi la science » nous ôte nos plaisirs. »

Oh ! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos forgerons, ni aux bergers imaginaires d'Urfé, qui passent les jours et les nuits uniquement occupés à faire l'amour, exposés au dedans à toutes les suites de l'osiveté, et au dehors, aux invasions des peuples voisins. Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons. Ils ont tiré parti de tous les sites de leurs pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs et de rochers. Leurs mœurs sont patriarchales, comme aux premiers tems du monde. Il n'y a dans leur république, ni prêtres, ni soldats, ni esclaves ; car il sont si religieux, que chaque pere de famille en est le pontife; si belliqueux, que chaque habitant est toujours prêt à défendre sa patrie sans en tirer de solde ; et si égaux, qu'il n'y a pas seulement parmi eux de domestiques. Les enfans y sont élevés à servir leurs parens. On

se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, et de leur apprendre à se surpasser les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce, à se prévenir par toutes sortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer son pere, sa mere, son ami, sa maîtresse, à soi-même; et la patrie à tout. Là, il n'y a point de querelle entre les jeunes gens, si ce n'est quelques débats entre amans, comme ceux du Devin du Village: mais la vertu y appelle souvent les citoyens dans les assemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il est utile de faire pour le bien public. Ils élisent, à la pluralité des voix, leurs Magistrats, qui gouvernent l'Etat comme une famille, étant chargés à-la-fois des fonctions de la paix, de la guerre et de la religion. Il résulte une si grande force de leur union, qu'ils ont toujours repoussés toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, fastueux, dégoûtant ou épouvantable: point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs: mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, autour d'un petit temple dont le péristile sert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus

déserts, l'humanité des habitans. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, ou sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens, et le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y a pas une montagne ni un fleuve qui ne soit consacré à un Dieu, et qui n'en porte le nom; pas une fontaine qui n'ait sa Naïade; pas une fleur ni un oiseau qui ne soit le résultat de quelque ancienne et touchante métamorphose. Toute la physique y est en sentimens religieux, et toute la religion en monumens de la nature. La mort même qui empoisonne tant de plaisirs, n'y offre que des perspectives consolantes. Les tombeaux des ancêtres sont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès et de sapins. Leurs descendans, dont ils se sont fait chérir pendant leur vie, viennent dans leurs plaisirs ou leurs peines, les décorer de fleurs et invoquer leurs manes, persuadés qu'ils président toujours à leurs destins. Le passé, le présent, l'avenir lient tous les membres de cette société des chaînons de la loi naturelle, en sorte qu'il est également doux d'y vivre et d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos

plus douces conversations. Il imaginoit quelquefois des incidens d'une simplicité piquante, dont je tirois parti. Un jour même, il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, me dit-il, supposer une » action principale dans votre histoire, telle » que celle d'un homme qui voyage pour » connoître les hommess. Il en naîtra des » événemens variés et agréables. De plus, » il faut opposer à l'état de nature des peuples d'Arcadie, l'état de corruption d'un » autre peuple, afin de faire sortir vos » tableaux par des contrastes. »

Ce conseil fut pour moi un rayon de lumiere qui en produisit un autre : ce fut, avant tout, d'opposer à ces deux tableaux celui de barbarie d'un troisieme peuple, afin de représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations ; celui de barbarie, de nature, et de corruption. J'eus ainsi une harmonie complette de trois périodes ordinaires aux sociétés humaines.

Pour représenter un état de barbarie, je choisis la Gaule, comme un pays dont les commencemens en tout genre devoient le plus nous intéresser, parce que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, et se fait sentir jusque dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme dès la mamelle influe jusque sur sa décrépitude. Il semble même qu'à cette derniere époque les habitudes de l'enfance reparoissent avec plus de

force que celles du reste de la vie, ainsi que je l'ai observé dans les Etudes précédentes. Les premieres impressions effacent les dernieres. Le caractere des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme. Rome, dans sa décadence, conserva l'esprit de domination universelle qu'elle avoit eu dès son origine.

Je trouvai les principaux caracteres des mœurs et de la religion des Gaulois, tout tracés dans les Commentaires de César, dans Plutarque, dans les Mœurs des Germains de Tacite, et dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du nord.

Je reculai plusieurs siecles avant Jules-César l'état des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractere plus marqué de barbarie, et approchant de celui que nous avons trouvé aux peules sauvages de l'Amérique septentrionale. Je fixai le commencement de la civilisation de nos ancêtres à la destruction de Troye, qui fut aussi l'époque, et sans doute la cause de plusieurs grandes révolutions par toute la terre. Les nations qui composent le genre humain, quelque divisées qu'elles paroissent en langages, religions, coutumes et climats, sont en équilibre entre elles comme les différentes mers qui composent l'Océan sous diverses latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ces mers, qu'il ne se communique plus ou moins à chacune

des autres. Elles tendent toutes à se mettre de niveau. Une nation est encore, par rapport au genre humain, ce qu'un homme est par rapport à sa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même tems. De même, si un état se détruit sur la terre, un autre s'y reforme à la même époque. C'est ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois Etats voisins, la Russie, la Prusse et l'Autriche, peu de tems après, la plus grande partie des Colonies Angloises du nord de l'Amérique s'est détachée des trois Etats d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, pour former une république; et comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu de même en Amérique une portion des Colonies Angloises, qui ne s'est pas séparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous le pays et dans tous les siecles. Lorsque l'empire des Grecs fut renversé sur les bords du Pont-Euxin, en 1453, celui des Turcs le remplaça aussi-tôt; et lorsque celui de Troye fut détruit en Asie sous Priam, celui de Rome prit naissance en Italie sous Enée.

Mais il s'ensuivit de cette ruine totale de Troye, beaucoup de petites révolutions dans le reste du genre humain, et sur-tout en Europe.

J'opposai à l'état de barbarie des Gaules, celui de corruption de l'Egypte, qui étoit alors à son plus haut degré de civilisation. C'est à l'époque du siege de Troye que plusieurs savans assignent le regne brillant de Sésostris. D'ailleurs, cette opinion, adoptée par Fénelon dans son Télémaque, étoit une autorité suffisante pour mon ouvrage. Je choisis aussi mon voyageur en Egypte, par le conseil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établissemens politiques et religieux ont reflué de l'Egypte dans la Grece, dans l'Italie, et même directement dans les Gaules, ainsi que l'histoire et plusieurs de nos anciens usages en font foi. C'est encore une suite des réactions politiques. Lorsqu'un état est à son dernier degré d'élévation, il est à son premier degré de décadence, parce que les choses humaines commencent à déchoir, dès qu'elles ont atteint le faîte de leur grandeur. C'est alors que les arts, les sciences, les mœurs, les langues commencent à refluer des états civilisés dans les états barbares, ainsi que le démontrent les siecles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguste chez les Romains, et de Louis XIV parmi nous.

Ainsi j'eus des oppositions de caracteres entre les Gaulois, les Arcadiens et les Egyptiens. Mais l'Arcadie seule m'offrit un grand nombre de contrastes avec le reste de la Grece encore à demi barbare; entre les

mœurs paisibles de ses cultivateurs, et les caracteres discordans des héros de Pylos, de Mycene et d'Argos; entre les douces aventures de ses bergeres simples et naïves, et les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Electre et de Clytemnestre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, et j'en fis une espece de poëme épique, non suivant les lois d'Aristote et celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poëme épique ne doit contenir qu'une action principale de la vie d'un héros, mais suivant les lois de la nature et à la maniere des Chinois, qui y mettent souvent la vie entiere d'un héros, ce qui, à mon gré, satisfait davantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai pas pour cela de l'exemple d'Homere; car si je m'écartai du plan de son Iliade, je me rapprochai de celui de son Odyssée.

Mais pendant que je m'occupoit du bonheur du genre humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma santé et mon expérience ne me permettoient plus de solliciter dans ma patrie les foibles ressources que j'étois au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au dehors. D'ailleurs, le genre de mes travaux ne pouvoit intéresser en ma faveur aucun ministre. Je songeai à en mettre au jour de plus propres à me mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes

Études de la Nature. J'ose croire y avoir détruit de dangereuses erreurs, et démontré d'importantes vérités. Leur succès m'a valu, sans sollicitations, beaucoup de complimens du public, et quelques graces annuelles de la cour, mais si peu solides, qu'une simple révolution dans un ministere me les a enlevées la plupart, et avec elles, ce qu'il y a de plus fâcheux, d'autres plus considérables dont je jouissois depuis quatorze ans. La faveur a fait semblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de constance. Je lui dois un peu de calme, de repos. C'est sous son ombre que je fais paroître ce premier livre, intitulé LES GAULES, qui devoit servir d'introduction à l'Arcadie. Je n'ai pas eu la satisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce sujet étoit trop rude pour nos entretiens. Mais tout âpre et tout sauvage qu'il est, c'est une gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où il s'est quelquefois reposé. Lorsqu'il partit mêmes, sans me dire adieu, pour Ermenonville où il a fini ses jours, je cherchai à me rappeler à lui par l'image de l'Arcadie et le souvenir de nos anciennes conversations, en finissant la lettre que je lui écrivois, par ces deux vers de Virgile où je n'avois changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus TECUMque fuissem
Aut custos gregis aut maturæ vinitor uvæ !

NOTES.

(1) MA RAISON NE POUVOIT RIEN. Dieu m'a fait cette insigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'usage à mes yeux, et sur-tout à ceux des autres hommes. Dès que je sentois les paroxysmes de mon mal, je me retirois dans la solitude. Quelle étoit donc cette raison extraordinaire qui m'avertissoit que ma raison ordinaire se troubloit? Je suis tenté de croire qu'il y a dans notre ame un foyer inaltérable de lumieres, qu'aucune ténebres ne peuvent obscurcir entiérement. C'est je pense ce SENSORIUM qui avertit l'homme ivre que sa raison est exaltée, et le vieillard caduc que son jugement est affoibli. Pour voir luire ce flambeau au dedans de nous, il faut le calme des passions, la solitude, et sur-tout l'habitude de rentrer en soi-même. Je regarde ce sentiment intime de nos fonctions intellectuelles, comme l'essence même de notre ame et une preuve de son immatérialité.

(2). DEUX FAMEUX MÉDECINS. Le docteur Roux, auteur du Journal de Médecine, et le docteur Buquet, professeur de la Faculté de Médecine de Paris; tous deux morts dans la force de l'âge, de leurs propres remedes contre les maux de nerfs.

(3). D'UNE PERSONNE QUE JE NE CONNOISSOIS PAS. Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorsque j'en trouve l'occasion, les personnes qui m'ont rendu quelque service, et auxquelles j'ai des obligations essentielles, ce n'en est ni le tems ni le lieu. Je n'ai mis ici, des mémoires de ma vie, que ce qui pouvoit servir de préambule à mon ouvrage sur l'Arcadie.

(4). LES CONVENTUELLES RÉDEMPTIONS. Il y avoit, ce me semble, plusieurs défauts dans les établissemens des Jésuites au Paraguay. Comme ces religieux ne se marioient pas, qu'ils n'avoient point

en eux-mêmes de principe indépendant d'existence, qu'ils se recrutoient toujours avec des Européens, et qu'ils formoient dans leurs rédemptions même une nation dans une autre nation, il est arrivé que la destruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leur établissement en Amérique. D'ailleurs la régularité conventuelle et les cérémonies multipliées qu'ils avoient introduites, dans leur administration politique, ne pouvoient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faut sans cesse tenir par la lisiere et conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir rassemblé une multitude de barbares sous des lois humaines, et leur avoir enseigné les arts utiles à la vie, en les préservant de la corruption des peuples civilisés.

(5). SACRIFIENT DES HOMMES. Ils mangent aussi des chiens, ces amis naturels de l'homme. J'ai remarqué que tout peuple qui avoit cette coutume, n'épargnoit pas dans l'occasion la chair de ses semblables : manger des chiens est un pas vers l'anthropophagie.

(6). TOUTOUS. Nom des hommes du peuple à l'île de Taity, et dans les îles de cet archipel. Il ne leur est pas permis de manger de chair de porc, qui y est excellente, quoique cet animal y soit fort commun. Elle est reservée pour les E-Arrés, qui sont les chefs. Les Toutous élevent les porcs, et les E-Arrés les mangent. Voyez les voyages du capitaine Cook.

(7). UNE DE CES COMPARAISONS TOUCHANTES. Ces comparaisons sont des beautés qui semblent réservées à la poésie. Mais je crois que la peinture pourroit se les approprier et en tirer de grands effets. Par exemple, lorsqu'un peintre représente sur le devant d'un tableau de bataille, un jeune homme d'un caractere intéressant, tué et étendu sur l'herbe, il pourroit mettre auprès de lui quelque belle plante sauvage analogue à son caractere, dont les fleurs seroient pendantes et les tiges à demi coupées. Si c'étoit dans un tableau de bataille moderne, il pourroit y mutiler, et si, j'ose le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tels qu'un arbre-à fruit,

fruit, ou même un chêne ; car nos boulets font bien un autre désordre dans nos campagnes que les fleches et les javelots des anciens. Ils labourent les gazons des collines, brisent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, et enlevent de grands éclats du tronc des plus vieux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vu aucun de ses effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils sont cependant bien communs dans nos guerres, et redoublent les impressions de terreur que les peintres se proposent de faire naître en représentant de pareils sujets. La désolation d'un pays a encore plus d'expression que des groupes de morts et de mourans. Ses bocages brisés, les sillons noirs de ses prairies, et ces rochers écornés, montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent jusqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnoît la colere des rois, qui est leur derniere raison, ainsi qu'on le lit sur leurs canons : ULTIMA RATIO REGUM. On pourroit même exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille, les détonations du bruit de l'artillerie que les vallons répetent à plusieurs lieues de distance, en représentant, dans les lointains, des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, des volées d'oiseaux qui fuient vers l'horizon, et des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les consonnances physiques redoublent les sensations morales, sur-tout lorsqu'elles passent d'un regne de la nature à un autre regne.

(8). ET ENFIN DE SA MODESTIE, QUI LUI INTERDISOIT LE TON THÉATRAL, ET LES SENTENCES D'ORACLES DE NOS CONVERSATIONS. Voilà les raisons personnelles qu'il pouvoit avoir de parler peu dans les cercles ; mais je ne doute pas qu'il n'en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos sociétés. Je trouve ses raisons générales si bien déduites dans l'excellent chapitre des Essais de Montaigne, SUR L'ART DE CONFÉRER, que je ne peux m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

" Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et la fréquentation des esprits bas

et maladifs. Il n'est contagion qui s'espande comme celle-là. Je sçais, par assez d'expériences, combien en vaut l'aune. J'aime à contester et à discourir ; mais c'est avec peu d'hommes, et pour moi : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier trés-messéant à un homme d'honneur. „

C'est en effet, pour des gens de lettres, jouer chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres et philosophes, jouoient chez les Romains.

Voilà pour la conversation active de l'honnête homme chez les gens du monde, et voici, quelques pages plus loin, pour la conversation passive.

" La gravité, la robe et la fortune de celui qui parle, donne souvent crédit à des propos vains et ineptes. Il est à présumer qu'un Monsieur si suivi, si redouté, n'aie au dedans quelque suffisance autre que populaire, qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si dédaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loin, et que personne n'emploie. Non-seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là, se considerent et mettent en compte, chacun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interprétation. S'ils se rabaissent à la conférence commune, et qu'on leur présente autre chose qu'approbation et révérence ; ils vous assomment de l'autorité de leur expérience. Ils ont oui, ils ont vu, ils ont fait : vous êtes accablé d'exemples. „

Qu'auroit donc dit Montaigne, dans un siecle où tant de petits se croient grands ; où chacun à deux, trois, quatre titres pour se rehausser ; où ceux qui n'en ont pas se retranchent sous le patronage de ceux qui en ont ! A la vérité, la plupart commencent par se mettre aux genoux d'un homme qui fait du bruit ; mais ils finissent par lui monter sur les épaules. Je ne parle pas de ces importans qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre service, s'interposent entre lui et les sources des graces publiques, afin de le mettre dans leur dépendance particuliere, et qui deviennent ses ennemis, s'il se refuse au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avoit pas besoin de la fortune. Mais qu'auroit-il dit de ces hommes apathi-

ques, si communs dans tous les rangs, qui, pour sortir de leur léthargie, recherchent la société d'un auteur célebre, et attendent en silence qu'il leur débite à chaque phrase des sentences toutes neuves ou des bons mots; qui n'ont pas même le sentiment de les connoître, ni l'esprit de les recueillir, s'ils ne sont débités d'un ton qui leur en impose, ou s'ils ne les voient vantés dans des journaux; et qui enfin, s'ils en sont frappés par hasard, ont souvent la malignité de leur donner un sens médiocre ou dangereux, pour affoiblir une réputation qui leur fait ombrage. Certes, si Montaigne lui-même ne se fût présenté dans nos cercles que comme Michel, malgré son jugement exquis, son élocution si naïve, son érudition si vaste, et qu'il appliquoit si à propos, il se fût trouvé par-tout réduit au silence comme Jean-Jacques. Je me suis un peu étendu sur ce chapitre, pour l'honneur de l'auteur d'Emile et de celui des Essais. On leur a reproché à tous deux d'être silencieux et de peu d'intérêt dans la conversation, à tous deux d'être égoïstes dans leurs écrits, mais bien injustement sur ce dernier point comme sur l'autre. C'est l'homme qu'ils décrivent toujours dans leur personne; et je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent aussi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il fuyoit bien sincérement la vanité; il rapportoit sa réputation, non à sa personne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ses écrits, d'ailleurs s'estimant peu lui-même. Je lui racontois un jour qu'une demoiselle m'avoit dit qu'elle seroit volontiers sa servante. " Oui, reprit-il, afin que je lui fisse pendant six ou ,, sept heures des discours d'Emile, ,, Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions; loin de le trouver mauvais, il convenoit avec plaisir de son erreur dès que je la lui faisois connoître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût-on m'accuser à mon tour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en disculper lui-même. Pourquoi, lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans Emile, du serpent qui est dans le déluge du Poussin comme de l'objet principal de ce tableau! C'est l'enfant que sa mere pose sur un rocher. Il réfléchit un moment et me dit: " Oui....

„ oui, vous avez raison : je me suis trompé. C'est „ l'enfant; certainement, c'est l'enfant ; „ et il parut plein de joie de ce que je lui avois fait faire cette observation. Mais il n'avoit pas besoin de mes foibles remarques pour revenir sur ses pas. Il me dit un jour : " Si je faisois une nouvelle édition de mes „ ouvrages, j'adoucirois ce que j'y ai écrit sur les „ médecins. Il n'y a pas d'état qui demande autant „ d'études que le leur. Par tout pays, ce sont les „ hommes les plus véritablemens savans. „ Une autre fois, il me dit : " J'ai mis un peu trop d'hu- „ meur dans mes querelles avec M. Hume. Mais le „ climat sombre de l'Angleterre, la situation de ma „ fortune et les persécutions que je venois d'essuyer „ en France, tout me jetoit dans la mélancolie. „ Il m'a dit plus d'une fois : " Je l'avoue ; j'ai aimé „ la célébrité ; mais, ajoutoit-il en soupirant, Dieu „ m'a puni par où j'avois péché. „

Cependant, des personnes très-estimables lui ont reproché jusqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ses Confessions. Qu'auroient-elles donc dit, si, comme tant d'autres, il y avoit fait indirectement son éloge ! Plus les fautes dont il s'y accuse sont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait est sublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuser d'indiscrétion envers autrui; c'est sur-tout lorsqu'il y parle des passions peu délicates de son inconstante bienfaitrice, madame de Varens. Mais j'ai lieu de croire que ses œuvres posthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il est possible qu'il ne l'ait pas nommée dans son manuscrit ; et s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire sans conséquence, parce qu'elle n'a pas laissé de postérité. D'ailleurs, il en parle par-tout avec intérêt. Il arrête toujours, au milieu de ses désordres, l'attention du lecteur sur les qualités de son ame. Enfin, il a cru devoir dire le bien et le mal des personnages de son histoire, à l'exemple des plus fameux historiens de l'antiquité. Tacite dit positivement au commencement de son histoire, livre premier, " Je n'ai aucun sujet d'ai- „ mer ni de haïr Othon, Galba, ni Vitellius. Il est „ vrai que je dois ma fortune à Vespasien, comme „ j'en dois le progrès à ses enfans : mais lorsqu'il est „ question d'écrire l'histoire, il faut oublier les

„ faveurs ainsi que les injures. „ En effet, Tacite reproche à Vespasien, son bienfaiteur, l'avarice et d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avoit pris pour devise, VITAM IMPENDERE VERO, a pu se piquer d'autant d'amour pour la vérité dans sa propre histoire que Tacite dans celle des Empereurs Romains.

Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans réserve de Jean-Jacques dans un ordre de société tel que le nôtre, et que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans son humeur, des inconséquences dans ses écrits, et quelques actions dans sa conduite, puisqu'il a lui-même publiées celles-ci pour les condamner. Mais où est l'homme, où est l'écrivain, où est sur-tout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à se reprocher! Jean-Jacques a agité des questions si susceptibles de pour et de contre; il s'est trouvé à-la-fois une ame si grande et une infortune si misérable, des besoins si pressans et des amis si trompeurs, qu'il a été souvent forcé de sortir des routes communes. Mais lors même qu'il s'égare et qu'il est la victime des autres ou de lui-même, on le voit par-tout oublier ses propres maux pour ne s'occuper que de ceux du genre humain. Par-tout il est le défenseur de ses droits, et l'avocat des malheureux. On pourroit écrire sur son tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un si sublime éloge, et dont il portoit toujours avec lui quelques pages choisies, dans les dernieres années de sa vie: " ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE „ QU'IL A BEAUCOUP AIMÉ. „

(9). COSME DE MÉDICIS. Voici le jugement qu'en porte Philippe de Commines, le Plutarque de son siecle pour la naïveté.

" Cosme de Médicis, qui fut le chef de cette „ maison et la commença, homme digne d'être „ nommé entre les très-grands, et en son cas, „ qui étoit de marchandise, étoit la plus grande „ maison que je crois qui ait jamais été au monde. „ Car leurs serviteurs ont eu tant de crédit sous „ couleur de ce nom Médicis, que ce seroit mer- „ veille à croire ce que j'en ai vu en France et en „ Angleterre . . . J'en ai vu un de ces serviteurs, „ appelé Guérard Quannesse, presque être occasion

„ de soutenir le roi Edouard le quart en son état, „ étant en guerre en son royaume d'Angleterre. „
Et plus bas : " L'autorité des prédécesseurs nuisoit à ce Pierre de Médicis, combien que celle „ de Cosme, qui avoit été le premier, fût douce „ et aimable, et telle qu'elle étoit nécessaire à une „ ville de liberté. „ LIV. 7.

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

UN peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisoit paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il étoit assis sous ces pins, au pied d'une roche, d'où il considéroit au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étoient blanchis d'écumes qui jaillissoient en gerbes sur toutes ses greves. Des bateaux de pêcheurs paroissant et disparoissant tour-à-tour entre les lames, hasardoient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignoient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfans levoient les mains au ciel et jetoient de grands cris à la vue du danger que couroient ces pauvres mariniers, et des longues vagues qui ve-

noient du large se briser en mugissant sur les rochers des Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétoient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée par fois tournoit la tête, croyant que la tempête étoit derriere lui et que la mer brisoit au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes qui venoient, en battant des ailes, s'y réfugier, et les eclairs qui sillonnoient l'horizon, lui faisoient bien voir que la sécurité étoit sur la terre, et que la tourmente étoit encore plus grande au loin qu'elle ne paroissoit à sa vue. Tirtée plaignoit le sort des matelots, et bénissoit celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des Dieux, puisqu'il mettoit le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livroit à la reconnoissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passoit au dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un étoit dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchoient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée « s'ils » n'étoient pas sur la route d'Argos ? » Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria :

» Mon pere, ne sommes-nous pas sur » la route d'Argos ? » « Mon fils, lui » répondit Tirtée, je ne sais point » où est Argos. Vous êtes en Arcadie, » sur le chemin de Tégée ; et ces tours » que vous voyez là bas, sont celles de » Bellémine. » Pendant qu'ils parloient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnoit cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chevre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle ; mais la chevre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étoient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue. Il lui passa une lesse autour du cou ; et lui priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chevre qui s'enfuyoit toujours : mais son chien le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée ; qu'il lui échappa avec la lesse, et se mit à courir si vîte sur les pas de son maître, que bientôt on ne vit plus ni la chevre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger resté sur le grand chemin, se disposoit à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : » Seigneur, » le tems est rude, la nuit s'approche, » la forêt et la montagne sont pleines » de fondrieres où vous pourriez vous

» égarer. Venez prendre un peu de repos » dans ma cabane, qui n'est pas loin d'ici. » Je suis bien sûr que ma chevre, qui » est fort privée, y reviendra d'elle-» même et y ramenera votre ami, s'il » ne la perd point de vue. » En même-tems il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand belier marchoit à la tête de ce troupeau; il étoit suivi de six chevres dont les mamelles pendoient jusqu'à terre; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déja grands, venoient après; une ânesse avec son ânon, fermoient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils monterent environ six cents pas, par une pelouse découverte, parsemée çà et là de genêts et de romarins; et comme ils entroient dans la forêt des chênes, qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiemens d'un chien; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet suivi de son maître qui portoit la chevre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme: » Mon fils, » quoique cette chevre soit la plus ché-» rie de mon troupeau, j'aimerois mieux » l'avoir perdue, que de vous avoir » donné la fatigue de la reprendre à la » course: mais vous vous reposerez, » s'il vous plaît, cette nuit chez moi;

» et demain, si vous voulez vous mettre » en route, je vous montrerai le che- » min de Tégée, d'où on vous ensei- » gnera celui d'Argos. Cependant, Sei- » gneurs, si vous m'en croyez l'un et » l'autre vous ne partirez point demain » d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, » au mont Lycée. On s'y rassemble de » toute l'Arcadie et d'une grande partie » de la Grece. Si vous y venez avec » moi, vous me rendrez plus agréable » à Jupiter quand je me présenterai à » son autel, pour l'adorer, avec des hô- » tes. » Le jeune étranger répondit : » O » bon berger ! nous acceptons volon- » tiers votre hospitalité pour cette » nuit ; mais demain dès l'aurore, nous » continuerons notre route pour Argos. » Depuis long-tems nous luttons contre » la mer, pour arriver à cette ville fa- » meuse dans toute la terre, par ses » temples, par ses palais, et par la » demeure du grand Agamemnon. »

Après avoir ainsi parlé, ils traverserent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvroit les flancs de ses collines. Au fond, couloit un ruisseau appelé Achéloüs (1), qui alloit se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevoit au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux

saule renversé par le tems, servoit de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avoit pour garde-fous que de grands roseaux, qui s'élevoient à sa droite et à sa gauche : mais le ruisseau, dont le lit étoit semé de rochers, étoit si facile à passer à gué, et on faisoit si peu d'usage de son pont, que des convolvulus le couvroient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont, étoit l'habitation de Tirtée. C'étoit une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageoient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne entouroit la porte et les fenêtres, de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissoit au nord, et couvroit de son feuillage toujours verd, une partie de l'escalier qui conduisoit par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler suivant sa coutume. Aussitôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portoit sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe étoit de laine blanche ; ses cheveux châtains étoient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleuls ; elle avoit les bras et les pieds nuds, et pour chaussure, des soques, suivant l'usage des

filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une Nymphe de Diane, à son vase, pour la Naïade du ruisseau ; mais à sa timidité, on voyoit bien que c'étoit une bergere. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit : « Cyanée, ma fille, « hâtez-vous de traire vos chevres et de « nous préparer à manger, tandis que « je ferai chauffer de l'eau pour laver « les pieds de ces voyageurs que Jupiter « nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chevres qui s'étoient rassemblées autour d'elle ; et quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie qui étoit à un bout de la maison. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faisoit déja nuit ; mais une lampe suspendue au plancher, et la flamme du foyer placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairoit suffisamment l'intérieur. On y voyoit accrochées aux murs, des flûtes, des panetieres, des houlettes, des formes à faire des fromages, et sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée, étoit une

petite statue de terre de la bonne Cérès ; et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table et servit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre sieges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son pere d'une peau de loup, qu'il avoit tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis : mais pendant qu'elle les étendoit sur les sieges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son pere lui dit : « Ma chere fille, serez-« vous toujours inconsolable de la perte « de votre mere ? et ne pourrez-vous « jamais rien toucher de tout ce qui a « été à son usage, sans verser des lar-« mes ? » Cyanée ne répondit rien ; mais se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une priere et une libation à Jupiter hospitalier ; et faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers « hôtes, si vous fussiez descendus chez « quelqu'autre habitant de l'Arcadie,

« ou si vous fussiez passés ici il y a quel-
« ques années, vous eussiez été beaucoup
« mieux reçus. Mais, la main de Jupiter
« m'a frappé. J'ai eu sur le côteau voi-
« sin un jardin qui me fournissoit, dans
« toutes les saisons, des légumes et d'ex-
« cellens fruit : il est maintenant con-
« fondu dans la forêt. Ce vallon soli-
« taire retentissoit du mugissement de
« mes bœufs. Vous n'eussiez entendu,
« du matin au soir, dans ma maison, que
« des chants d'alégresse et des cris de
« joie. J'ai vu autour de cette table,
« trois garçons et quatre filles. Le plus
« jeune de mes fils étoit en état de con-
« duire un troupeau de brebis. Ma fille
« Cyanée habilloit ses petites sœurs et leur
« tenoit déja lieu de mere. Ma femme,
« laborieuse et encore jeune, entrete-
« noit toute l'année, autour de moi, la
« gaîté, la paix et l'abondance. Mais
« la perte de mon fils ainé a entraîné
« celle de presque toute ma famille.
« Il aimoit, comme un jeune homme à
« faire preuve de sa légereté, en mon-
« tant au haut des plus grands arbres.
« Sa mere, à qui de pareils exercices
« causoient une frayeur extrême, l'avoit
« prié plusieurs fois de s'en abstenir. Je
« lui avoit prédit qu'il lui en arriveroit
« quelque malheur. Hélas ! les Dieux
« m'ont puni de mes prédictions in-
« discretes, en les accomplissant. Un

« jour d'été que mon fils étoit dans la
« forêt à garder les troupeaux avec ses
« freres, le plus jeune d'entr'eux eut
« envie de manger des fruits d'un meri-
« sier sauvage. Aussitôt, l'ainé monta
« dans l'arbre pour en cueillir ; et quand
« il fut au sommet, qui étoit très-élevé,
« il aperçut sa mere aux environs, qui
« le voyant à son tour, jeta un cri
« d'effroi et se trouva mal. A cette vue,
« la peur ou le repentir saisit mon mal-
« heureux fils ; il tomba. Sa mere, re-
« venue à elle aux cris de ses enfans
« accourut vers lui : en vain elle essaya
« de le ranimer dans ses bras ; l'infor-
« tuné tourna les yeux vers elle, pro-
« nonça son nom et le mien, et expira.
» La douleur dont mon épouse fut saisie,
« la mena en peu de jours au tombeau.
« La plus tendre union régnoit entre
« mes enfans, et égaloit leur affection
« pour leur mere. Ils moururent tous
« du regret de sa perte et de celle des uns
« et des autres. Avec combien de peine
« n'ai-je pas conservé celle-ci !.....
Ainsi parla Tirtée, et malgré ses efforts, des pleurs inonderent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son pere, et mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressoit dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chere fille, mon
« unique consolation, cesse de t'affliger;
« Nous les reverrons un jour : ils sont

« avec les Dieux. » Il dit, et la sérénité reparu sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son pere, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondoient en larmes. Enfin, le plus jeune prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand « nous aurions été reçus dans le palais « et à la table d'Agamemnon, au mo- « ment où, couvert de gloire, il reverra « sa fille Iphigénie et son épouse Cly- « temnestre, qui soupirent depuis si « long-tems après son retour, nous « n'aurions pu ni voir ni entendre des « choses aussi touchantes que celles « dont nous sommes ici spectateurs. « O bon berger ! il faut l'avouer, vous « avez éprouvé de grands maux; mais « si Céphas, que vous voyez ici qui a « beaucoup voyagé, vouloit vous en- « tretenir de ceux qui accablent les « hommes par toute la terre, vous « passeriez la nuit à l'entendre et à « benir votre sort. Que d'inquiétudes « vous sont inconnues au milieu de ces « retraites paisibles! Vous y vivez libre; « la nature fournit à tous vos besoins; « l'amour paternel vous rend heureux. »

« et une religion douce vous console de « toutes vos peines. »

Céphas prenant la parole, dit à son jeune ami : » Mon fils ! racontez-« nous vos propres malheurs ; Tirtée « vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il « ne m'écouteroit moi-même. Dans « l'âge viril, la vertu est souvent le « fruit de la raison ; mais dans la jeu-« nesse, elle est toujours celui du sen-« timent. »

Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit : « A mon âge, on dort peu. Si « vous n'êtes point trop pressé du som-« meil, j'aurai bien du plaisir à vous « entendre. Je ne suis jamais sorti de « mon pays : mais j'aime et j'honore « les voyageurs. Ils sont sous la pro-« tection de Mercure et de Jupiter. On « apprend toujours quelque chose d'u-« tile avec eux. Pour vous, il faut que « vous ayez éprouvé de grands chagrins « dans votre patrie, pour avoir quitté « si jeune vos parens, avec lesquels il « est si doux de vivre et de mourir. »

Quoiqu'il soit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de soi avec sincérité, vous nous avez fait un si bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures bonnes et mauvaises.

Je m'appelle Amasis. Je suis né à Thebes en Egypte, d'un pere riche.

Il me fit élever par les prêtres du temple d'Osiris. Ils m'enseignerent toutes les sciences dont l'Egypte s'honore : la langue sacrée, par laquelle on communique avec les siecles passés ; et la langue Grecque, qui nous sert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui est au dessus des sciences et des langues, ils m'apprirent à être juste, à dire la vérité, à ne craindre que les Dieux, et à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier sentiment crut en moi avec l'âge. On ne parloit depuis longtems en Egypte que de la guerre de Troie. Les noms d'Achille, d'Hector et des autres héros, m'empêchoient de dormir. J'aurois acheté un seul jour de leur renommée par le sacrifice de toute ma vie. Je trouvois heureux mon compatriote Memnon, qui avoit péri sur les murs de Troie, et pour lequel on construisoit à Thebes un superbe tombeau (2). Que dis-je ? j'aurois donné volontiers mon corps pour être changé dans la statue d'un héros, pourvu qu'on m'eût exposé sur une colonne à la vénération des peuples.

Je résolus donc de m'arracher aux délices de l'Egypte. et aux douceurs de la maison paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me présentois devant mon pere :

" Envoyez-moi au siege de Troie, di-
" sois-je, afin que je me fasse un nom illus-
" tre parmi les hommes. Vous avez mon
" frere ainé, qui vous suffit pour assurer
" votre postérité. Si vous vous opposez
" toujours à mes desirs dans la crainte de
" me perdre, sachez que si j'échappe à
" la guerre, je n'échapperai pas au cha-
" grin. „ En effet, je dépérissois à vue d'œil. Je fuyois toute société, et j'étois si solitaire, qu'on m'en avoit donné le surnom de Monéros. Mon pere voulut en vain combattre un sentiment qui étoit le fruit de l'éducation qu'il m'avoit donnée.

Un jour il me présenta à Céphas, en m'exhortant à suivre ses conseils. Quoique je n'eusse jamais vu Céphas, une sympathie secrete m'attacha d'abord à lui. Ce respectable ami ne chercha point à combattre ma passion favorite; mais pour l'affoiblir, il lui fit changer d'objet. " Vous aimez la gloire,
" me dit-il; c'est ce qu'il y a de plus
" doux dans le monde, puisque les
" Dieux en ont fait leur partage. Mais
" comment comptez-vous l'acquérir au
" siege de Troie? Quel parti prendrez-
" vous des Gres ou des Troyens?
" La justice est pour la Grece; la pitié
" et le devoir pour Troie. Vous êtes
" Asiatique (3): combattrez-vous en
" faveur de l'Europe contre l'Asie?

" Porterez-vous les armes contre Priam,
" ce pere et ce roi infortuné, près de
" succomber avec sa famille et son
" empire, sous le fer des Grecs ? D'un
" autre côté, prendrez-vous la défense
" du ravisseur Pâris et de l'adultere Hé-
" lene, contre Ménélas son époux ? Il
" n'y a point de véritable gloire sans
" justice. Mais quand un homme libre
" pourroit démêler dans les querelles
" des rois le parti le plus juste, croyez-
" vous que ce seroit à le suivre que
" consiste la plus grande gloire qu'on
" puisse acquérir ? Quels que soient les
" applaudissemens que les victorieux
" reçoivent de leurs compatriotes,
" croyez-moi, le genre humain sait bien
" les mettre un jour à leur place. Il n'a
" placé qu'au rang des héros et des
" demi-dieux ceux qui n'ont exercé
" que la justice ; comme Thésée,
" Hercule, Pirithoüs, etc. . . Mais il
" a élevé au rang des Dieux ceux qui
" ont été bienfaisans : tels sont Isis, qui
" donna des lois aux hommes ; Osiris,
" qui leur apprit les arts et la navi-
" gation ; Appollon, la musique ; Mer-
" cure, le commerce ; Pan, à conduire
" des troupeaux ; Bacchus à planter la
" vigne ; Céres, à faire croître le blé.
" Je suis né dans les Gaules, continua
" Céphas ; c'est un pays naturellement
" bon et fertile, mais qui, faute de

« civilisation, manque de la plupart des « choses nécessaires au bonheur. Allons « y porter les arts et les plantes utiles « de l'Egypte, une religion humaine « et des lois sociales : nous en rapporterons peut-être des choses utiles à « votre patrie. Il n'y a point de peuple « sauvage, qui n'ait quelque industrie dont un peuple policé ne puisse « tirer parti, quelque tradition ancienne, quelque production rare et « particuliere à son climat. C'est ainsi « que Jupiter, le pere des hommes a « voulu lier par un commerce réciproque de bienfaits, tous les peuples « de la terre, pauvres ou riches, barbares ou civilisés. Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile à « l'Egypte, ou si nous perdons, par « quelque accident, les fruits de notre « voyage, il nous en resetra un que ni la « mort, ni les tempêtes ne sauroient « nous enlever ; ce sera le plaisir d'avoir « fait du bien. »

Ce discours éclaira tout-à-coup mon esprit d'une lumiere divine. J'embrassai Céphas, les larmes aux yeux. « Partons, « lui dis-je ; allons faire du bien aux hommes ; allons imiter les Dieux ! »

Mon pere approuva notre projet ; et comme je prenois congé de lui, il me dit en me serrant dans ses bras : « Mon fils, vous allez entreprendre la

« chose la plus difficile qu'il y ait au » monde, puisque vous allez travailler » au bonheur des hommes. Mais si vous « pouvez y trouver la vôtre, soyez bien « sûr que vous ferez le mien. »

Après avois fait nos adieux, Céphas et moi, nous nous embarquâmes à Canope, sur un vaisseau Phénicien qui alloit chercher des pelleteries dans les Gaules, et de l'étain dans les îles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modeles de chariots, de charrues et de divers métiers; des cruches de vin, des instrumens de musique, des graines de toute espece, entre autres, celles du chanvre et du lin. Nous fîmes attacher dans des caisses, autour de la poupe du vaisseau, sur son pont et jusque dans ses cordages, des seps de vigne qui étoient en fleur, et des arbres fruitiers de plusieurs sortes. On auroit pris notre vaisseau, couvert de pampres et de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes

Nous mouillâmes d'abord sur les côtes de l'île de Crete. pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Egypte, dont elle est voisine, par la variété de ses températures, qui s'étendent depuis les sables chauds de ses rivages, jusqu'au pied des neiges qui couvrent le mont

Ida, dont le sommet se perd dans les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ses habitans, elle est gouvernée par les sages lois de Minos.

Un vent favorable nous poussa ensuite de la Crete à la hauteur de Mélite (4). C'est une petite île dont les collines de pierre blanche paroissent de loin sur la mer, comme des toiles tendues au soleil, Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conserve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres secours : cette île manque de tout, quoique par sa situation entre la Sicile et l'Afrique, et par la vaste étendue de son port qui se partage en plusieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique et même de l'Asie. Ses habitans ne vivent que de brigandages. Nous leur fîmes présent de graines de melon et de celles du xylon (5). C'est une herbe qui se plaît dans les lieux les plus arides, et dont la bourre sert à faire des toiles très-blanches et très-légeres, Quoique Mélite, qui n'est qu'un rocher, ne produisse presque rien pour la subsistance des hommes et des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne (6), une quantité prodigieuse de cailles qui s'y reposent en passant d'Europe en Afrique. C'est un spectacle curieux

curieux de les voir, toutes pesantes qu'elles sont, traverser la mer en nombre presque infini. Elles attendent que le vent du nord souffle; et dressant en l'air une de leurs ailes, comme une voile, et battant de l'autre comme d'une rame, elles rasent les flots, de leur croupions chargés de graisse. Quand elles arrivent dans l'île, elles sont si fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramasser dans un jour, plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous pousserent jusqu'aux îles d'Enosis (7), qui sont à l'extrémité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, et nous obligerent de mouiller. Ces îles sont des écueils sablonneux, qui ne produisent rien; mais par une merveille de la providence des Dieux, qui dans les lieux les plus stériles, sait nourrir les hommes de mille manieres différentes, elle a donné des thons à ces sables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printemps, les thons qui entrent de l'Océan dans la méditérannée, passent en si grande quantité entre la Sardaigne et les îles d'Enosis, que leurs habitans sont occupés nuit et jour à les pêcher, à les saler et à en tirer de l'huile. J'ai vu, sur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poissons, plus hauts que cette maison. Mais ce

TAYLOR INS. OXFORD

présent de la nature ne rend pas les insulaires plus riches. Il pêchent pour le profit des habitans de la Sardaigne. Ainsi nous ne vîmes que des esclaves aux îles d'Enosis, et des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait présent aux habitans d'Enosis de quelques ceps de vigne, et en avoir reçu de jeunes plants de châtaigniers qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une grosseur considérable.

Pendant le voyage, Céphas me faisoit remarquer les aspects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune semblable en qualité et en forme, afin que diverses plantes et divers animaux pussent trouver dans le même climat, des températures différentes. Quand nous n'apercevions que le ciel et l'eau, il me faisoit observer les hommes. Il me disoit : « Voyez ces gens de mer, » comme ils sont robustes ! Vous les » prendriez pour des Tritons. L'exercice » du corps est l'aliment de la santé (8). » Il dissipe une infinité de maladies et » de passions, qui naissent dans le re- » pos des villes. Les dieux ont planté » la vie humaine comme les chênes de » mon pays. Plus ils sont battus des » vents, plus ils sont vigoureux. La » mer, me disoit-il encore, est une » école de toutes les vertus. On y vit

» dans des privations et dans des dan-
» gers de toute espece. On est forcé d'y
» être courageux, sobre, chaste, pru-
» dent, patient, vigilant, religieux. »
Mais, lui répondis-je, pourquoi la plupart de nos compagnons de voyage n'ont-ils aucune de ces qualités là ? Ils sont presque tous intempérans, violens, impies, louant ou blâmant sans discernement tout ce qu'ils voient faire.

« Ce n'est point la mer qui les a cor-
» rompus, reprit Céphas. Ils y ont ap-
» porté leurs passions de la terre. C'est
» l'amour des richesses, la paresse, le
» desir de se livrer à toutes sortes de
» désordres quand ils sont à terre, qui
» déterminent un grand nombre d'hom-
» mes à voyager sur la mer pour s'enri-
» chir ; et comme ils ne trouvent qu'avec
» beaucoup de peine les moyens de se
» satisfaire sur cet élément, vous les
» voyez toujours inquiets, sombres et
» impatiens, parce qu'il n'y a rien de
» si mauvaise humeur que le vice, quand
» il se trouve dans le chemin de la
» vertu. Un vaisseau est le creuset où
» s'éprouvent les qualités morales. Le
» méchant y empire, et le bon y devient
» meilleur. Mais la vertu tire parti de
» tout. Profitez de leurs défauts. Vous
» apprendrez ici à mépriser également
» l'injure et les vains applaudissemens, à
» mettre votre contentement en vous-

» même et à ne prendre que les Dieux
» pour témoins de vos actions. Celui
» qui veut faire du bien aux hommes,
» doit s'exercer de bonheur à en rece-
» voir du mal. C'est par les travaux du
» corps et par l'injustice des hommes,
» que vous fortifierez à-la-fois votre
» corps et votre ame. C'est ainsi qu'Her-
» cule a acquis ce courage et cette force
» prodigieuse qui ont porté sa gloire
» jusqu'aux astres. »

Je suivois donc, autant que je le pouvois les conseils de mon ami, malgré mon extrême jeunesse. Je travaillois à lever les lourdes antennes et à manœuvrer les voiles ; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui se moquoient de mon inexpérience, j'étois tout déconcerté. Il m'étoit plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre les mépris des hommes, tant mon éducation m'avoit déja rendu sensible à l'opinion d'autrui.

Nous passâmes le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe, et nous vîmes, à droite et à gauche, les deux montagnes Calpé et Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquerent pas de nous faire observer que leur nation étoit la premiere de toutes celles de la terre, qui avoit osé pénétrer dans le vaste Océan, et côtoyer ses rivages jusque sous l'Ourse

glacée. Ils mirent sa gloire fort au dessus de celle d'Hercule, qui avoit planté, disoient-ils, deux colonnes à ce passage avec l'inscription : ON NE VA POINT AU-DELA, comme si le terme de ses travaux devoit être celui des courses du genre humain. Céphas, qui ne négligeoit aucune occasion de rappeler les hommes à la justice, et de rendre hommage à la mémoire des héros, leur disoit : « J'ai » toujours ouï dire qu'il falloit respec- » ter les anciens. Les inventeurs en cha- » que science sont les plus dignes de » louange, parce qu'ils en ouvrent la » carriere aux autres hommes. Il est » peu difficile ensuite à ceux qui vien- » nent après eux, d'aller plus avant. » Un enfant, monté sur les épaules » d'un grand homme, voit plus loin » que celui qui le porte. » Mais Céphas leur parloit en vain : ils ne daignerent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmene. Pour nous, nous vénérâmes les rivages de l'Espagne, où il avoit tué Gérion à trois corps ; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier, et nous versâmes en son honneur, du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes et verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique. C'est un fils d'Hercule, appelé Galates, qui donna

à ses habitans le surnom de Galates, ou de gaulois. Sa mere, fille d'un roi des Celtes, étoit d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignoit de prendre un mari parmi les sujets de son pere; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Gérion, elle ne put refuser son cœur et sa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des îles Britanniques, et en peu de jours, nous parvînmes à l'enbouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout tems des flots azurés de la mer.

J'étois au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étoient frais et couverts de feuilles. Plusieurs d'entre eux, entre autres les ceps de vigne, avoient des fruits mûrs. Je pensois au bon accueil qu'alloient nous faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, Lorsqu'ils nous verroient débarquer sur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Egypte et de la Crete. Les seuls travaux de l'agriculture suffisent pour fixer les peuples errans et vagabonds, et leur ôter le desir de soutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me disois-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que

l'agriculture fait naître. Cette seule graine de lin suffit pour les vêtir un jour. Ce sep de vigne est suffisant pour répandre à perpétuité la gaîté et la joie dans leurs festins. Je sentois alors combien les ouvrages de la nature sont supérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépérissent dès qu'ils commencent à paroître ; les autres, au contraire, portent en eux l'esprit de vie qui les propage. Le tems qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyois, dans une seule semence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Egypte dans les trésors des rois.

Je me livrois à ces divines et humaines spéculations ; et dans les transports de ma joie, j'embrassois Céphas qui m'avoit donné une si juste idée des biens des peuples et de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le pilote se préparoit à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La nuit s'approchoit ; le vent souffloit de l'occident, et l'horizon étoit fort chargé. Céphas dit au pilote : « Je « vous conseille de ne point entrer dans « le fleuve ; mais plutôt de jeter l'ancre « dans ce port aimé d'Amphitrite que « vous voyez sur la gauche. Voici ce « que j'ai ouï raconter à ce sujet à nos « anciens.

« La Seine, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, avoit suivi dans les Gaules la Déesse des blés, lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine par toute la terre. Quand Cérès eut mit fin à ses courses, la Seine la pria de lui donner, en récompense de ses services, des prairies que vous voyez là bas. La Déesse y consentit, et accorda de plus, à la fille de Bacchus, de faire croître des blés par-tout où elle porteroit ses pas. Elle laissa donc la Seine sur ses rivages, et lui donna pour compagne et pour suivante, la nymphe Héva, » qui devoit veiller près d'elle, de peur « qu'elle ne fût enlevée par quelque Dieu « de la mer, comme sa fille Proserpine » l'avoit été par celui des enfers. Un » jour que la Seine s'amusoit à courir » sur ces sables en cherchant des coquilles, et qu'elle fuyoit, en jetant » de grands cris, devant les flots de « la mer qui quelquefois lui mouilloient la plante des pieds, et quelquefois l'atteignoient jusqu'aux genoux, Héva sa compagne aperçut « sous les ondes les chevaux blancs, le « visage empourpré et la robe bleue de « Neptune. Ce Dieu venoit des Orcades « après un grand tremblement de terre, » et il parcouroit les rivages de l'Océan, « examinant, avec son trident, si leurs « fondemens n'avoient point été ébran-

« lés. A sa vue, Héva jeta un grand « cri, et averti la Seine, qui s'enfuit « aussitôt vers les prairies. Mais le Dieu « des mers avoit aperçu la nymphe « de Cérès, et touché de sa bonne « grace et de sa légereté, il poussa sur « le rivage ses chevaux marins après « elle. Déja il étoit près de l'atteindre, « lorsqu'elle invoqua Bacchus son pere, « et Cérès sa maîtresse. L'une et l'autre « l'exaucerent : dans le tems que Nep- « tune tendoit les bras pour la saisir, « tout le corps de la Seine se fondit en « eau ; son voile et ses vêtemens verd, « que les vents poussoient devant elle, « devinrent des flots couleur d'éme- « raude ; elle fut changée en un fleuve « de cette couleur, qui se plaît encore » à parcourir les lieux qu'elle a aimés « étant nymphe. Ce qu'il y a de plus « remarquable, c'est que Neptune, « malgré sa métamorphose, n'a cessé « d'en être amoureux, comme on dit « que le fleuve Alphée l'est encore en « Sicile de la fontaine Aréthuse. Mais « si le Dieu des mers a conservé son « amour pour la Seine, la Seine garde « encore son aversion pour lui. Deux « fois par jour, il la poursuit avec « de grands mugissemens ; et chaque « fois, la Seine s'enfuit dans les prai- « ries, en remontant vers sa source, « contre le cours naturel des fleuves.

« En tous tems, elle sépare ses eaux « vertes des eaux azurées de Neptune.
« Héva mourut de regret de la perte « de sa maîtresse. Mais les Néréi- » des, pour la récompenser de sa fi- « délité, lui éléverent sur le rivage « un tombeau de pierres blanches et « noires, qu'on aperçoit de fort loin. « Par un art celeste, elles y enferme- « rent même un écho, afin qu'Héva, » après sa mort, prévînt par l'ouie et par « la vue les marins des dangers de la « terre, comme, pendant sa vie, elle « avoit averti la nymphe de Cérès des « dangers de la mer. Vous voyez d'ici « son tombeau. C'est cette montagne « escarpée, formée de couches funebres « de pierres blanches et noires. Elle « porte toujours le nom de Héva (9). « Vous voyez à ces amas de cailloux « dont sa base est couverte, les efforts « de Neptune irrité pour en ronger les « fondemens : et vous pouvez entendre « d'ici les mugissemens de la montagne « qui avertit les gens de mer de prendre « garde à eux. Pour Amphitrite, tou- « chée du malheur de la Seine et de « l'infidélité de Neptune, elle pria les « Néréides de creuser cette petite baie que « vous voyez sur votre gauche, à l'embou- « chure du fleuve, et elle voulut qu'elle « fût en tout tems un havre assuré contre « les fureurs de son époux. Entrez-y donc

« maintenant, si vous m'en croyez, « pendant qu'il fait jour. Je puis vous « certifier que j'ai vu souvent le Dieu « des mers poursuivre la Seine bien « avant dans les campagnes, et ren- « verser tout se qui se rencontroit sur « son passage. Gardez-vous donc de « vous trouver sur le chemin d'un Dieu « que l'amour met en fureur. »

« Il faut, répondit le pilote à Cé- « phas, que vous me preniez pour un « homme bien stupide, de me faire de « pareils contes à mon âge. Il y a qua- « rante ans que je navigue. J'ai mouillé « de nuit et de jour dans la Tamise, « pleine d'écueils, et dans le Tage, qui « est si rapide : j'ai vu les cataractes du « Nil, qui font un bruit affreux ; et ja- « mais je n'ai vu, ni ouï rien dire de « semblable à ce que vous venez de me « raconter. Je ne serai pas assez fou « de m'arrêter ici à l'ancre, tandis que « le vent est favorable pour remonter le « fleuve. Je passerai la nuit dans « son canal, et j'y dormirai bien pro- « fondément. »

Il dit, et de concert avec les matelots, il fit une huée comme les hommes présomptueux et ignorans ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le sens.

Céphas alors s'approcha de moi, et me demanda si je savois nager. Non

lui répondis-je. J'ai appris en Egypte tout ce qui pouvoit me faire honneur parmi les hommes, et presque rien de ce qui pouvoit m'être utile à moi-même. Il me dit : « Ne nous quittons pas ; « tenons-nous près de ce banc de ra- « meurs, et mettons toute notre con- « fiance dans les Dieux. »

Cependant, le vaisseau poussé par le vent, et sans doute aussi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de sable, qui sont à son embouchure ; ensuite, nous étant engagés dans son canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaste forêt, qui s'étendoit jusque sur ses rivages. Nous n'apercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevoient çà et là au dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que la nuit nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, et de l'autre dans le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais malgré cette position dangereuse nos matelots se mirent à boire et à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger parce qu'ils se voyoient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas et moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous entretenant du spectacle majestueux des astres qui rouloient sur nos têtes. Déjà la constellation de l'Ourse étoit au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvoit être. J'aperçus (10), à la blancheur de son écume, une montagne d'eau qui venoit à nous du côté de la mer, en se roulant sur elle-même. Elle occupoit toute la largeur du fleuve, et surmontant ses rivages à droite et à gauche, elle se brisoit avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'instant, elle fut sur notre vaisseau, et le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté: ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la premiere, fit tourner le vaisseau tout-à-fait. Je me souviens qu'alors j'entendis sortir une multitude de cris sourds et étouffés de cette carêne renversée; mais voulant appeler moi-même mon ami à mon secours, ma bouche se remplit d'eau salée, mes oreilles bourdonnerent, je me sentis emporter avec une extrême rapidité, et

bientôt après, je perdis toute connoissance.

Je ne sais combien de tems je restai dans l'eau ; mais quand je revins à moi, j'aperçus, vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux ; et du côté de l'orient, les premiers feux de l'aurore, qui coloroient les nuages d'argent et de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi vêtues de peaux, m'entouroient. Les unes me présentoient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'essuyoient avec des mousses, d'autres me soutenoient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, et je ne sais quoi de céleste que la pitié met sur le visage des femmes, me firent croire que j'étois dans les cieux, et que j'étois servi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous chercher, et le second fut de vous demander, ô Céphas ! Je ne me serois pas cru heureux, même dans l'Olympe, si vous eussiez manqué à mon bonheur. Mais mon illusion se dissipa, lorsque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leurs bouches de rose, un langage inconnu et barbare. Je me rappelai alors peu-à-peu les circonstances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher ; mais je ne savois où vous retrouver.

J'errois aux environs au milieu des bois. J'ignorois si le fleuve où nous avions fait naufrage, étoit près ou loin, à ma droite ou à ma gauche; et pour surcroît d'embarras, je ne pouvois interroger personne sur sa position.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étoient humides et le feuillage des arbres d'un verd brillant, d'où je conclus qu'il avoit plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui couloit encore en torrens jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devoient se jeter dans quelque ruisseau, et le ruisseau dans le fleuve. J'allois suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcerent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'aperçus alors que je n'étois plus libre, et que j'étois esclave chez des peuples où je m'étois flatté d'être honoré comme un Dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas! le déplaisir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étois venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvois me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Egypte et de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelois la sagesse de vos conseils; votre confiance dans

les Dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux; vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissoient pour moi de vie et de bienveillance; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions : et je sentois par les nuages qui s'élevoient dans mon cœur, que j'avois perdu en vous le premier des biens, et qu'un ami sage est le plus grand présent que la bonté des Dieux puisse accorder à un homme.

Je ne pensois donc qu'au moyen de vous retrouver, et je me flattois d'y réussir en m'enfuyant au milieu de la nuit, si je pouvois seulement me rendre au bord de la mer. Je savois bien que je ne pouvois pas en être fort éloigné; mais j'ignorois de quel côté elle étoit. Il n'y avoit point aux environs de hauteur d'où je pusse la découvrir. Quelquefois, je montois au sommet des plus grands arbres, mais je n'apercevois que la surface de la forêt qui s'étendoit jusqu'à l'horizon. Souvent, j'étois attentif au vol des oiseaux, pour voir si je n'apercevrois pas quelque oiseau de marine, venant à terre faire son nid dans la forêt, ou quelque pigeon sauvage allant picorer le sel sur les bords de la mer. J'aurois préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves, lorsqu'elles viennent dans les tempêtes

se réfugier sur les rochers, au doux chant des rouge-gorges, qui annonçoient déjà dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étois couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorsqu'ils se brisent sur ses rivages; il me sembla même que je distinguois le tumulte des eaux de la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissemens qui m'avoient transi d'horreur, me comblerent alors de joie. Je me levai : je sortis de la cabane, et je prêtai une oreille attentive; mais bientôt, des rumeurs qui venoient de diverses parties de l'horizon, confondirent tous mes jugemens, et je reconnus que s'étoient les murmures des vents, qui agitoient au loin les feuillages des chênes et des hêtres.

Quelquefois, j'essayois de faire entendre aux sauvages de ma cabane, que j'avois perdu un ami. Je mettois la main sur mes yeux, sur ma bouche et sur mon cœur; je leur montrois l'horizon; je levois au ciel mes mains jointes, et je versois des larmes. Ils comprenoient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuroient avec moi; mais par une contradiction dont je ne pouvois me rendre raison, ils redoubloient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort et de les y rendre sensibles. Ils s'empressoient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrois. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différoit en rien de celle de mes maîtres. Tout étoit commun entre nous, les vivres, le toit, et la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avoient même des égards pour ma jeunesse, et ils ne me donnoient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de tems, je parvins à converser avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement et de leur caractere.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés Iarles; mais soumises toutes au pouvoir des Druides, qui les réunissent sous une même religion, et les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les Druides ont persuadé à ces nations, qu'elles descendoient de Pluton, Dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'Aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits et non point par jours, et ils comptent les heures du jour du milieu

de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres Dieux aussi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vaisseau qui périt sur leurs rivages, leur est envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor, ou Theutatès, le Dieu de la guerre, armé d'une massue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer et un baudrier qui redouble sa fureur quand il en est ceint. Tir, aussi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des souliers fort épais, avec lesquels il peut marcher dans l'air et sur l'eau sans faire de bruit; Hemdal à la dent d'or, qui voit le jour et la nuit: il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Ouller, le Dieu de la glace, chaussé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la messagere de douleur, savoir, le loup Fenris, le serpent de Midgard, et l'impitoyable Héla. Héla est la mort. Ils disent que son palais est la misere, sa table la famine, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la consomption. Ils ont encore plusieurs autres Dieux, dont les exploits sont aussi féroces que les noms: Hérian, Riflindi,

Svidur, Svidrer, Salsk; qui veulent dire, le Guerrier, le Bruyant, l'Exterminateur, l'Incendiaire, le Pere du carnage. Les Druides honorent ces divinités (11) avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables, et des sacrifices humains. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir sur les esprits effrayés des Gaulois, qu'ils président à tous leurs conseils et décident de toutes leurs affaires. Si quelqu'un s'oppose à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs mysteres (12); et dès ce moment, il est abandonné de tout le monde, même de sa femme et de ses enfans. Mais il est rare qu'on ose leur résister; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui imprimer de bonne heure et d'une maniere innaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux Iarles ou nobles, ils ont droit de vie et de mort sus leurs vassaux. Ceux qui vivent sous des rois, leur paient la moitié du tribut qu'ils levent sur les peuples. D'autres les gouvernent entiérement à leur profit. Les plus riches donnent des festins aux plus pauvres de leurs classe, qui les accompagnent à la guerre et font vœux de mourir avec eux. Ils sont très-braves. S'ils rencontrent à la chasse un ours, le principal d'entre eux met bas ses flé-

ches, attaque seul l'animal, et le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maison ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber sur eux les solives enflammées. Dautres, sur le bord de la mer, s'opposent, la lance ou l'épée à la main aux vagues qui brisent sur le rivage. Ils mettent la valeur à résister, non-seulement aux ennemis et aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de justice. Ils ne décident leurs différens que par les armes, et regardent la raison comme la ressource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux classes de citoyens, dont l'une emploie la ruse et l'autre la force, pour se faire craindre, se balancent entre elles; mais elles se réunissent pour tyranniser le peuple, qu'elles traitent avec un souverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il semble que cette nation n'est faite que pour ses prêtres et pour ses grands. Au lieu d'être consolée par les uns protégée par les autres, comme la justice le requiert, les Druides ne l'effraient que pour que les Iarles l'oppriment.

On ne trouveroit cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort

ingénieux, et ils excellent dans plusieurs genres d'industrie, qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer (13), avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des plaques d'argent. Ils assemblent des pieces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment des vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, et les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre et de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout tems la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, et que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Cependant, ce peuple seroit bientôt

détruit par la tyrannie de ses chefs s'il ne leur opposoit leurs propres passions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il est si persuadé que c'est aux armes à les décider, et que la raison n'y peut rien, qu'il les force, pour mériter son estime, de se battre jusqu'à la mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'Iarles. D'un autre côté, il est si convaincu des choses terribles que les Druides racontent de leurs Dieux, et la peur, comme c'est l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonstances si effrayantes, que ses prêtres bien souvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres sacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes, rejaillît sept fois sur son auteur, afin que personne ne pût trouver son bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a çà et là, parmi quelques peuples des Gaules, des rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défense des plus foibles; mais ce qui préserve la nation de sa ruine totale, ce sont les femmes. Également opprimées par les lois des Druides et par les mœurs féroces des Iarles, elles sont réduites au plus dur esclavage. Elles sont chargées des of-

fices les plus pénibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chasseurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles sont, de plus, assujetties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie et de mort sur la sienne; et lorsqu'il meurt, si on soupçonne sa mort de n'être pas naturelle, on donne la question à sa femme : si elle s'avoue coupable par la violence des tourmens, on la condamne au feu (14).

Ce sexe malheureux triomphe de ses tyrans, par leurs propres opinions. Comme c'est la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule. Une simple chanson leur suffit pour détruire le résultat des assemblées les plus graves. Le peuple, et sur-tout les jeunes gens, toujours prêts à les servir, font courir cette chanson par les bourgs et les hameaux. On la chante le jour et la nuit. Celui qui en est le sujet, quel qu'il soit, n'ose plus se montrer. Delà, il arrive que les femmes, si foibles en paticulier, jouissent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, soit expérience des lumieres des femmes, les chefs n'entreprennent rien sans les consulter. Elles décident de la paix et de la guerre. Comme elles sont forcées par les maux de la société de renoncer

à

à ses opinions, et de se réfugier entre les bras de la nature, elles ne sont ni aveuglées, ni endurcies par les préjugés des hommes. Delà vient qu'elles voient plus sainement qu'eux dans les affaires publiques, et prévoient, avec beaucoup de justesse, les événemens futurs. Le peuple, dont elles soulagent les maux, frappé de leur trouver souvent plus de discernement qu'à ses chefs, sans en pénétrer les causes, se plaît à leur attribuer quelque chose de divin (15).

Ainsi les Gaulois passent successivement et rapidement de la tristesse à la crainte, et de la crainte à la joie. Les Druides les épouvantent; les Iarles les maltraitent; les femmes les font rire, chanter et danser. Leur religion, leurs loix et leurs mœurs étant sans cesse en contradiction, ils vivent dans une inconstance perpétuelle, qui fait leur caractere principal. Voilà encore pourquoi ils sont très-curieux de nouvelles et de savoir ce qui se passe chez les étrangers. C'est par cette raison, qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils aiment à sortir comme tous les hommes qui y sont malheureux.

Ils méprisent les laboureurs, et ils négligent par conséquent l'agriculture, qui est la base de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivoient que les grains qui peuvent

croître dans le cours d'un été, comme les féves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le seigle et l'orge. On n'y trouvoit que bien peu de froment. Cependant, la terre y est très-féconde en productions naturelles. Il y a beaucoup de pâturages excellens le long des rivieres. Les forêts y sont élevées et remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages. Comme ils manquent souvent de vivres, ils m'employoient à en chercher dans les champs et dans les bois. Je trouvois, dans les prairies, des gousses d'ail, des racines de daucus et de filipendule. Je revenois quelquefois tout chargé de baies de mirtiles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avois cueillies dans la forêt. Ils faisoient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent se manger crus, tant ils sont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produisent d'un goût excellent. J'y ai souvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur si éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici ce qu'ils racontent au sujet de ces pommiers, qui y croissent en abondance et de la plus grande beauté. Ils disent que la belle Thétis, qu'ils appellent Friga, jalouse de ce qu'à ses propres noces Vénus, qu'ils appellent Siofne, eût remporté la pomme qui étoit le prix de la beauté, sans qu'on

l'eût mise seulement dans la concurrence des trois Déesses, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, descendue sur cette partie du rivage des Gaules, y cherchoit des perles pour sa parure, et des coquillages appelés manches de couteau, pour son fils Sifionne (16), un triton lui déroba sa pomme, qu'elle avoit mise sur un rocher, et la porta à la Déesse des mers. Aussitôt, Thétis en sema les pepins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance et de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois Celtiques, la cause du grand nombre de pommiers qui croissent dans leur pays, et de la beauté singulière de leurs filles (17).

L'hiver vint, et je ne saurois vous exprimer quel fut mon étonnement, lorsque je vis, pour la première fois de ma vie, le ciel se dissoudre en plumes blanches, comme celles des oiseaux, l'eau des fontaines se changer en pierre, et les arbres se dépouiller entiérement de leurs feuillages. Je n'avois jamais rien vu de semblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderoient pas à mourir, comme les plantes et les élémens de leur pays; et sans doute la rigueur de l'air n'auroit pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avoient pris le plus grand soin de me vêtir de fourrures. Mais

qu'il est aisé à un homme sans expérience de se tromper ! Je ne connoissois pas les réssources de la nature pour chaque saison, comme pour chaque climat. L'hiver est pour ces peuples septentrionaux le tems des festins et de l'abondance. Les oiseaux de riviere, les élans, les taureaux sauvages, les lievres, les cerfs, les sangliers abondent alors dans leurs forêts, et s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuses. Je ne fus pas moins surpris, quand je vis le printems revenir, et étaler, dans ces lieux désolés, une magnificence que je ne lui avois jamais vue sur les bords même du Nil. Les rubus, les framboisiers, les églantiers, les fraisiers, les primeveres, les violettes et beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Egypte bordoient les lisieres verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chevrefeuilles, grimpoient sur les troncs des chênes, et suspendoient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout étoit revêtu d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Un si touchant spectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me disois-je, si parmi tant de plantes j'en voyois s'élever une seule de celles que j'ai apportées de l'Egypte ! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappelleroit

ma patrie pendant ma vie : en mourant, je choisirois près d'elle mon tombeau : elle apprendroit un jour à Céphas où reposent les os de son ami, et aux Gaulois, le nom et les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchois à dissiper ma mélancolie, en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entr'elles quitta la troupe des danseuses, et s'en vint pleurer sur moi : puis, tout-à-coup, elle se joignit à ses compagnes, et continua de danser en jouant et folâtrant avec elles. Je pris ce passage subit de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconstance naturelle à ce peuple, et je ne m'en mettois pas beaucoup en peine, lorsque je vis sortir de la forêt un vieillard à barbe rousse, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portoit à sa main une branche de gui, et à sa ceinture un couteau de caillou. Il étoit suivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, et tenans dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœufs, et d'autres instrumens de leur musique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toutes les danses cesserent, tous les visages s'attristerent, et tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même et sa

famille, se retirerent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me passa une corde de cuir autour du cou, et ses satellites me forçant de le suivre, ils m'entraînerent tout éperdu comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduisirent à travers la forêt jusqu'aux bords de la Seine: là, leur chef m'arrosa de l'eau du fleuve; ensuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute sa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours, en gardant un profond silence. Le neuvieme, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquerent vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, et ils me conduisirent dans une grande cabane sans fenêtres, qui étoit éclairée par des torches de sapin. Ils m'attacherent au milieu de la cabane à un poteau, et ces jeunes gens, qui me gardoient jour et nuit, armés de haches de caillou, ne cessoient de sauter autour de moi, en soufflant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs et leurs fifres de fer. Ils accompagnoient leur affreuse musique de ces horribles paroles, qu'ils chantoient en chœur:

« O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! » ô Héla! ô Héla! Dieux du carnage

» et des tempêtes, nous vous apportons
» de la chair. Recevez le sang de cette
» victime, de cet enfant de la mort.
» O Niorder ! ô Riflindi ! ô Svidrer ! ô
» Héla ! ô Héla ! »

En prononçant ces mots épouvantables, ils avoient les yeux tournés dans la tête et la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques accablés de lassitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire Bienfaisant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi : « Jeune infortuné, me » dit-il, une guerre cruelle s'est élevée » entre les peuples de la grande-Bretagne et ceux des Gaules. Les Bretons prétendent être les maîtres de » la mer qui nous sépare de leur île. » Nous avons déja perdu contre eux » deux batailles navales. Le college des » Druides de Chartres a décidé qu'il falloit des victimes humaines, pour se » rendre favorable Mars, dont le temple » est près d'ici. Le chef des Druides, qui a » des espions par toutes les Gaules, a appris que la tempête t'avoit jeté sur nos » côtes : il a été te chercher lui-même. » Il est vieux et sans pitié. Il porte les » noms de deux de nos dieux les plus » redoutables. Il s'appelle Tor-Tir (18), » Mets donc ta confiance dans les » Dieux de ton pays, car ceux des

« Gaules demandent ton sang. »

Il me fut impossible de répondre à Omfi, tant j'étois saisi de frayeur. Je le remerciai seulement en inclinant la tête; et aussitôt, il s'éloigna de moi, de peur d'être aperçu de ses compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raison qui avoit obligé les Gaulois qui m'avoient fait esclave, de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignoient que je ne tombasse entre les mains des Druides; mais je n'avois pu vaincre ma fatale destinée. Ma perte maintenant me paroissoit si certaine, que je ne croyois pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon sang. Je ne me rappelois plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les Dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me ressouvenois plus même qu'ils m'avoient sauvé du naufrage. Le danger présent fait oublier les délivrances passées. Quelquefois, je pensois qu'il ne m'avoient préservé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adressois mes prieres à Jupiter, et je goûtois une sorte de repos à m'abandonner à cette providence infinie qui gouverne l'univers, lorsque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout-à-coup, et une troupe nombreuse

de prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à sa main une branche de gui de chêne. Aussitôt, la jeunesse barbare qui m'entouroit, se réveilla, et recommença ses chansons et ses danses funebres. Tor-Tir vint à moi; il me posa sur la tête une couronne d'if, et une poignée de farine de féves; ensuite, il me mit un baillon dans la bouche, et m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derriere le dos. Alors, tout son cortege se mit en marche au bruit de ses lugubres instrumens, et deux Druides, me soutenant par les bras, me conduisirent au lieu du sacrifice.

Ici, Tirtée s'apercevant que le fuseau de Cyanée lui échappoit des mains, et qu'elle pâlissoit, lui dit: « Ma fille, « il est tems de vous aller reposer. « Songez que vous devez vous lever « demain avant l'aurore, pour aller à « la fête du mont Lycée, où vous de- « vez offrir, avec vos compagnes, les « dons des bergers sur les autels de Ju- « piter. » Cyanée toute tremblante, lui répondit: « Mon pere, j'ai tout « préparé pour la fête de demain. Les « couronnes de fleurs, les gâteaux de « froment, les vases de lait, tout est « prêt. Mais il n'est pas tard: la lune « n'éclaire pas le fond du vallon, les « coqs n'ont pas encore chanté; il n'est

« pas minuit. Permettez-moi ; je vous
« en supplie, de rester jusqu'à la fin
« de cette histoire. Mon père, je suis
« auprès de vous ; je n'aurai pas peur. »

Tittée regarda sa fille en souriant ; et s'excusant à Amasis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous sortîmes de la cabane, reprit Amasis, au milieu d'une nuit obscure, à la lueur enfumée des torches de sapin. Nous traversâmes d'abord un vaste champ de pierres, où l'on voyoit çà et là des squelettes de chevaux et de chiens fichés sur des pieux. De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creusée dans le flanc d'un rocher tout blanc (19). Des cailloux d'un sang noir répandu aux environs, exhaloient une odeur infecte, et annonçoient que c'étoit le temple de Mars. Dans l'intérieur de cet affreux repaire, étoient rangés le long des murs, des têtes et des ossemens humains ; et au milieu, sur une pièce de roc, s'élevoit jusqu'à la voûte une statue de fer, représentant le Dieu Mars. Elle étoit si difforme, qu'elle ressembloit plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au Dieu de la guerre. On y distinguoit cependant sa massue hérissée de pointes, ses gants garnis de têtes de clou, et son horrible baudrier où étoit figurée la mort. A ses pieds, étoit assis le roi du pays, ayant autour de lui les prin-

cipaux de l'état. Une foule immense de peuple répandue au-dedans et au dehors de la caverne, gardoit un morne silence, saisie de respect, de religion et d'effroi.

Tor-Tir leur adressant la parole à tous, leur dit : « O roi, et vous Iarles rassemblés » pour la défense des Gaules, ne croyez » pas triompher de vos ennemis sans le se» cours du Dieu des batailles. Vos pertes » vous ont fait voir ce qu'il en coûte » de négliger son culte redoutable. Le » sang donné aux Dieux épargne celui » que versent les mortels. Les Dieux ne » font naître les hommes que pour les » faire mourir. Oh ! que vous êtes heu» reux que le choix de la victime ne » soit pas tombé sur l'un d'entre vous ! » Lorsque je cherchois en moi-même » quelle tête parmi nous leur seroit » agréable, prêt à leur offrir la mienne » pour le bien de la patrie, Niorder, » le Dieu des mers, m'apparut dans » les sombres forêts de Chartres ; il étoit » tout dégouttant de l'onde marine. Il » me dit d'une voix bruyante comme » celle des tempêtes : J'envoie, pour » le salut des Gaules, un étranger sans » parens et sans amis. Je l'ai jeté moi» même sur les rivages de l'occident. » Son sang plaira aux Dieux infernaux. » Ainsi parla Niorder, Niorder vous » aime : ô enfans de Pluton. »

A peine Tor-Tir avoit achevé ces mots effroyables, qu'un Gaulois assis auprès du roi s'élança jusqu'à moi : c'étoit Céphas. « O Amasis, ô mon cher » Amasis, s'écria-t-il ! O cruels compa» triotes ! vous allez immoler un homme » venu des bords du Nil pour vous appor» ter les biens les plus précieux de la » Grece et de l'Egypte ? Vous com» mencerez donc par moi, qui lui en » donnai le premier desir, et qui le tou» chai de pitié pour vous, si cruels » envers lui. » En disant ces mots, il me serroit dans ses bras et me baignoit de ses larmes. Pour moi, je pleurois et je sanglottois, sans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Aussitôt, la caverne retentit de murmures et de gémissemens. Les jeunes Druides pleurerent et laisserent tomber de leurs mains les instrumens de mon sacrifice ; car la religion se tut, dès que la nature parla. Cependant, personne de l'assemblée n'osoit encore me délivrer des mains des sacrificateurs, lorsque les femmes se jetant au milieu d'eux, m'arracherent mes liens, mon baillon et ma couronne funebre. Ainsi ce fut pour la seconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ses bras, me dit : « Quoi ! c'est vous, malheu» reux étranger, que Céphas regret-

» toit sans cesse! O Dieux ennemis de » ma patrie, ne nous envoyez-vous des » bienfaiteurs que pour les immoler! » Alors, il s'adressa aux chefs des nations; et leur parla, avec tant de force, des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jugerent de ne plus réduire à l'esclavage ceux que les tempêtes jetteroient sur leurs côtes; de ne sacrifier à l'avenir aucun homme innocent, et de n'offrir à Mars que le sang des coupables. Tor-Tir irrité, voulut en vain s'opposer à cette loi: il se retira en menaçant le roi et tous les Gaulois de la vengeance prochaine des Dieux.

Cependant, le roi accompagné de mon ami, me conduisit, au milieu des acclamations du peuple, dans sa ville, située dans l'île voisine. Jusqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avois été si troublé, que je n'avois été capable d'aucune réflexion. Chaque espece de circonstance nouvelle de mon malheur, resserroit mon cœur et obscurcissoit mon esprit. Mais dès que j'eus repris l'usage de mes sens, et que je vins à envisager le péril extrême dont je venois d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme est foible dans la joie! il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir, à la maniere des Gaulois, en m'agitant la tête et en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avois recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes, et me dit : « O mon » ami, que vous m'avez coûté de larmes! » Dès que les flots de l'Océan, qui renverserent notre vaisseau, nous eurent » séparés, je me trouvai jeté, je ne » sais comment, sur la rive droite de la » Seine. Mon premier soin fut de vous » chercher. J'allumai des feux sur le rivage ; je vous appelai ; j'engageai plusieurs » de mes compatriotes, accourus à mes » cris, de visiter dans leurs barques » les bords du fleuve, pour voir s'ils ne » vous trouveroient pas : tous nos soins » furent inutiles. Le jour vint, et me » montra votre vaisseau renversé, la » carène en haut, tout près du rivage » où j'étois. Jamais il ne me vint dans » la pensée que vous eussiez pu aborder sur le rivage opposé, dans le » Belgium ma patrie. Ce ne fut que » le troisieme jour, que vous croyant » péri, je me déterminai à y passer » pour y voir mes parens. La plupart » étoient morts depuis mon absence : » ceux qui restoient me comblerent d'amitiés ; mais un frere même ne dédommage pas de la perte d'un ami. » Je retournai presque aussitôt de l'autre » côté du fleuve. On y déchargeoit notre » malheureux vaisseau, où rien n'avoit » péri, que les hommes. Je cherchois

» votre corps sur le rivage de la mer, et
» je le redemandois le soir, le matin et
» au milieu de la nuit, aux nymphes de
» l'Océan, afin de vous élever un tom-
» beau près de celui d'Héva. J'aurois
» passés, je crois, ma vie dans ces vaines
» recherches, si le roi qui regne sur les
» bords de ce fleuve, informé qu'un
» vaisseau phénicien avoit péri dans
» ses domaines, n'en avoit réclamé
» les effets, qui lui appartenoient sui-
» vant les lois des Gaules. Je fis donc
» rassembler tout ce que nous avions
» apporté de l'Egypte, jusqu'aux arbres
» mêmes, qui n'avoient pas été endom-
» magés par l'eau, et je me rendis
» avec ces débris auprès de ce prince.
» Bénissons donc la providence des
» Dieux, qui nous a réunis, et qui a
» rendus vos maux encore plus utiles à
» ma patrie, que vos présens. Si vous
» n'eussiez pas fait naufrage sur nos
» côtes, on n'y eût pas aboli la coutume
» barbare de condamner à l'esclavage
» ceux qui y périssent; et si vous n'eus-
» siez pas été condamné à être sacri-
» fié, je ne vous aurois peut-être jamais
» revu, et le sang des innocens fu-
» meroit encore sur les autels du Dieu
» Mars. »

Ainsi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvoit me faire oublier le souvenir de mes malheurs. Il

s'appeloit Bardus. Il étoit déja avancé en âge, et il portoit, comme son peuple, la barbe et les cheveux longs. Son palais étoit bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avoit pour porte (20) que de grands cuirs de bœuf qui en fermoient les ouvertures. Personne n'y faisoit la garde, car il n'avoit rien à craindre de ses sujets; mais il avoit employé toute son industrie pour fortifier sa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avoit entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles et aux portes. Il y avoit au haut de ces tours des sentinelles qui veilloient jour et nuit. Le roi Bardus avoit eu cette île de la nymphe Lutétia sa mere, et elle en portoit le nom. Elle n'étoit d'abord couverte que d'arbres, et Bardus n'avoit pas un seul sujet. Il s'occupoit à tordre, sur le bord de son île, des cables d'écorce de tilleul, et à creuser des aunes pour en faire des bateaux. Il vendoit les ouvrages des ses mains aux mariniers qui descendoient ou remontoient la Seine. Pendant qu'il travailloit, il chantoit les avantages de l'industrie et du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtoient souvent pour écouter ses chansons. Ils les répétoient et les répandoient dans toutes les Gaules, où elles étoient

connues sous le nom de vers Bardes. Bientôt il vint des gens s'établir dans son île, pour l'entendre chanter et pour y vivre avec plus de sûreté. Ses richesses s'accrurent avec ses sujets. L'île se couvrit de maisons, les forêts voisines se défricherent, et des troupeaux nombreux couvrirent bientôt les deux rivages voisins. C'est ainsi que ce bon roi s'étoit formé un empire sans violence. Mais lorsque son île n'étoit pas encore entourée de murs, et qu'il songeoit déja à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre pensa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontoient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquerent sur son rivage septentrional tout vis-à-vis de Lutétia. Ils avoient à leur tête le Iarle Carnut, troisieme fils de Tendal, prince du nord. Carnut venoit de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avoit jeté l'épouvante et la désolation. Il étoit favorisé en secret, dans les Gaules, par les Druides, qui, comme tous les hommes foibles, inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus et lui dit: „ Combattons, toi et moi, à la tête de „ nos guerriers : le plus foible obéira „ au plus fort; car la premiere loi de

„ la nature est que tout cede à la force. „
Le roi Bardus lui répondit : " O Carnut!
„ s'il ne s'agissoit que d'exposer ma vie
„ pour défendre mon peuple, je le fe-
„ rois très-volontiers. Mais je n'expo-
„ serois pas la vie de mon peuple, quand
„ il s'agiroit de sauver la mienne. C'est
„ la bonté, et non la force, qui doit
„ choisir les rois. La bonté seule gou-
„ verne le monde, et elle emploie,
„ pour le gouverner, l'intelligence et
„ la force qui lui sont subordonnées,
„ comme toutes les puissances de l'u-
„ nivers. Vaillant fils de Tendal, puis-
„ que tu veux gouverner les hommes,
„ voyons qui de toi ou de moi est le
„ plus capable de leur faire du bien. Voilà
„ de pauvres Gaulois tout nuds. Sans
„ reproche, je les ai plusieurs fois vêtus
„ et nourris, en me refusant à moi-
„ même des habits et des alimens.
„ Voyons si tu sauras pourvoir à leurs
„ besoins. „

Carnut accepta le défi. C'étoit en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers ; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de sangliers et d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ses animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutétia, et vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étoient nuds. Le roi Bardus lui dit : " Fils de Tendal, tu es un
„ grand chasseur : tu nourriras le peuple

„ dans la saison de la chasse ; mais au „ printems et en été, il mourra de „ faim. Pour moi, avec mes blés, la „ laine de mes brebis et le lait de mes „ troupeaux, je peux l'entretenir toute „ l'année. „

Carnut ne répondit rien ; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve, sans vouloir se retirer.

Bardus voyant son obstination, fut le trouver à son tour, et lui proposa un autre défi. „ La valeur, lui dit-il, con- „ vient à un chef de guerre ; mais la „ patience est encore plus nécessaire „ aux rois. Puisque tu veux régner, „ voyons qui de nous deux portera le „ plus long-tems cette longue solive. „ C'étoit le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit sur son dos ; mais impatient, il le jeta promptement à terre. Bardus le chargea sur ses épaules, et le porta, sans remuer, jusqu'après le coucher du soleil, et bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut et ses guerriers ne s'en alloient point. Ils passerent ainsi tout l'hiver, occupés de la chasse. Le printems venu, ils menaçoient de détruire une ville naissante, qui refusoit de leur obéir ; et ils étoient d'autant plus à craindre, qu'ils manquoient alors de nourriture. Bardus ne savoit comment s'en défaire, car ils étoient les

plus forts. En vain il consultoit les plus anciens de son peuple ; personne ne pouvoit lui donner de conseil. Enfin, il exposa son embarras à sa mere Lutétia, qui étoit fort âgée, mais qui avoit un grand sens.

Lutétia lui dit : " Mon fils, vous savez quantité d'histoires anciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance ; vous excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. "

Bardus fut trouver Carnut, et lui dit : " Fils de Tendal, il ne suffit pas à un roi de nourrir ses sujets, et d'être ferme et constant dans les travaux ; il doit savoir bannir de leurs pensées les opinions qui les rendent malheureux : car ce sont les opinions qui font agir les hommes, et qui les rendent bons ou méchans. Voyons qui de toi ou de moi regnera sur leurs esprits. Ce ne fut point par des combats qu'Hercule se fit suivre dans les Gaules ; mais par des chants divins, qui sortoient de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaînoient les oreilles de ceux qui l'écoutoient et les forçoient à le suivre. "

Carnut accepta avec joie ce troisieme défi. Il chanta les combats des Dieux du Nord sur les glaces ; les tempêtes de Niorder sur les mers ; les ruses de Vidar dans

les airs ; les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires, et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paroissoient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il hanta.

" Je chante l'aube du matin ; les premiers rayons de l'aurore qui ont lui sur les Gaules, empire de Pluton ; les bienfaits de Cérès, et le malheur de l'enfant Loïs. Ecoutez mes chants, esprits des fleuves, et répétez-les aux esprits des montagnes bleues.

„ Cérès venoit de chercher par toute „ la terre sa fille Proserpine. Elle retournoit dans la Sicile où elle étoit adorée. „ Elle traversoit les Gaules sauvages, „ leurs montagnes sans chemins, leurs „ vallées désertes et leurs sombres forêts, „ lorsqu'elle se trouva arrêtée par les eaux „ de la Seine, sa nymphe, changée en „ fleuve.

„ Sur la rive opposée de la Seine, se „ baignoit alors un bel enfant aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimoit à „ nager dans ses eaux transparentes, „ et à courir tout nu sur ses pelouses solitaires. Dès qu'il aperçut une femme, il „ fut se cacher sous une touffe de roseaux.

„ Mon bel enfant ! lui cria Cérès en sou-

„ pirant ; venez à moi, mon bel enfant ! „ A la voix d'une femme affligée, Loïs „ sort des roseaux. Il met en rougissant „ sa peau d'agneau, suspendue à un „ saule. Il traverse la Seine sur un banc „ de sable, et présentant la main à „ Cérès, il lui montre un chemin au „ milieu des eaux.

„ Cérès ayant passé le fleuve, donne „ à l'enfant Loïs un gâteau, une gerbe „ d'épis et un baiser ; puis lui apprend „ comme le pain se fait avec le blé, et „ comme le blé vient dans les champs. „ Grand merci, belle étrangere, lui dit „ Loïs ; je vais porter à ma mere vos „ leçons et vos doux présens.

„ La mere de Loïs partage avec son „ enfant et son époux, le gâteau et le „ baiser. Le pere ravi, cultive un champ, „ seme le blé. Bientôt, le terre se cou- „ vre d'une moisson dorée, et le bruit se „ répand dans les Gaules qu'une déesse a „ apporté une plante céleste aux Gaulois.

„ Près de là, vivoit un Druide. Il „ avoit l'inspection des forêts. Il distri- „ buoit aux Gaulois, pour leur nourri- „ ture, les faînes des hêtres, et les „ glands des chênes. Quand il vit une „ terre labourée et une moisson : Que „ deviendra ma puissance, dit-il, si les „ hommes vivent de froment ? „

„ Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui „ dit-il, où étiez-vous quand vous vîtes

„ l'étrangere, aux beaux épis? Loïs,
„ sans malice, le conduit sur les bords
„ de la Seine. J'étois, dit-il, sous ce
„ saule argenté; je courois sur ces blan-
„ ches marguerites : je fus me cacher
„ sous ces roseaux, car j'étois nu. Le
„ traître Druide sourit : il saisit Loïs,
„ et le noie au fond des eaux.

„ La mere de Loïs ne revoit plus
„ son fils. Elle s'en va dans les bois et
„ s'écrie : Où êtes-vous Loïs, Loïs, mon
„ cher enfant? Les seuls échos répétent;
„ Loïs, Loïs, mon cher enfant! Elle
„ court toute éperdue le long de la
„ Seine. Elle aperçoit sur son rivage
„ une blancheur : Il n'est pas loin dit-
„ elle; voilà ses fleurs chéries, voilà ses
„ blanches marguerites. Hélas! c'étoit
„ Loïs, Loïs, son cher enfant!

„ Elle pleure, elle gémit, elle sou-
„ pire; elle prend dans ses bras trem-
„ blans le corps glacé de Loïs; elle veut
„ le ranimer contre son cœur : mais
„ le cœur de la mere ne peut plus ré-
„ chauffer le corps du fils, et le corps
„ du fils déja glace le cœur de la mere :
„ elle est près de mourir. Le Druide
„ monté sur un roc voisin, s'applaudit
„ de sa vengeance.

„ Les Dieux ne viennent pas tou-
„ jours à la voix des malheureux; mais
„ aux cris d'une mere affligée, Cérès
„ apparut. Loïs, dit-elle, sois la plus

„ belle fleur des Gaules. Aussitôt, les „ joues pâles de Loïs se développent „ en calice plus blanc que la neige ; „ ses cheveux blonds se changent en „ filets d'or. Une odeur suave s'en exhale. „ Sa taille légere s'éleve vers le ciel ; „ mais sa tête se panche encore sur les „ bords du fleuve qu'il a chéris. Loïs de- „ vient lis.

„ Le prêtre de Pluton voit ce pro- „ dige, et n'en est point touché. Il „ leve vers les Dieux supérieurs un vi- „ sage et des yeux irrités. Il blasphême, „ il menace Cérès ; il alloit porter „ sur elle une main impie, lorsqu'elle „ lui cria : Tyran cruel et dur, de- „ meure.

„ A la voix de la Déesse, il reste „ immobile. Mais le roc ému s'entrou- „ vre ; les jambes du Druide s'y en- „ foncent ; son visage barbu et enflammé „ de colere se dresse vers le ciel en pin- „ ceau de pourpre, et les vêtemens qui „ couvroient ses bras meurtriers, se hé- „ rissent d'épines. Le Druide devient „ chardon.

„ Toi, dit la Déesse des blés, qui „ voulois nourrir les hommes comme „ les bêtes, deviens toi-même la pâture „ des animaux. Sois l'ennemi des mois- „ sons après ta mort, comme tu le fus „ pendant ta vie. Pour toi, belle fleur „ de Loïs, sois l'ornement de la Seine,

et

« et que dans la main de ses rois, ta fleur
« victorieuse l'emporte un jour sur le gui
« des Druides.

« Braves suivans de Carnut, venez ha-
« biter ma ville. La fleur de Lois par-
« fume mes jardins ; de jeunes filles
« chantent jour et nuit son aventure
« dans mes champs. Chacun s'y livre à un
« travail facile et gai ; et mes greniers
« aimés de Cérès, rompent sous l'abon-
« dance des blés. »

A peine Bardus avoit fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui mouroient de faim, abandonnerent le fils de Tendal, et se firent habitans de Lutétia. « Oh ! me disoit souvent ce bon
« roi, que n'ai-je ici quelque fameux
« chantre de la Grece ou de l'Egypte,
« pour policer l'esprit de mes sujets ?
« Rien n'adoucit le cœur des hommes
« comme de beaux chants. Quand on
« sait faire des vers et de belles fictions,
« on n'a pas besoin de sceptre pour
« régner. »

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avoit fait planter les arbres et les graines réchappés de notre naufrage. C'étoit sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de suc et de vigueur. Je reconnus d'abord l'abre aux coins de Crete, à ses fruits cotonneux et odo-

rans ; le noyer de Jupiter, d'un vert lustré ; l'avelinier ; le figuier ; le peuplier ; le poirier du mont Ida, avec ses fruits en pyramide : tous ces arbres venoient de l'île de Crete. Il y avoit encore des vignes de Thasos et de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyois un grand pays dans un petit jardin. Il y avoit, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étoient mes compatriotes, entre autres, le chanvre et le lin. C'étoient celles qui plaisoient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avoit admiré les toiles qu'on en faisoit en Egypte, plus durables et plus souples que les peaux dont s'habilloient la plupart des Gaulois. Le roi prenoit plaisir à arroser lui-même ces plantes, et à en ôter les mauvaises herbes. Déja le chanvre d'un beau vert, portoit toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme, et le lin en fleurs couvroit la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Céphas et moi, au plaisir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers succès, non contens de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare, se préparoient à les attaquer par terre, et à remonter la Seine, afin de porter le fer et le feu jusqu'au milieu de leurs pays.

Ils étoient partis dans un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'est séparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyoient le rivage des Gaules, et ils étoient près d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencerent à l'exécuter ; car les Gaulois allument des feux sur les montagnes, et par le nombre de ces feux et l'épaisseur de leur fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oiseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules se mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchoient sous les enseignes de leurs chefs : c'étoient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelque autre animal malfaisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus et de son île, étoit la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas et moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours, toutes les troupes Gauloises se rassemblerent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la dé-

fense de son rivage, Le premier, fut d'y enfoncer des pieux, pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui étoit d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, et que la forêt étoit voisine. Le deuxieme, fut de les combattre au moment où ils débarqueroient. Le troisieme, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer lorsqu'ayant mis pied à terre, ils s'engageroient dans les bois et les vallées. Aucun de ces avis ne fut suivi; car la discorde étoit parmi les chefs des Gaulois. Tous vouloient commander, et aucun d'eux n'étoit disposé à obéir. Pendant qu'ils délibéroient, l'ennemi parut, et il débarqua pendant qu'ils se mettoient en ordre.

Nous étions perdus sans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avoit conseillé au roi Batdus de diviser en deux sa troupe, composée des habitans de Lutétia, de se mettre en embuscade avec la meilleure partie dans les bois qui couvroient le revers de la montagne d'Héva; tandis que lui Céphas combattroit les ennemis avec l'autre partie, jointe au reste des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de sa division les jeunes gens qui brûloient comme moi d'en venir aux mains, et de m'en donner le com-

mandement. Je ne crains point les dangers, lui disois-je. J'ai passé par toutes les épreuves que les prêtres de Thebes font subir aux initiés, et je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens de sa troupe en leur recommandant, ainsi qu'à moi, de ne pas s'écarter de sa division.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancerent vers lui, en jetant de grands cris; mais comme ils l'attaquoient par petites troupes, ils en furent aisément repoussés; et il auroit été impossible d'en rallier un seul, s'ils n'étoient venus se remettre en ordre derriere nous. Nous aperçûmes bientôt les Bretons qui marchoient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandois s'ébranlerent alors, et nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivoit. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formoient qu'une seule colonne, longue, grosse et épaisse, qui s'avançoit vers nous à petits pas, tandis que leurs barques se hâtoient d'entrer dans le fleuve, pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge et de bleu, qui marchoient en silence dans le

plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout-à coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards, de fleches, de cailloux et de balles de plomb, qui renverserent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allois oublier moi-même que j'avois l'exemple à leur donner, lorsque je vis Céphas à mes côtés. Il étoit suivi de toutes l'armée. « Invoquons Hercule, me dit-il, et chargeons. » La présence de mon ami me rendit tout mon courage. Je restai à mon poste, et nous chargeâmes, les piques baissés. Le premier ennemi que je rencontrai, fut un habitant des îles Hébrides. Il étoit d'une taille gigantesque. L'aspect de ses armes inspiroit l'horreur: ses épaules et sa tête étoient couvertes d'une peau de rais épineuse; il portoit au cou un collier de mâchoires d'hommes, et il avoit pour lance le tronc d'un jeune sapin, armé d'une dent de baleine. « Que demandes-tu à Hercule, « me dit-il? Le voici qui vient à toi. » En même-tems, il me porta un coup de son énorme lance avec tant de furie, que, si elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçoit de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étois armé; il en sortit aussitôt un jet de sang noir et épais; ce Bre-

ton tomba en mordant la terre, et en blasphémant les Dieux.

Cependant, nos troupes réunies en un seul corps, étoient aux prises avec la colonne des ennemis. Les massues frappoient les massues, les boucliers poussoient les boucliers, les lances se croisoient avec les lances. Ainsi deux fiers taureaux se disputent l'empire des prairies : leurs cornes sont entrelacées ; leurs fronts se heurtent ; il se poussent en mugissant ; et soit qu'ils reculent ou qu'ils avancent, aucun d'eux ne se sépare de son rival. Ainsi nous combattions corps-à-corps. Cependant, cette colonne qui nous surpassoit en nombre, nous accabloit de son poids, lorsque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ses soldats qui jetoient de grands cris. Aussitôt une terreur panique saisit ces barbares qui avoient cru nous envelopper, et qui l'étoient eux-mêmes. Ils abandonnerent leurs rangs et s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques, qui étoient loin de là. On en fit alors un grand massacre, et on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille, je dis à Céphas : Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi ; pour moi, je vous dois l'honneur. J'avois demandé un poste que je ne connois-

sois pas. Il falloit y donner l'exemple ; et j'en étois incapable, lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyois que les initiations de l'Egypte m'avoient fortifié contre tous les dangers : mais il est aisé d'être brave dans un péril dont on est sûr de sortir. Céphas me répondit. « O Amasis ! il y a plus de force « à avouer ces fautes, qu'il n'y a de foi- « blesse à les commettre. C'est Hercule « qui nous a donné la victoire ; mais après « lui, c'est la surprise qui a ôté le cou- « rage à nos ennemis, et qui avoit ébranlé « le vôtre. La valeur militaire s'apprend « par l'exercice, comme toutes les « autres vertus. Nous devons, en tous « tems, nous méfier de nous-mêmes. « En vain nous nous appuyons sur notre « expérience ; nous ne devons compter « que sur le secours des Dieux. Pendant « que nous nous cuirassons d'un côté, « la fortune nous frappe de l'autre. La « seule confiance dans les Dieux couvre « un homme tout entier. »

On consacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les Druides vouloient qu'on brûla les ennemis prisonniers, parce que ceux-ci en usent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me présentai dans l'assemblée des Gaulois et je leur dis : « O peuples ! vous voyez « par mon exemple si les Dieux ap-

« prouvent les sacrifices humains. Ils « ont remis la victoire dans vos mains « généreuses : les souillerez-vous dans « le sang des malheureux ? N'y a-t-il « pas eu assez de sang versé dans la « fureur du combat ! En répandrez-« vous maintenant sans colere, et dans la « joie du triomphe ? Vos ennemis im-« molent leurs prisonniers. Surpassez-« les en générosité comme vous les sur-« passez en courage. » Les Iarles et tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils déciderent que les prisonniers de guerre seroient désarmés et réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les condamnoit au feu. C'étoit aussi à mon occasion qu'on avoit abrogé la coutume de sacrifier des innocens à Mars, et de réduire les naufragés en servitude. Ainsi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules ; une fois par mes succès, et deux fois par mes malheurs : tant il est vrai que les Dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît !

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs et d'applaudissemens. Le premier soin du roi à son arrivée, fut de nous mener voir son jardin. La plupart de nos arbres étoient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avoit préservé leurs fruits de

l'attaque des oiseaux. La châtaigne, encore en lait, étoit couverte de cuir, et d'une coque épineuse. La noix tendre, étoit protégée par une dure coquille et par un brou amer. Les fruits nous étoient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Ceux qui étoient mûrs, invitoient à les cueillir. Les abricois dorés, les pêches veloutées et les coins cotonneux, exhaloient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étoient couverts de fruits violets, saupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déja vermeilles, pendoient à la vigne; et sur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laissoit couler son suc en gouttes de miel et de cristal. « On voit bien, dit le « roi, que ces fruits sont des présens « des Dieux. Ils ne sont pas, comme « les semences des arbres de nos forêts, « à une hauteur où on ne puisse atteindre (21). Ils sont à la portée « de la main. Leurs riantes couleurs « appellent les yeux, leurs doux parfums l'odorat, et ils semblent formés pour la bouche par leur forme « et leur rondeur ». Mais quand ce bon roi en eut savouré le goût : « O vrai « présent de Jupiter, dit-il! aucun mets « préparé par l'homme ne leur est comparable! Ils surpassent en douceur le « miel et la crême. O mes chers amis,

« mes respectables hôtes, vous m'avez « donné plus que mon royaume ! Vous « avez apporté dans les Gaules sau- » vages une portion de la délicieuse « Egypte. Je préfere un seul de ces « arbres à toutes les mines d'étain qui « rendent les Bretons si riches et si « fiers. »

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, et il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conserver précieusement les semences, et de les mettre en terre dans leur saison. A la joie de ce bon roi et de son peuple, je sentis que le plus grand plasir de l'homme étoit de faire du bien à ses semblables.

Céphas me dit : « Il est tems de « montrer à mes compatriotes l'usage « des arts de l'Egypte. J'ai sauvé du « vaisseau naufragé la plupart de nos « machines ; mais jusqu'ici elles sont « restées inutiles, sans que j'osasse même « les regarder ; car elles me rappeloient « trop vivement le souvenir de votre « perte. Voici le moment de nous en « servir. Ces fromens sont mûrs ; cette » chéneviere et ces lins ne tarderont « pas à l'être.

Quand on eut recueilli ces plantes, nous apprîmes au roi et à son peuple l'usage des moulins pour réduire le blé

en farine, et les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain (22). Avant notre arrivée, les Gaulois mondoient le blé, l'avoine et l'orge de leurs écorces, en les battant avec des pilons de bois dans des troncs d'abres creusés, et ils se contentoient de faire bouillir ces grains pour leur nouriture. Nous leur montrâmes ensuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le séparer de son chaume, à le sécher, à le briser, à le teiller, à le corder, à le filer et à tordre ensemble plusieurs de ses fils, pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force et leur souplesse, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enseignâmes à étendre les fils du lin sur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette, et comme ces doux travaux font passer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence et dans la joie.

Nous leur apprîmes l'usage de la tarriere, de l'herminette, du rabot et de le scie inventée par l'ingénieux Dédale; comme ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, et façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leur tronc noueux de grosses vis et de lourds pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité

de fruits, et extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de raisin de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand desir d'en multiplier les seps, non-seulement par l'excellence de leur fruits, mais en leur faisant goûter des vins de Crete et de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature à placés sur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds; comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen des puits inventés par Danaüs; de quelle maniere on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge sur l'enclume, pour les diviser en tables et en lames; comment, par des travaux plus faciles, l'argile se façonne, sur la roue du potier, en figures et en vases de toutes les formes. Nous les surprîmes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre, faites avec du sable et des cailloux. Ils étoient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermoient se manifester à la vue, et échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres de Mercure Trismégiste, qui parlent

des arts libéraux et des sciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord, ils ne pouvoient comprendre que la parole pût sortir d'un livre muet, et que les pensées des premiers Egyptiens eussent pu se transmettre jusqu'à eux sur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent ensuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la mécanique qui remue avec de petits leviers les plus lourds fardeaux, et ceux de la géométrie qui mesure des distances inaccessibles, ils étoient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chimie et de la magie, les divers phénomenes de la physique, les faisoient passer de ravissement en ravissement. Mais lorsque nous leur eûmes prédit une éclipse de lune, qu'ils regardoient avant notre arrivée comme une défaillance accidentale de cette planette, et qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'astre de la nuit s'obscurcir dans un ciel serein, ils tomberent à nos pieds en disant : « Certainement, vous êtes des « Dieux ! Omfi, ce jeune Druide qui avoit paru si sensible à mes malheurs, assistoit à toutes nos instructions. Il nous dit : « A vos lumieres et à vos bien-« faits, je suis tenté de vous prendre « pour quelques-uns des Dieux supé-« rieurs ; mais aux maux que vous avez

« soufferts, je vois que vous n'êtes que
« des hommes comme nous. Sans doute
« vous avez trouvé quelque moyen
« de monter dans le ciel, ou les habi-
« tant du ciel sont descendus dans l'heu-
« reuse Egypte, pour vous communi-
« quer tant de biens et tant de lumieres.
« Vos sciences et vos arts surpassent
« notre intelligence, et ne peuvent
« être que les effets d'un pouvoir divin.
« Vous êtes les enfans chéris des Dieux
« supérieurs : pour nous, Jupiter nous a
« abandonnés aux Dieux infernaux. No-
« tre pays est couvert de stériles forêts
« habitées par des génies mal-faisans,
« qui sement notre vie de discordes,
« de guerres civiles, de terreurs, d'i-
« gnorances et d'opinions malheureuses.
« Notre sort est mille fois plus déplo-
« rable que celui des bêtes qui, vêtues,
« logées et nourries par la nature, sui-
« vent leur instinct sans s'égarer et ne
« csaignent point les enfers. »

« Les Dieux, lui répondit Céphas,
« n'ont été injustes envers aucun pays,
« ni à l'égard d'aucun homme. Chaque
« pays a des biens qui lui sont parti-
« culiers et qui servent à entretenir la
« communication entre tous les peuples,
« par des échanges réciproques. La Gaule
« a des métaux que l'Egypte n'a pas;
« ses forêts sont plus belles; ses trou-
« peaux ont plus de lait, et ses brebis

« plus de toisons. Mais dans quelque « lieu que l'homme habite, son partage est toujours fort supérieur à celui « des bêtes, parce qu'il a une raison qui « se développe à proportion des obstacles qu'elle surmonte ; qu'il peut seul « des animaux appliquer à son usage des « moyens auxquels rien ne peut résister tels que le feu. Ainsi, Jupiter lui « a donné l'empire sur la terre en éclairant sa raison de l'intelligence même de « la nature, et en ne confiant qu'à lui l'élément qui en est le premier moteur. »

Céphas parla ensuite à Omfi et aux Gaulois des récompenses réservées dans un autre monde à la vertu et à la bienfaisance, et des punitions destinées au vice et à la tyrannie ; de la métempsycose, et des autres mysteres de la religion de l'Egypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connoître. Les Gaulois consolés par ses discours et par nos présens, nous appeloient leurs bienfaiteurs, leurs peres, les vrais interpretes des Dieux. Le roi Bardus nous dit : » Je « ne veux adorer que Jupiter. Puisque « Jupiter aime les hommes, il doit protéger particuliérement les rois qui « sont chargés du bonheur des nations. Je veux aussi honorer Isis, qui « a apporté ses bienfaits sur la terre, « afin qu'elle présente au roi des Dieux « les vœux de mon peuple. » En même-

tems, il ordonna qu'on élevât un temple (23) à Isis à quelque distance de la ville, au milieu de la forêt; qu'on y plaçât sa statue, avec l'enfant Orus dans ses bras, telle que nous l'avions apporté dans le vaisseau; qu'elle fût servie avec toutes les cérémonies de l'Egypte; que ses prêtresses, vêtues de lin, l'honorassent nuit et jour par des chants et par une vie pure, qui approche l'homme des Dieux.

Ensuite, il voulut apprendre à connoître et à tracer les caracteres ioniques. Il fut si frappé de l'utilité de l'écriture, que dans un transport de sa joie, il chanta ces vers.

« Voici des caractere magiques qui « peuvent évoquer les morts du sein « des tombeaux. Ils nous apprendront « ce que nos peres ont pensé il y a mille « ans, et dans mille ans, ils instruiront nos enfans de ce que nous pensons aujourd'hui. Il n'y a point de « fleche qui aille aussi loin, ni de lance « aussi forte. Ils atteindront un homme « retranché au haut d'une montagne; « ils pénetrent dans la tête malgré le « casque, et traversent le cœur malgré « la cuirasse. Ils calment les séditions, « ils donnent de sages conseils, ils font « aimer, ils consolent, ils fortifient; « mais si quelque homme méchant en

» fait usage, ils produisent un effet con-
« contraire. »

« Mon fils ! me dit un jour ce bon
« roi, les lunes de ton pays sont-elles
« plus belles que les nôtres ? Te reste-
« t-il quelque chose à regretter en Egypte ?
« Tu nous a apporté ce qu'il y a de
« meilleur : les plantes, les arts et les
« sciences. L'Egypte toute entiere doit
« être ici pour toi. Reste avec nous.
« Tu régneras après moi sur les Gau-
« lois. Je n'ai d'autre enfant qu'une fille
« unique qui s'appelle Gotha : je te la don-
« nerai en mariage. Crois-moi, un peu-
« ple vaut mieux qu'une famille, et une
« bonne femme qu'une patrie. Gotha
« demeure dans cette île là-bas, dont
« on aperçoit d'ici les arbres ; car il
« convient qu'une jeune fille soit élevée
« loin des hommes, et sur-tout loin de
« la cour des rois. »

Le désir de faire le bonheur d'un peuple suspendit en moi l'amour de la patrie. Je consultai Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitoit sa fille, afin que, suivant la coutume des Egyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devoit être un jour la compagne de mes peines et de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme qui venoit chaque jour au palais chercher des vivres pour

Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de provisions, et nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de tems dans l'île où demeuroit la fille du roi Bardus. On appeloit cette île, l'île aux Cygnes, parce que ces oiseaux venoient au printems faire leurs nids dans les roseaux qui bordoient ses rivages, et qu'en tout tems ils paissoient *l'anserina potentilla* (24) qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes la princesse assise sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune des fleurs de l'anserina. Elle étoit entourée de cygnes qu'elle appeloit à elle, en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassoit ces oiseaux en blancheur, par l'éclat de son teint, et de sa robe qui étoit d'hermine. Ses cheveux étoient du plus beau noir; ils étoient ceints, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes qui l'accompagnoient à quelque distance, vinrent au-devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un saule; et l'autre, me prenant par la main, me conduisit vers sa maîtresse. La jeune princesse me fit asseoir sur l'herbe, auprès d'elle; après quoi, elle me présenta de la farine de millet bouil-

lie, un canard rôti sur des écorces de bouleau avec du lait de chevres dans une corne d'élan. Elle attendit ensuite, sans me rien dire, que je m'expliquasse sur le sujet de ma visite.

Quand j'eus goûté, suivant l'usage, aux mets qu'elle m'avoit offerts, je lui dis : » O belle Gotha, je desire deve-
« nir le gendre du roi votre pere ; et
« je viens, de son consentement,
« savoir si ma recherche vous sera
« agréable ? »

La fille du roi Bardus baissa les yeux, et me répondit « O étranger ! je suis
« demandée en mariage par plusieurs
« Iarles, qui font tous les jours à mon
« pere de grands présens pour m'ob-
« tenir ; mais je n'en aime aucun. Ils
« ne savent que se battre. Pour toi, je
« crois, si tu deviens mon époux, que
« tu feras mon bonheur, puisque tu fais
« déja celui de mon peuple. Tu m'ap-
« prendras les arts de l'Egypte, et je
« deviendrai semblable à la bonne Isis
« de son pays, dont on dit tant de bien
« dans les Gaules. »

Après avoir ainsi parlé, elle regarda mes habits, admira la finesse de leur tissu, et les fit examiner à ses femmes, qui levoient les mains au ciel de surprise. Elle ajouta ensuite, en me regardant : « Quoique tu viennes d'un pays
« rempli de toutes sortes de richesses

« et d'industrie, il ne faut pas croire « que je manque de rien, et que je sois « moi-même dépourvue d'intelligence. » Mon pere m'a élevée dans l'amour « du travail, et il me fait vivre dans l'a- « bondance de toutes choses.

En même-tems, elle me fit entrer dans son palais, où vingt de ses femmes étoient occupées à lui plumer des oiseaux de riviere, et à lui faire des parures et des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles et des nattes de jonc très-fin, qu'elle avoit elle-même tissues; des vases d'étain en quantité; cent peaux de loups, de marthes et de renards, avec vingt peaux d'ours. « Tous « ces biens, me dit-elle t'appartiendront « si tu m'épouses; mais ce sera à con- « dition que tu n'auras point d'autre « femme que moi, que tu ne m'obli- « gera point de travailler à la terre, « ni d'aller chercher les peaux des cerfs « et des bœufs sauvages que tu auras tués « dans les forêts; car ce sont des usages « auxquels les maris assujettissent leurs « femmes dans ce pays, et qui ne me « plaisent point du tout: que si tu t'en- « nuies un jour de vivre avec moi, tu « me remettras dans cette île ou tu es « venu me chercher, et où mon plai- « sir est de nourrir des cygnes, et de « chanter les louanges de la Seine, nym- « phe de Cérès. »

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du rois Bardus, et à la vue de tout ce qu'elle appeloit des biens; mais comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail, la simplicité, la franchise, la douceur, et qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ces vertus, je lui répondis : « O « belle Gotha, le mariage, chez les « Egyptiens, est une union égale, « un partage commun de biens et de « maux. Vous me serez chere comme « la moitie de moi-même. » Je lui fis présent alors d'un écheveau de lin, cru et préparé dans les jardins du rois son pere. Elle la prit avec joie, et me dit : « Mon ami, je filerai ce lin, et j'en « ferai une robe pour le jour de mes « noces. » Elle me présenta à son tour ce chien que vous voyez, si couvert de poils, qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit : « Ce chien s'appelle Gallus, « il descend d'une race très-fidelle. Il « te suivra par-tout, sur la terre, sur « la neige et dans l'eau. Il t'accompa- « gnera à la chasse, et même dans les « combats. Il te sera en tout tems un « fidele compagnon et un symbole de « mon amour. » Comme la fin du jour approchoit, elle m'avertit de me retirer, de ne point descendre à l'avenir par le fleuve, mais d'aller par terre le long du rivage jusque vis-à-vis de son île, où

ses femmes viendroient me chercher, afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle, et je m'en revins chez moi en formant dans mon esprit mille projets agréables.

Un jour que j'allois la voir par un des sentiers de la forêt, suivant son conseil, je rencontrai un des principaux Iarles, accompagné de quantité de ses vassaux. Il étoient armés comme s'ils eussent été en guerre. Pour moi, j'étois sans armes, comme un homme qui est en paix avec tout le monde, et qui ne songe qu'à faire l'amour. Cet Iarle s'avança vers moi d'un air fier, et me dit : « Que viens-tu faire dans ce pays de « guerriers, avec tes arts de femme ? « Prétends-tu nous apprendre à filer le « lin, et obtenir, pour ta récompense, « la belle Gotha ? Je m'appelle Torstan. « J'étois un des compagnons de Carnut. « Je me suis trouvé à vingt-deux com- « bats de mer et à trente duels. J'ai « combattu trois fois contre Vittiking, « ce roi fameux du Nord. Je veux por- « ter ta chevelure aux pieds du Dieu « Mars auquel tu as échappé, et boire « dans ton crâne le lait de mes trou- « peaux. «

Après un discours si brutal, je crus que ce barbare alloit m'assassiner ; mais joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque et sa cuirasse, qui étoient

de peau de beuf, et me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il étoit inutile de parler raison à un jaloux et à un furieux. J'invoquai en moi-même Jupiter, le protecteur des étrangers; et choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légere, quoiqu'à peine je pusse la manier nous commençâmes un combat terrible, tandis que ses vassaux nous environnoient comme témoins, en attendant que la terre rougît du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi; pour épargner sa vie, mais il ne m'en laissa pas le maître; la colere le mettoit hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter, fit sauter un grand éclat d'un chêne voisin. J'esquivai l'atteinte de son épée, en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence. « Quand tu t'inclinerois, me « dit-il, jusqu'aux enfers, tu ne saurois « m'échapper. » Alors, prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il pouvoit m'accabler, et lui en présentant la pointe, il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseaux de sang sortirent à-la-fois de sa blessure et de sa bouche; il tomba sur le dos, ses mains lâcherent

lâcherent son épée, ses yeux se tournerent vers le ciel, et il expira. Aussitôt, ses vassaux environnerent son corps en jetant de grands cris. Mais ils me laisserent aller sans me faire aucun mal; car il regne beaucoup de générosité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité, en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas et au roi de ce qui venoit de m'arriver. « Ces » Iarles, dit le roi, me donnent bien » du souci. Ils tyrannisent mon peuple. » S'il y a quelque mauvais sujet dans » le pays, ils ne manquent pas de l'attirer à eux, pour fortifier leur parti. » Ils se rendent quelquefois redoutables » à moi-même. Mais les Druides le sont » encore davantage. Personne ici n'ose » rien faire sans leur aveu. Comment » m'y prendre pour affoiblir ces deux » puissances ? J'ai cru qu'en augmentant celles des Iarles, j'opposerois une » digue à celles des Druides ; mais le » contraire est arrivé. La puissance des » Druides est augmentée. Il semble que » l'une et l'autre s'accordent pour étendre son oppression sur mon peuple, et » jusque sur mes hôtes. O étranger, » me dit-il, vous ne l'avez que trop » éprouvé ! » Puis se tournant vers Céphas : « O mon ami, ajouta-t-il, » vous qui avez acquis dans vos voyages » l'expérience nécessaire au gouverne-

„ ment des hommes, donnez quelques „ conseils à un roi qui n'est jamais „ sorti de son pays. Oh! je sens que les „ rois devroient voyager. „

„ O roi, répondit Céphas, je vous „ dévoilerai une partie de la politique „ et de la philosophie de l'Egypte. Une „ des lois fondamentales de la nature, „ est que tout soit gouverné par des „ contraires. Ce sont des contraires que „ résulte l'harmonie du monde. Il en „ est de même de celle des nations. „ La puissance des armes et celle de „ la religion se combattent chez tous „ les peuples. Ces deux puissances sont „ nécessaires pour la conservation de „ l'état. Lorsque le peuple est opprimé „ par ses chefs, il se réfugie vers „ ses prêtres; et lorsqu'il est opprimé „ par ses prêtres, il se réfugie vers ses „ chefs. La puissance des Druides a „ donc augmenté chez vous par celle „ même des Iarles; car ces deux puissances se balancent par-tout. Si vous „ voulez donc diminuer l'une des deux, „ loin d'augmenter celle qui lui est „ opposée, ainsi que vous l'avez fait, „ il faut, au contraire, l'affoiblir.

„ Il y a un moyen encore plus simple „ et plus sûr de diminuer à-la-fois les „ deux puissances qui vous font ombrage. C'est de rendre votre peuple „ heureux; car il n'ira plus chercher

„ de protection hors de vous, et ces
„ deux puissances se détruiront bientôt,
„ puisqu'elle ne doivent leur influence
„ qu'à l'opinion de ce même peuple.
„ Vous en viendrez à bout, en don-
„ nant aux Gaulois des moyens abon-
„ dans de subsistance, par l'établis-
„ sement des arts, qui adoucissent
„ la vie, et sur-tout, en honorant et
„ favorisant l'agriculture, qui en est
„ le soutien. Votre peuple vivant dans
„ l'abondance, les Iarles et les Druides
„ s'y trouveront aussi. Lorsque ces deux
„ corps seront contens de leur sort, ils
„ ne chercheront point à troubler celui
„ des autres; ils n'auront plus à leur
„ disposition cette foule d'hommes mi-
„ sérables, demi-nus et à moitié morts
„ de faim, qui, pour avoir de quoi
„ vivre, sont toujours prêts à servir la
„ violence des uns, ou la superstition
„ des autres. Il résultera de cette poli-
„ tique humaine, que votre propre puis-
„ sance, fortifiée de celle d'un peuple
„ que vous rendrez heureux par vos soins,
„ anéantira celle des Iarles et des
„ Druides. Dans toute monarchie bien
„ réglée, le pouvoir du roi est dans
„ le peuple, et celui du peuple dans
„ le roi. Vous ramenerez alors vos no-
„ bles et vos prêtres à leurs fonctions
„ naturelles. Les Iarles défendront la
„ nation au dehors, et ne l'opprimeront

» plus au dedans : et les Druides ne
» gouverneront plus les Gaulois par la
» terreur ; mais ils les consoleront, et
» les aideront, par leurs lumieres et leurs
» conseils, à supporter les maux de la
» vie, ainsi que doivent faire les mi-
» nistres de toute religion.

» C'est par cette politique que l'E-
» gypte est parvenue à un degré de
» puissance et de félicité qui l'a rendue
» le centre des nations, et que la sa-
» gesse de ses prêtres s'est rendue recom-
» mandable par toute la terre. Souvenez-
» vous donc de cette maxime : que tout
» excès dans le pouvoir d'un corps re-
» ligieux ou militaire, vient du malheur
» du peuple, parce que toute puissance
» vient de lui. Vous ne détruirez cet
» excès, qu'en rendant le peuple heu-
» reux.

» Lorsque votre autorité sera suffi-
» samment établie, conférez en une
» partie à des magistrats, choisis parmi
» les plus gens de bien. Veillez sur-tout
» sur l'éducation des enfans de votre
» peuple ; mais gardez-vous de la con-
» fier au premier venu qui voudra s'en
» charger, et encore moins à aucun
» corps particulier, tel que celui des
» Druides, dont les intérêts sont tou-
» jours différens de ceux de l'état. Con-
» sidérez l'éducation des enfans de votre
» peuple, comme la partie la plus pré-

„ cieuse de votre administration. C'est „ elle seule qui forme les citoyens. Les „ meilleures lois ne sont rien sans „ elle.

„ En attendant que vous puissiez jeter „ d'une maniere solide les fondemens du „ bonheur des Gaulois, opposez quel- „ ques digues à leurs maux. Instituez „ beaucoup de fêtes, qui les dissipent „ par des chants et par des danses. Ba- „ lancez l'influence réunie des Iarles et „ des Druides, par celle des femmes. „ Aidez celles-ci à sortir de leur escla- „ vage domestique. Qu'elles assistent „ aux festins, aux assemblées et même „ aux fêtes religieuses. Leur douceur „ naturelle affoiblira peu-à-peu la fé- „ rocité des mœurs et de la religion. „

Le roi répondit à Céphas: " Vos ob- „ servations sont pleines de vérité, et „ vos maximes de sagesse. J'en profi- „ terai. Je veux rendre cette ville fa- „ meuse par son industrie. En attendant „ mon peuple ne demande pas mieux „ que de se réjouir et de chanter : je „ lui ferai moi-même des chansons. „ Quant aux femmes, je crois vérita- „ blement qu'elles peuvent m'aider „ beaucoup. C'est par elles que je com- „ mencerai à rendre mon peuple heu- „ reux, au moins par les mœurs, si je „ je ne peux par les lois. „

Pendant que ce bon roi parloit, nous

aperçûmes sur le bord opposé de la Seine, le corps de Torstan. Il étoit tout nu, et paroissoit sur l'herbe comme un monceau de neige. Ses amis et ses vassaux l'entouroient, et jetoient de tems en tems des cris affreux. Un de ses amis traversa le fleuve dans une barque, et vint dire au roi: " Le sang „ se paie par le sang; que l'Egyptien „ périsse! „ Le roi ne répondit rien à cet homme; mais quand il fut parti, il „ me dit: " Votre défense a été légitime; „ mais ce seroit ma propre injure, que „ je serois obligé de m'éloigner. Si vous „ restez, vous serez, par les lois, obligé „ de vous battre successivement avec „ tous les parens de Torstan, qui sont „ nombreux, et vous succomberez tôt ou „ tard. D'un autre côté, si je vous dé- „ fends contre eux, ainsi que je le fe- „ rai, vous entraînerez cette ville nais- „ sante dans votre perte: car les pa- „ rens, les amis et les vassaux de Torstan „ ne manqueront pas de l'assiéger, et il „ se joindra à eux beaucoup de Gaulois „ que les Druides irrités contre vous „ excitent à la vengeance. Cependant, „ soyez sûr que vous trouverez ici des „ hommes qui ne vous abandonneront „ pas dans le plus grand danger. „

Aussitôt, il donna des ordres pour la sûreté de la ville, et on vit accourir sur ses remparts tous les habitans, dis-

posés à soutenir un siege en ma faveur. Ici, ils faisoient des amas de cailloux; là, ils plaçoient de grandes arbaletes, et de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étoient les amis, les parens, les vassaux de Torstan, avec leurs esclaves, les partisans des Druides, ceux qui étoient jaloux de l'établissement du roi, et ceux qui, par inconstance, aiment la nouveauté. Les uns descendoient le fleuve en barques; d'autres traversoient la forêt en longues colonnes. Tous venoient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, et ils étoient en nombre infini. Il m'étoit impossible désormais de m'échapper. Il ne falloit pas compter d'y réussir à la faveur des ténebres; car, dès que la nuit fut venue, les mécontens allumerent une multitude de feux, dont le fleuve étoit éclairé jusqu'au fond de son canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendois plus rien des hommes, je résolus de me jeter entre les bras de la vertu, et de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les Dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous, tenant à

la main une branche de chêne, sur laquelle avoit cru une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avoit pensé m'être si fatal, je frissonnai; mais je ne savois pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut. « O roi! dit Omfi, ô Cé-« phas! soyez tranquilles; j'apporte « de quoi sauver votre ami. Jeune étran-« ger, me dit-il, quand toutes les Gaules « seroient conjurées contre toi, voici « de quoi les traverser sans qu'aucun « de tes ennemis ose seulement te « regarder en face. C'est ce rameau « de gui qui a cru sur cette branche de « chêne. Je vais te raconter d'où vient « le pouvoir de cette plante, égale-« ment redoutable aux hommes (25) « et aux Dieux de ce pays. Un jour, « Balder raconta à sa mere Friga qu'il « avoit songé qu'il mouroit. Friga con-« jura le feu, les métaux, les pierres, « les maladies, l'eau, les animaux, « les serpens, de ne faire aucun mal à « son fils; et les conjurations de Friga « étoient si puissantes, que rien ne pou-« voit leur résister. Balder alloit donc « dans les combats des Dieux, au mi-« lieu des traits, sans rien craindre. « Loke, son ennemi, voulut en savoir « la raison. Il prit la forme d'une vieille, « et vint trouver Friga. Il lui dit :

« Dans les combats, les traits et les « rochers tombent sur votre fils Bal- « der, sans lui faire de mal. Je le « crois bien, dit Friga ; toutes ces cho- « ses me l'ont juré. Il n'y a rien dans « la nature qui puisse l'offenser. J'ai ob- « tenu cette grace de tout ce qui a « quelque puissance. Il n'y a qu'un petit « arbuste à qui je ne l'ai pas demandée, « parce qu'il m'a paru trop foible. Il « étoit sur l'écorce d'un chêne ; à peine « avoit-il une racine. Il vivoit sans terre. » Il s'appelle Mistiltein. C'étoit le gui. « Ainsi parla Friga. Loke aussitôt cou- « rut chercher cet arbuste ; et venant à « l'assemblée des Dieux pendant qu'ils « combattoient contre l'invulnérable « Balder, car leurs jeux sont des com- « bats, il s'approcha de l'aveugle Hœder. « Pourquoi, lui dit-il, ne lance-tu pas « aussi des traits à Balder ? Je suis « aveugle, répondit Hœder, et je n'ai « point d'armes, Loke lui présente le « gui de chêne, et lui dit : Balder est « devant toi. L'aveugle Hœder lance le « gui : Balder tombe percé et sans vie. « Ainsi le fils invulnérable d'une déesse « fut tué par une branche de gui lancée « par un aveugle. Voilà l'origine du « respect porté dans les Gaules à cet « arbrisseau.

« Plains, ô étranger ! un peuple gou- « verné par la crainte, au défaut de la

« raison. J'avois cru, à ton arrivée, que
« tu en ferois naître l'empire par les arts
« de l'Egyte, et voir l'accomplisse-
« ment d'un ancien oracle fameux par-
« mi nous, qui prédit à cette ville les
« plus grandes destinées; que ses tem-
« ples s'éleveront au dessus des forêts;
« qu'elle réunira dans son sein des
« hommes de toutes les nations; que
« l'ignorant viendra y chercher des lu-
« mieres, l'infortuné des consolations,
« et que les Dieux s'y communiqueront
« aux hommes comme dans l'heureuse
« Egypte. Mais ces tems sont encore bien
« éloignés. »

Le roi nous dit, à Céphas et à moi: « O mes amis, profitez promptement « du secours qu'Omfi vous apporte. » En même-tems, il nous fit préparer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il avoit ferrées lui-même, et deux lingots d'or qui étoient les premiers fruits de son commerce. Il chargea ensuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens. « Ce sont, nous dit-il, les meilleurs na-
« vigateurs des Gaules. Ils vous donne-
« ront les moyens de retourner dans
« votre pays; car leurs vaisseaux vont
« dans la méditerrannée. C'est d'ailleurs
» un bon peuple. Pour vous, ô mes amis!
« vos noms seront à jamais célebres dans

« les Gaules. Je chanterai Céphas et « Amasis ; et pendant que je vivrai, « leurs noms retentiront souvent sur ces « rivages. »

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi, et d'Omfi mon libérateur. Ils nous accompagnerent jusqu'au bord de la Seine en versant des larmes, ainsi que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivoit en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portoient leurs petits enfans dans leurs bras et sur leurs épaules, et nous montroient en pleurant les pieces de lin dont ils étoient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus et à Omfi, qui ne pouvoient se résoudre à se séparer de nous. Nous les vîmes long-tems sur la tour la plus élevée de la ville qui nous faisoient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torstan se jeterent dans une multitude de barques, et vinrent nous attaquer en poussant des cris effroyables. Mais à la vue de l'arbrisseau sacré que je portois dans mes mains, et que j'élevois en l'air, ils tomboient prosternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin ; tant la superstition a de force sur des esprits séduits. Nous pas-

sâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol étoit çà et là couvert d'arbres renversés par le tems. Il étoit tapissé partout de mousses épaisses et pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Les chemins qui divisent ces forêts et qui servent de limites à différentes nations des Gaules, étoient si peu fréquentés, que de grands arbres y avoient poussé. Les peuples qui les habitoient étoient encore plus sauvages que leurs pays. Ils n'avoient d'autres temples, que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque Druide avoit placé une tête de bœuf avec ses cornes. Lorsque, la nuit, le feuillage de ces arbres étoit agité par les vents, et éclairé par la lumiere de la lune, ils s'imaginoient voir les esprits et les Dieux de ces forêts. Alors, saisis d'une terreur religieuse, ils se prosternoient à terre, et adoroient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auroient jamais osé traverser ces lieux, que la religion leur rendoit redoutables, s'ils n'avoient été rassurés bien plus par la branche de gui

que je portois, que par nos raisons.

Nous ne trouvâmes, en traversant les Gaules, aucun culte raisonnable de la divinité, si ce n'est qu'un soir, en arrivant sur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y aperçumes un feu au milieu d'un bois de hêtres et de sapins. Un rocher mousseux, taillé en forme d'autel, lui servoit de foyer. Il y avoit autour, de grands amas de bois sec, et des peaux d'ours et de loups étoient suspendus aux rameaux des arbres voisins. On n'apercevoit d'ailleurs autour de cette solitude, dans toute l'étendue de l'horizon, aucune marque du séjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu étoit consacré au Dieu des voyageurs. Ce mot de consacré me fit frémir. Je dis à Céphas : Eloignons-nous d'ici. Tout autel m'est suspect dans les Gaules. Je n'honore désormais la divinité que dans les temples de l'Egypte. Céphas me répondit : » Fuyez toute re-» ligion qui asservit un homme à un » autre homme au nom de la divinité, » fut-ce même en Egypte ; mais par-» tout où l'homme est servi, Dieu est » dignement honoré, fut-ce même dans » les Gaules. Par-tout, le bonheur des » hommes fait la gloire de Dieu. Pour » moi, je sacrifie à tous les autels où » l'on soulage les maux du genre hu-» main. » Alors, il se prosterna et fit

sa priere ; ensuite il jeta dans le feu un tronçon de sapin et des branches de genevrier, qui parfumerent les airs en pétillant. J'imitai son exemple ; après quoi, nous fûmes nous asseoir au pied du rocher, dans un lieu tapissé de mousse et abrité du vent du nord, et nous étant couverts des peaux suspendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous passâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions jusqu'au soir sur des hauteurs semblables sans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une seconde fois la Providence, de l'asyle qu'elle nous avoit donné ; nous remîmes religieusement nos pelleterie aux rameaux des sapins ; nous jetâmes de nouveau bois dans le foyer ; et avant de nous mettre en route, je gravai ces mots sur l'écorce d'un hêtre.

CÉPHAS ET AMASIS ONT ADORÉ ICI LE DIEU QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous passâmes successivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablintes, les Redons, les Curiosolites, les habitans de Dariorigum, et enfin nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens sont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur

nom, au fond du golfe Adriatique (27). Dès qu'ils surent que nous étions les amis du roi Bardus, ils nous comblerent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Egypte, où ils ont porté leur commerce ; mais comme ils trafiquoient aussi dans la Grece, Céphas me dit : « Allons en » Grece ; nous y aurons des occasions » fréquentes de retourner dans votre patrie. Les Grecs sont amis des Egyptiens. Ils doivent à l'Egypte les fondateurs les plus illustres de leurs villes. » Cécrops a donné des lois à Athenes, » et Inachus à Argos. C'est à Argos que » regne Agamemnon, dont la réputation » est répandue par toute la terre. Nous » l'y verrons couvert de gloire au sein » de sa famille, et entouré de rois et » de héros. S'il est encore au siege de » Troye, ses vaisseaux nous ramene- » ront aisément dans votre patrie Vous » avez vu le dernier degré de civilisation en Egypte, la barbarie dans les » Gaules ; vous trouverez en Grece une » politesse et une élégance qui vous » charmeront. Vous aurez ainsi le spectacle des trois périodes qui parcourent la » plupart des nations. Dans la premiere, » elles sont au dessous de la nature ; » elles y atteignent dans la seconde ; elles » vont au-delà dans la troisieme. »

Les vues de Céphas flattoient trop

mon ambition pour la gloire, pour ne pas saisir l'occasion de connoître des hommes aussi fameux que les Grecs, et sur-tout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la navigation ; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous passâmes cette saison dans des festins continuels, suivant l'usage de ces peuples. Dès que le printems fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos, Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avoit fait naître la tranquillité dans les états du roi Bardus ; mais que sa fille la belle Gotha s'étoit retirée avec ses femmes dans le temple d'Isis, à laquelle elle s'étoit consacrée, et que nuit et jour elle faisoit retentir la forêt de ses chants harmonieux.

Je fus très-sensible au chagrin de ce bon roi, qui perdoit sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays, qui devoit le couvrir un jour de gloire ; et j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue, nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je sentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappeloit le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes

montagnes de la Mauritanie, Abila, située au détroit d'Hercule, et celles qu'on nomme les Sept Freres, parce qu'elles sont d'une égale hauteur. Elles sont couvertes depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer, de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches côteaux de la Numidie, qui se couronnent deux fois par an, de moissons qui croissent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de superbes chevaux paissent en toute saison dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syte, où croit le fruit délicieux du Lothos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous aperçûmes les sables de la Lybie, au milieu desquels sont placés les jardins enchantés des Hespérides, comme si la nature se plaisoit à faire contraster les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugissemens des tigres et des lions, qui venoient se baigner dans la mer; et au lever de l'aurore, nous les voyions se retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchoit pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne; d'autres ensevelissent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui, à la

mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont servis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers sur leurs rivages, pour les dévorer. Nous pensâmes un jour être la proie de ces anthropophages; car pendant que nous étions descendus à terre, et que nous échangions paisiblement avec eux de l'étain et du fer pour diverses sortes de fruits excellens qui croissent dans leur pays, ils nous dresserent une embuscade dont nous ne sortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement, nous n'osâmes débarquer sur ces côtes inhospitalieres, que la nature a placées en vain sous un si beau ciel.

J'étois si irrité des traverses de mon voyage entrepris pour le bonheur des hommes, et sur-tout de cette derniere perfidie, que je dis à Céphas : Je crois toute la terre, excepté l'Egypte, couverte de barbares. Je crois que des opinions absurdes, des religions inhumaines et des mœurs féroces, sont le partage naturel de tous les peuples, et sans doute la volonté de Jupiter est qu'ils y soient abandonnés pour toujours; car il les a divisés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaisant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas seulement s'en faire entendre.

Céphas me répondit : « N'accusons « point Jupiter des maux des hommes,

» Notre esprit est si borné, que quoi-
» que nous sentions quelquefois que
» nous sommes mal, il nous est im-
» possible d'imaginer comment nous
» pourrions être mieux. Si nous ôtions
» un seul des maux naturels qui nous
» choquent, nous verrions naître de
» son absence mille autres maux plus
» dangereux. Les peuples ne s'entendent
» point; c'est un mal, selon vous : mais
» s'ils parloient tous le même langage,
» les impostures, les erreurs, les pré-
» jugés, les opinions cruelles, parti-
» culieres à chaque nation, se répan-
» droient par toute la terre. La con-
» fusion générale qui est dans les pa-
» roles, seroit alors dans les pensées ».
Il me montra une grappe de raisin :
» Jupiter, dit-il, a divisé le genre hu-
» main en plusieurs langues, comme il
» a divisé en plusieurs grains cette
» grappe qui renferme un grand nom-
» bre de semences, afin que si une
» partie de ces semences se trouvoit
» attaquée par la corruption, l'autre en
» fût préservée (27).

» Jupiter n'a divisé les langages des
» hommes, qu'afin qu'ils pussent tou-
» jours entendre celui de la nature.
» Par-tout la nature parle à leurs cœur,
» éclaire leur raison, et leur montre le
» bonheur dans un commerce mutuel de
» bons offices. Par-tout, au contraire,

« les passions des peuples dépravent leurs « cœurs, obscurcissent leurs lumieres, « les remplissent de haines, de guerres, « de discordes et de superstitions, en ne « leur montrant le bonheur que dans « leur intérêt personnel et dans la ruine « d'autrui.

» La division des langues empêche « ces maux particuliers de devenir uni- « versels ; et s'ils sont permanens chez « quelques peuples, c'est qu'il y a des « corps ambitieux qui en profitent ; car « l'erreur et le vice sont étrangers à « l'homme. L'office de la vertu est de « détruire ces maux. Sans le vice, la « vertu n'auroit guere d'exercice sur la « terre. Vous allez arriver chez les « Grecs. Si ce qu'on a dit d'eux est « véritable, vous trouverez dans leurs « mœurs une politesse et une élégance « qui vous raviront. Rien ne doit être « égal à la vertu de ses héros, exercée « par de longs malheurs. »

Tout ce que j'avois éprouvé jusqu'alors de la barbarie des nations, redoubloit le desir que j'avois d'arriver à Argos, et de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de sa famille. Déja nous apercevions le cap de Ténare, et nous étions près de le doubler, lorsqu'un vent furieux d'Afrique nous jeta sur les Strophades. Nous voyions la mer se briser contre les rochers qui environnent

ces îles. Tantôt, en se retirant, elle en découvroit les fondemens caverneux; tantôt, s'élevant tout-à-coup, elle les couvroit, en rugissant, d'une vaste nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obstinoient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorsqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors, nous avons été forcé de relâcher à Stenyclaros.

De ce port, nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'est en allant à ce séjour du roi des rois, que nous vous avons rencontré, ô bon berger! Maintenant, nous desirons vous accompagner au mont Licée, afin de voir l'assemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs si hospitalieres et si polies. En disant ces dernieres paroles, Amasis regarda Céphas, qui les approuva d'un signe de tête.

Tirtée dit à Amasis : " Mon fils, " votre récit nous a beaucoup touchés; " vous avez dû en juger par nos larmes. " Les Arcadiens ont été plus malheu- " reux que les Gaulois. Nous n'oublie- " rons jamais le regne de Lycaon, changé " jadis en loup, en punition de sa " cruauté. Mais ce sujet nous mene- " roit maintenant trop loin. Je remercie " Jupiter de vous avoir disposé, ainsi " que votre ami, à passer de main la " journée avec nous au mont Lycée.

« Vous n'y verrez ni palais, ni ville « royale, et encore moins des sauvages « et des Druides; mais des gazons, des « bois, des ruisseaux, et des bergers « qui vous recevront de bon cœur. Puis- « siez-vous prolonger long-tems votre « séjour parmi nous! Vous trouverez « demain, à la fête de Jupiter, des « hommes de toutes les parties de la « Grece, et des Arcadiens bien plus « instruits que moi, qui connoîtront « sans doute la ville d'Argos. Pour moi, « je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï « parler du siege de Troie ni de la « gloire d'Agamemnon, dont on parle, « dites-vous par toute la terre. Je ne « me suis occupé que du bonheur de « ma famille et de celui de mes voisins. « Je ne connois que les prairies et les « troupeaux. Jamais je n'ai porté ma « curiosité hors de mon pays. La vôtre, « qui vous a jeté si jeune au milieu des « nations étrangeres, est digne d'un « Dieu ou d'un roi. »

Alors, Tirtée se tournant vers sa fille, lui dit: « Cyanée, apportez-nous la coupe « d'Hercule. » Cyanée se leva aussitôt, courut la chercher, et la présenta à son pere d'un air riant. Tirtée la remplit de vin; puis s'adressant aux deux voyageurs, il leur dit: « Hercule a voyagé « comme vous, mes chers hôtes. Il est « venu dans cette cabane; il s'y est

« reposé lorsqu'il poursuivit, pendant « un an, la biche aux pieds d'airain du « mont Erimanthe. Il a bu dans cette « coupe : vous êtes dignes d'y boire « après lui. Je ne m'en sers qu'aux gran- « des fêtes, et je ne la présente qu'à « mes amis. Aucun étranger n'y a bu « avant vous. » Il dit, et il offrit la coupe à Céphas. elle étoit de bois de hêtre, et tenoit une sciate de vin. Hercule la vidoit d'une seule haleine ; mais Céphas, Amasis et Tirtée, eurent assez de peine à la vider, en y buvant deux fois tour-à-tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle étoit éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on apercevoit, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avoit dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légere. Alors, Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des graces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvoit rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettoit le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattoit de voir un peuple entier aussi heureux que

cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur auroient fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avoient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisoit à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain de l'Acheloüs, dont la source se précipite en mugissant du haut du mont Lycée.

NOTES

NOTES.

(1) *Au fond couloit un ruisseau appelé Achéloüs.* Il y avoit en Grece plusieurs fleuves et ruisseaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruisseau qui sortoit du mont Lycée avec le fleuve du même nom, qui descendoit du Pinde et séparoit l'Etolie de l'Acarnanie. Ce fleuve Achéloüs, selon la fable, se changea en taureau pour disputer à Hercule, Déjanire fille d'Œnée roi d'Etolie. Mais Hercule l'ayant saisi par une de ses cornes, la lui rompit; et le fleuve désarmé fut obligé, pour ravoir sa corne, de lui donner une de celles de la chevre Amalthée. Les Grecs voiloient les vérités naturelles sous des fables ingénieuses. Voici le sens de celle-ci. Les Grecs donnoient le nom d'Achéloüs à plusieurs fleuves, du mot (Ἀγέλη agélê) qui signifie troupeau de bœufs, ou à cause du mugissement de leurs eaux, ou plutôt, parce que leurs têtes se séparent ordinairement, comme celle des bœufs en cornes ou embouchures, qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainsi que nous l'avons observé dans nos Etudes précédentes. Or, l'Achéloüs étant sujet à se déborder, Hercule, ami d'Œnée roi d'Etolie, tira de ce fleuve, suivant Strabon, un canal d'arrosement qui affoiblit une de ces embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avoit rompu une de ses cornes. Mais comme, d'un autre côté, il résulta de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajouterent qu'Achéloüs, à la place de sa corne de taureau, avoit donné en

échange celle de la chevre Amalthée, qui comme on sait, étoit le symbole de l'abondance.

(2) *Memnon pour lequel on construisoit à Thebes un superbe tombeau.* Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, fut tué au siege de Troie, par Achille. On lui érigea à Thebes en Egypte, un superbe tombeau, dont les ruines subsistent encore sur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium, et aujourd'hui, par les Arabes, Médinet Habou; c'est-à-dire, ville du Pere, on y voit les débris colossaux de sa statue, d'où sortoient autrefois des sons harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propose de faire ici quelques observations au sujet du bruit que produisoit cette statue, parce qu'il intéresse particulièrement l'étude de la nature. D'abord, on ne peut révoquer ce fait en doute. L'Anglois Richard Pockocke qui vit en 1738, les restes du Memnonium, dont il nous a donné une description aussi détaillée qu'on puisse la faire aujourd'hui, rapporte sur l'effet merveilleux de la statue de Memnon, plusieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il y avoit dans le Memnonium, entre autres figures colossales, deux statues à peu de distance l'une de l'autre; que la partie supérieure de l'une avoit été renversée, et qu'il sortoit une fois le jour, de son piédestal, un bruit pareil à celui qu'on entend lorsqu'on frappe sur quelque chose de dur. Il ouït lui-même le son, étant sur le lieu avec Ælius Gallus; mais il ne put savoir s'il venoit, ou de la base, ou de la statue, ou de ceux qui étoient autour.

Pline le naturaliste, bien plus circonspect qu'on ne le croit, lorsqu'il s'agit d'attester un

fait extraordinaire, se contente de rapporter celui-ci sur la foi publique, en employant ces expressions de doute : *Narratur, ut putant, dicunt*, dont il se sert si fréquemment dans son ouvrage. C'est en parlant de la pierre de basalte, hist. nat. l. 36, ch. 7.

Invenit eadem Ægyptus in Æthiopiâ quem vocant basaltem, ferrei coloris atque duritiæ....

Non absimilis illi narratur in Thebis, delubro Serapis, ut putant, Memnonis statuâ dicatus; quem quotidiano solis ortu, contactum radiis crepare dicunt.

« Les Egyptiens trouvent aussi en Ethiopie » une pierre appelée basalte, qui a la couleur » et la dureté du fer....

« On raconte que c'est de cette même pierre » qu'est faite à Thebes, dans le temple de Sé» rapis, la statue de Memnon, qui, dit-on, » fait du bruit chaque jour, lorsqu'elle est tou» chée par les rayons du soleil levant. »

Juvénal, si en garde contre les superstitions, et sur-tout contre celles de l'Egypte, adopte ce fait dans sa satyre 15e., qu'il a dirigée contre ces mêmes superstitions.

Effigies sacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

« Le simulacre doré d'un singe sacré, à lon» gue queue, brille encore, où résonnent les » cordes magiques de la moitié de la statue » de Memnon, dans l'ancienne Thebes ense» velie sous les débris de ses cent portes. »

Pausanias rapporte que ce fut Cambyse qui brisa cette statue, que la moitié du tronc étoit par terre; que l'autre moitié rendoit tous les jours, au lever du soleil, un son pareil à celui que rend la corde d'un arc, qui casse, pour être trop tendue.

Philostrate en parle comme témoin. Il dit, dans la vie d'Apollonius de Thyane, que le Memnonium étoit non-seulement un temple, mais un forum; c'est-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ses places publiques, ses bâtimens particuliers, etc. Car les temples, dans l'antiquité, avoient beaucoup de dépendances extérieures, des bois qui leur étoient consacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes, et pour recevoir les étrangers. Philostrate assure qu'il vit la statue de Memnon entiere, ce qui suppose que de son tems on en avoit réparé la partie supérieure. Il la représente sous la forme d'un jeune homme assis, qui regardoit le soleil levant. Elle étoit de pierre noire. Elle avoit ses deux pieds de niveau, comme toutes les statues anciennement faites avant Dédale, qui le premier, dit-on, porta les pieds des statues l'un devant l'autre. Ses deux mains étoient appuyées sur ses cuisses, comme si elle vouloit se lever.

On auroit cru à ses yeux et à sa bouche, qu'elle alloit parler. Philostrate et ses compagnons de voyage, ne furent point surpris de l'attitude de cette statue, parce qu'ils ignoroient sa vertu : mais lorsque les rayons du soleil levant vinrent à darder sur sa tête, ils ne furent pas plutôt arrivés à sa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainsi voilà une suite d'auteurs graves depuis Strabon qui vivoit sous Auguste, jusqu'à Philostrate sous Caracalla et Géta, c'est-à-dire,

pendant un espace de deux cents ans, qui affirment que la statue de Memnon faisoit du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pockocke qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même état que Strabon l'avoit vue, environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en sortoit aucun son. Il dit qu'elle est d'une espece particuliere de granit dur et poreux, tel qu'il n'en avoit jamais vu, qui ressemble beaucoup à la pierre d'aigle. A 30 pieds d'elle, au nord, il y a, ainsi que du tems de Strabon, une autre statue colossale entiere, bâtie de cinq assises de pierres, dont le piédestal a 30 pieds de long et 17 de large. Mais le piédestal de la statue mutilée, qui est celle de Memnon, a 33 pieds de long sur 19 pieds de largeur. Il est d'une seule piece, quoique fendu à 10 pieds du dos de la statue. Pockocke ne parle point de la hauteur de ces piédestaux, sans doute parce qu'ils sont encombrés dans les sables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle est insensible de la pesanteur, les aura fait enfoncer dans la terre, ainsi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne sont point fondés sur le roc vif. Cet effet s'observe même sur les canons et sur les piles de boulets posés sur le sol de nos arsenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne sont supportés par de bonnes plate-formes.

Quant au reste de la statue de Memnon, voici les dimensions que Pockocke en donne.

Depuis la plante des pieds jusqu'à la cheville, 2 pieds 6 p.

Idem, jusqu'au coup-de-pied, 4 pieds.

Idem, jusqu'au haut du genou, 19 pieds.

Le pied a 5 pieds de largeur, et la jambe 4 pieds d'épaisseur.

Il y a apparence que Pockocke rapporte ces dimensions au pied anglois, ce qui les diminue à-peu-près d'un onzieme. Au reste, il trouva sur le piédestal, les jambes et les pieds de la statue, plusieurs inscriptions en caracteres inconnus ; d'autres très-anciennes, grecques et latines, assez mal gravées, qui sont des témoignages de ceux qui ont entendu le son qu'elle rendoit.

Les restes du Memnonium offrent tout autour, jusqu'à une grande distance, des ruines d'une immense et étrange architecture, des excavations dans le roc vif, qui font partie d'un temple, de grands pans de murs renversés et à moitié détruits, et d'autres debout ; une porte pyramidale, des avenues, des piliers carrés, surmontés de statues dont la tête est brisée, qui tiennent un fitus d'une main et un fouet de l'autre, comme celle d'Osiris. Plus loin, des débris de figures gigantesques épars sur la terre, des têtes de 6 pieds de diametre et de 11 pieds de longueur, des épaules larges de 21 pieds, des oreilles humaines de 3 pieds de long et de 16 pouces de large ; d'autres figures qui semblent sortir de terre, dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces ouvrages gigantesques sont faits des matériaux les plus précieux, de marbre noir et blanc, de marbre tout noir, de marbre tacheté de rouge, de granit noir, de granit jaune, et sont chargés la plupart de hiéroglyphes. Quels sentimens de respect et d'admiration devoient produire sur des peuples superstitieux ces énormes et mystérieuses fabriques, sur-tout, lorsque dans leurs parvis silencieux on entendoit, aux premiers rayons de l'aurore, des sons plaintifs sortir d'une poitrine de pierre, et le colossal Memnon soupirer à la vue de sa mere.

Ce fait est trop bien attesté et a duré trop long-tems, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Cependant, plusieurs savans l'ont attribué à quelque artifice extérieur et momentané des prêtres de Thebes. Il paroît même que Strabon, témoin du bruit de la statue, le donne à entendre. En effet, nous savons que les ventriloques peuvent, sans remuer les levres, faire ouïr des paroles et dès bruits qui semblent venir de bien loin, quoiqu'ils les produisent de fort près. Pour moi, quelque durable qu'on suppose l'effet merveilleux de la statue de Memnon, je le conçois produit par l'aurore, et facile à imiter sans qu'on soit obligé d'en renouveler l'artifice qu'après des siecles. On sait que les prêtres de l'Egypte faisoient une étude particuliere de la nature; qu'ils en avoient fait une science connue sous le nom de magie, dont ils se réservoient la connoissance. Ils n'ignoroient pas sans doute l'effet de la dilatation des métaux, et entre autres du fer, que le froid raccourcit et que la chaleur alonge. Ils pouvoient avoir placé dans la grande base de la statue de Memnon, une longue verge de fer en spirale, et susceptible, par son étendue, de se contracter et de se dilater à la plus légere action du froid et de la chaleur.

Ce moyen étoit suffisant pour y faire résonner quelque timbre de métal. Leurs statues colossales étant creuses en partie, comme on le voit au sphinx, près des pyramides du Caire, ils y pouvoient disposer toutes sortes de machines. La pierre même de la statue de Memnon étant, selon Pline, un basalte qui a la dureté et la couleur du fer, peut fort bien se contracter et se dilater comme ce métal dont elle paroît composée. Elle est certainement d'une nature différente des autres pierres, puisque Po-

ckocke, qui en avoit observé de toutes les especes, dit qu'il n'en avoit jamais vu de semblable. Il lui attribue un caractere particulier de dureté et de porosité qui convient en général aux pierres ferrugineuses. Elle pouvoit donc être susceptible de contraction et de dilatation, et avoir ainsi en elle-même un principe de mouvement, sur-tout au lever de l'aurore, où le contraste du froid de la nuit et des premiers rayons du soleil levant, a le plus d'action.

Cet effet devoit être infaillible, sous un ciel comme celui de la haute Egypte, où il ne pleut presque jamais. Les sons de la statue de Memnon, au moment où le soleil paroissoit sur l'horison de Thebes, n'avoient donc rien de plus merveilleux que l'explosion du canon du Palais Royal, et celle du mortier du Jardin du Roi au moment où le soleil passe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des meches et de la poudre à canon, on pourroit rendre, au milieu d'un désert, une statue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année et même à telle heure du jour et de la nuit que l'on voudroit. Elle paroîtroit d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne tonneroit qu'en tems serein, comme les foudres à grands présages chez les anciens. Quels prodiges n'opéreroit-on pas aujourd'hui sur des peuples prévenus des préjugés de la superstition, avec l'électricité, qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une maniere invisible, peut tuer un homme d'un seul coup, fait tomber le tonnerre du sein de la nue, et le dirige où l'on veut dans sa chûte? Quel effet ne pourroit-on pas produire avec l'aérostatique, cet art nouveau parmi nous, qui, au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élastique, et rempli d'un air putride huit ou dix fois plus léger que

celui que nous respirons, éleve plusieurs hommes à-la-fois au dessus des nuages, où les vents les transportent à des distances prodigieuses, en leur faisant faire neuf ou dix lieues par heure sans la moindre fatigue! A la vérité, nos aérostats nous sont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents, et que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger; mais je suis persuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au sujet de cette invention, un passage fort curieux dans l'histoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aérostats, et qu'ils savoient les conduire où ils vouloient, de jour et de nuit. Cela ne doit point surprendre de la part d'une nation qui avoit inventé avant nous l'imprimerie, la bousole, et la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales Chinoises en entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonspects, lorsqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'histoire de l'antiquité, et les lecteurs crédules, moins faciles lorsqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la physique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'est au sujet de l'empereur Ki, selon le pere le Comte, ou Kieu, selon la prononciation du pere Martini, qui nous a donné une histoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince qui régnoit il y a environ trois mille six cents ans, ce livra à tant de cruautés et à de si grands désordres, que son nom est encore aujourd'hui détesté à la Chine, et que lorsqu'on veut y parler d'un homme déshonoré par toutes sortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir sans distraction de ses voluptés, il se retira avec son épouse et

ses favoris dans un superbe palais fermé de tous côtés à la clarté du soleil. Il y suppléoit par un nombre prodigieux de magnifiques lanternes, dont la lumiere lui sembloit préférable à celle de l'astre du jour, parce qu'elle étoit toujours constante, et qu'elle ne lui rappeloit point, par les révolutions du jour et de la nuit, le cours rapide de la vie humaine. Ainsi au milieu de ses appartemens toujours illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour subir le joug de ses propres passions. Mais les peuples dont il abandonnoit les intérêts, s'étant révoltés, le forcerent de sortir de sa retraite infâme, d'où il fut errant pendant toute sa vie, ayant privé, par sa conduite, ses descendans de la couronne, qui passa dans une autre famille, et laissant une mémoire en si grande exécration, que les historiens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, sans lui donner le titre d'empereur.

« Cependant, dit le pere le Comte, on détruisit son palais; et pour conserver à la postérité la mémoire d'une si indigne action, on » en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la ville. Cette coutume se renouvela » tous les ans, et devint, depuis ce tems-là, » une fête considérable dans tout l'empire. On » la célebre à Yamt-Cheou avec plus de magnificence que nulle autre part, et on dit qu'autrefois les illuminations en étoient si belles, » qu'un empereur n'osant quitter ouvertement » sa cour pour y aller, se mit avec la reine et » plusieurs princesses de sa maison entre les » mains d'un magicien, qui promit de les y » transporter en très-peu de tems. Il les fit » monter, durant la nuit, sur des trônes magnifiques, qui furent enlevés par des cygnes, » et qui, en un moment, arriverent à Yamt-» Cheou.

» L'empereur porté en l'air, sur des nuages » qui s'abaisserent peu à peu sur la ville, vit » à loisir toute la fête; il en revint ensuite avec » la même vîtesse et par le même équipage, » sans qu'on se fût aperçu à la cour de son » absence. Ce n'est pas la seule fable que les » Chinois racontent. Ils ont des histoires sur » tout, car ils sont superstitieux à l'excès; et » en matiere de magie, soit feinte, soit véri- » table, il n'y a pas de peuple au monde qui » les ait égalés. » *Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le pere Louis le Comte, lettre 6.*

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appeloit Tam, selon le pere Magaillans, et cet événement arriva deux mille ans après le regne de Kieu; c'est-à-dire, il y a environ seize cents ans. Le pere Magaillans, qui ne révoque point cet événement en doute, quoiqu'il le suppose opéré par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air, par ses musiciens, un concert de voix et d'instrumens qui surprit beaucoup les habitans de Yamt-Cheou. Cette ville est à environ dix-huit lieues de Nankin, où on peut supposer qu'étoit alors l'empereur. Cependant s'il étoit à Pékin, comme Magaillans le donne à entendre, en disant que le courier d'Yamt-Cheou fut un mois en route pour lui porter la nouvelle de cette musique extraordinaire qu'on attribuoit à des habitans du ciel, le voyage aérien fut de 175 lieues en ligne droite.

Mais sans sortir du fait en lui-même, si le pere le Comte avoit vu en plein midi, ainsi que tous les habitans de Paris, de Londres et de plusieurs villes considérables de l'Europe, des physiciens suspendus à des globes au dessus des nuages, portés en peu d'heures à 40 et 50 lieues

du point de leur départ, et un d'entre eux traverser dans les airs le bras de mer qui sépare l'Angleterre de la France, il n'auroit pas traité si légerement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes, entre ces *trônes magnifiques* et ces *nuages qui s'abaissoient peu-à-peu sur la Ville d'Yam-Cheou*, et nos globes aérostatiques auxquels on peut donner si aisément ces décorations volumineuses. Il n'y a que les cygnes qui les guidoient qui peuvent nous paroître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auroient-ils pu dresser au simple vol les cygnes, oiseaux herbivores, si aisés à priver par la domesticité, tandis que nous avons instruit le faucon, oiseau de proie toujours sauvage, à attaquer le gibier, et à revenir ensuite sur le poing du chasseur. Les Chinois mieux policés, plus anciens et plus pacifiques que nous, ont eu sur la nature des lumieres que nos discordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, et ce sont sans doute ces lumieres naturelles que le pere le Comte, d'ailleurs homme d'esprit, regarde comme une *magie feinte ou véritable*; dans laquelle il avoue que les Chinois surpassent toutes les nations. Pour moi, qui ne suis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aérostats, même contre le vent; mais je ne le publierois pas quand je serois certain de son succès. Quels maux n'ont pas attiré au genre humain la persécution de la boussole et de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus savans, mais meilleurs. La science est un flambeau qui éclaire entre les mains des sages, et qui incendie entre les mains des méchans.

(3) *Vous êtes Asiatique.* Amasis étoit Egyp-

tien, et l'Egypte étoit en Afrique; mais les anciens la mettoient en Asie. Le Nil servoit de limite à l'Asie du côté de l'occident. Voyez Pline et les anciens Géographes.

(4) *A la hauteur de Mélite.* C'est l'île de Malthe.

(5) *Du Xilon.* C'est le coton en herbe, il est originaire d'Egypte. On en fait maintenant à Malthe de très-jolis ouvrages qui servent à faire vivre la plupart du peuple qui y est fort pauvre. Il y a une seconde espece en arbrisseau, que l'on cultive en Asie et dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troisieme espece en Amérique, portée par un grand arbre épineux; tant la nature a pris soin de répandre une végétation si utile dans les parties chaudes du monde! Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages des parties de l'Amérique comprises entre les tropiques, se faisoient des habits et des hamacs de coton, lorsque Colomb y aborda.

(6) *Une quantité prodigieuse de cailles.* Les cailles passent encore à Malthe à jour nommé et marqué sur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne varient point; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique, entr'autres, ils y ont conduit l'eau d'un ruisseau jusques dans le port. Il y reste sans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

(7) *Jusqu'aux îles d'Enosis.* Ce sont aujourd'hui les îles de S. Pierre et de S. Anthioche.

Elles sont fort petites ; mais on y pêche une grande quantité de thons, et on y fait beaucoup de sel.

(8) *L'exercice du corps est l'aliment de la santé.* Quelques philosophes ont poussé la chose plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps étoit l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'est bon que pour la santé ; l'ame a le sien à part. Rien n'est si commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, et des hommes robustes qui en manquent. La vertu n'est pas plus le résultat des qualités physiques, que la force du corps n'est l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens sont également propres au vice et à la vertu.

(9) *Elle porte toujours le nom de Héva.* Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, sur sa rive gauche, une montagne formée de couches de pierre noires et blanches, qui s'appelle la Heve. Elle sert de renseignement aux marins, et on y a placé un pavillon pour signaler leurs vaisseaux.

(10) *J'apperçus à la blancheur de son écume une montagne d'eau.* Cette montagne d'eau est produite par les marées qui entrent de la mer dans la Seine, et la font refluer contre son cours. On l'entend venir de fort loin, sur-tout la nuit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre le cours de la Seine. Cette barre est ordinairement suivie d'une seconde barre encore plus élevée, qui la suit à cent toises de distance. Elles courent beaucoup plus vîte qu'un cheval au galop.

(20) *Les Druïdes honorent ces Divinités.* On

peut consulter sur les mœurs et la mythologie des anciens peuples du Nord, Hérodote, les Commentaires de César, Suétone, Tacite, l'Eda de M. Mallet, et les collections Suédoises traduites par M. le chevalier de Kéralio.

(12) *Ils le privent de la communion de leurs mysteres.* César dit précisément la même chose dans ses Commentaires.

(13) *Ils couvrent d'étain des plaques de fer.* Les Lapons savent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général, on reconnoît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples sauvages. Les canaux et les raquettes des Esquimaux, les pros des insulaires de la mer du Sud; les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les fleches, les haches de pierre, les habits et les parures de tête de la plupart de ses nations, ont la plus exacte conformité avec leurs besoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en pastel, etc.

(14) *On la condamne au feu.* Voyez les Commentaires de César.

(15) *Leur attribue quelque chose de divin.* Voyez Tacite sur les mœurs des Germains.

(16) *Pour son fils Sifione.* Les Gaulois, ainsi que les peuples du Nord, appeloient Vénus Siofne, et Cupidon Sifionne. Voyez l'Eda. L'arme la plus dangereuse chez les Celtes, n'étoit ni l'arc, ni l'épée; mais le couteau. Ils en armoient les nains, qui triomphoient avec cette arme de l'épée des géans. L'enchantement fait

avec un couteau ne pouvoit plus se rompre. L'amour gaulois devoit donc être armé, non d'un arc et d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici, sont des coquillages bibalves et alongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment sur les greves de la Normandie, où ils s'enfouissent dans le sable.

(17) *De la beauté singuliere de leur fille.* Et peut-être des procès si communs en Normandie, puisque cette pomme fut, dans son origine, un présent de la discorde. On pourroit trouver une cause moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux de petites jurisdictions dont cette province est remplie, dans ses coutumes litigieuses, et sur-tout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance : *Sois le premier.*

Il ne seroit pas si aisé de trouver les causes morales ou physiques de la beauté singuliérement remarquable du sexe dans le pays de Caux, surtout parmi les filles de la campagne. Ce sont des yeux bleus, une délicatesse de traits, une fraîcheur de teint, et des tailles qui feroient honneur aux plus jolies femmes de la cour. Je ne connois qu'un autre canton dans tout le royaume, où les femmes du peuple soient aussi belles. C'est à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractere. Ce sont de grands yeux noirs et doux, des néa aquilains, des têtes d'Angelica Kauffman. En attendant que la philosophie moderne s'en occupe, on doit permettre à la mythologie des Gaulois de rendre raison de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auroient peut-être pas rejetée.

(18) *Tor-Tur.* Peut-être est-ce des noms de

ces deux Dieux cruels du Nord, que s'est formé le mot de torture.

(19) *Dans le flanc d'un rocher tout blanc.* C'est Montmartre, *Mons martis.* On sait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, est formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons martyrum.* Ces deux étymologies peuvent fort bien se concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyres sur cette montagne, c'est qu'il est probable qu'il y avoit quelque idole fameuse à laquelle on les sacrifioit.

(20) *Il n'y avoit pour portes que de grands cuirs de bœuf.* Les portes étoient difficiles à faire pour des peuples sauvages qui ne connoissoient point l'usage de la scie, sans laquelle il est fort malaisé de réduire un arbre en planches. Aussi quand ils quittoient un pays, ceux qui avoient des portes les emportoient avec eux. Un héros de Norvege, dont je ne me rappelle plus le nom, celui qui découvrit le Groënland, jeta les siennes à la mer, pour connoître où les destins vouloient le fixer, et il s'établit dans la partie du Groënland, où elles aborderent. Les portes et leurs seuils étoient et sont encore sacrés dans l'Orient.

(21) *A une hauteur où on ne puisse atteindre.* La noix et la châtaigne croissent à une grande hauteur: mais ces fruits tombent quand ils sont mûrs, et ils ne se brisent pas dans leur chûte comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent sur des arbres faciles à escalader.

(22) *Pour en faire du pain.* Les Gaulois vivoient, ainsi que tous les autres peuples sau-

vages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'usage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur servoit de principale nourriture.

(23) *Qu'on élevât un temple à Isis.* On prétend que c'est l'ancienne église de Sainte Genevieve, élevée à Isis avant l'établissement du christianisme dans les Gaules.

(24) *Ils paissoient l'anserina potentilla.* L'anserina potentilla se trouve fréquemment sur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de sa fleur. Cette fleur est en rose, de la largeur d'une piece de 24 sous, sans tige élevée. Elle tapisse la terre ainsi que son feuillage qui s'étend fort loin en forme de réseau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles, en forme de patte d'oie, qui sont collées contre la terre, permettent aux oiseaux aquatiques de s'y promener comme sur un tapis, et la couleur jaune de ses fleurs forme un contraste très-agréable avec l'azur de la riviere et la verdure des arbres; mais sur-tout, avec la couleur marbrée des oies qu'on y aperçoit de fort loin.

(25) *Redoutables aux dieux et aux hommes de ce pays.* Voyez la Volapsa des Irlandois. Cette histoire de Balder a une ressemblance singuliere avec celle d'Achille plongé, par Thétis sa mere, dans le Styx jusqu'au talon, pour le rendre invulnérable, et tué ensuite par cette partie de son corps qui n'y avoit pas été plongée, d'un coup de fleche que lui décocha l'efféminé Paris. Ces deux fables des Grecs et des peuples sauvages du Nord renferment un sens moral bien vrai; c'est

que les forts ne doivent jamais mépriser les foibles.

(26) *Nous passâmes successivement chez les Carnutes, etc.* Les Carnutes étoient les habitans du pays Chartrain ; les Cénomanes, ceux du Mans, et les Diablintes, ceux des environs. Les Rédons qui habitoient la ville de Rennes, avoient les Curiosolites dans leur voisinage, et les peuples de Dariorigum étoient voisins des Vénétiens, qui habitoient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénitiens du golfe Adriatique, qui portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. Voyez César, Strabon et la géographie de Danville.

(27) *L'autre en fut préservée.* La plupart des fruits qui renferment une agrégation de semences comme les grenades, les pommes, les poires, les oranges, et même les productions des graminées, telles que les épis de blé, les portent divisées par des peaux molles, sous des capsules fragiles ; mais les fruits qui ne contiennent qu'une seule semence, ou rarement deux, comme la noix, la noisette, l'amande, la châtaigne, le cocotier, et tous les fruits à noyau, tel que la cerise, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppée de capsules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. La nature a assuré la conservation des semences agrégées, en multipliant leurs cellules, et celle des semences solitaires, en fortifiant leurs enveloppes.

(28) *Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois.* Il semble que le premier état des nations, soit celui de barbarie. On est tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée;

des Arcadiens, sous Lycaon; des Gaulois, sous les Druides; des Romains, avant Numa, et de presque tous les sauvages de l'Amérique.

Je suis persuadé que la barbarie est une maladie de l'enfance des nations, et qu'elle est étrangere à la nature de l'homme. Elle n'est souvent qu'une récréation du mal que des peuples naissans éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de leur état est plus aisée à renverser. Ainsi, les petites hordes sauvages du nouveau Monde, mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entr'elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable que les animaux foibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce son aiguillon dans la main de celui qui s'approche de sa niche; mais l'éléphant voit passer près de lui la fleche du chasseur, sans se détourner de son chemin.

Quelquefois la barbarie s'introduit dans une société naissante, par les individus qui s'agrégent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple Romain, formée en partie de brigands rassemblés par Romulus, et qui ne commencerent à être civilisés que par Numa. D'autrefois, elle se communique comme une épidémie à un peuple déja policé, par la simple fréquentation de ses voisins. Telle fut celle des Juifs, qui, malgré la sévérité de leurs lois, sacrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus souvent, elle s'incorpore à la législation d'un peuple par la tyrannie d'un despote, comme en Arcadie, sous Lycaon, et encore plus dangereusement par l'influence d'un corps aristocratique qui la perpétue pour l'intérêt de son autorité, jusques dans les âges de civilisation. Tels

sont de nos jours les féroces préjugés de religion inspirés aux Indiens, si doux, par leurs brames; et ceux de l'honneur aux Japonois, si polis, par leurs nobles.

Je le répete, pour la consolation du genre humain : le mal moral est étranger à l'homme ainsi que le mal physique. Ils ne naissent l'un et l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle, qui est si conséquente dans ses ouvrages, lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offensive, ainsi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractere est d'être féroce. Elle ne l'a pas seulement armé d'armes défensives, comme le reste des animaux; mais elle l'a créé le plus nu et le plus miserable de tous, sans doute pour l'obliger de recourir sans cesse à l'humanité de ses semblables, et d'en user envers eux. La nature ne fait pas plus des nations entieres d'hommes jaloux, envieux, médisans, desirant se surpasser les uns les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont constamment la lepre, le pourpre, la fievre, la petite vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux physiques, attribuez-les à coup sûr à quelque mauvais aliment dont il se nourrit, ou à un air putride qui se trouve dans son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de son éducation ou au mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple est semblable au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre ressemble à celui de ses rameaux.

Je m'étois occupé dans mon texte, du progrès

moral des sociétés, la barbarie, la civilisation et la corruption. J'avois jeté ici un coup d'œil non moins important sur leur progrès naturel, l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse ; mais ces rapprochemens se sont étendus bien au-delà des bornes d'une simple note.

D'ailleurs, pour poser sa vue au-delà de son horizon, il faut grimper sur des montagnes trop souvent orageuses. Redescendons dans des paisibles vallées. Reposons-nous entre les croupes du mont Lycée, sur les rives de l'Acheloüs. Si le tems, les muses et les lecteurs favorisent ces nouvelles études, il suffira à mes pinceaux et à mon ambition de peindre les prés, les bois et les bergeres de l'heureuse Arcadie.

APPROBATIONS.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le Garde des sceaux, les ETUDES DE LA NATURE, par M. de Saint-Pierre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression de cet ouvrage intéressant. A Paris, ce 11 mars 1784. SAGE.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le Garde des sceaux, un Manuscrit intitulé : les ETUDES DE LA NATURE, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 6 avril 1784.
LOURDET, Professeur Royal.

J'AI lu les additions faites à la seconde édition des ETUDES DE LA NATURE, par M. de Saint-Pierre, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 18 mars 1786.
SAGE.

J'AI lu la troisieme édition des ETUDES DE LA NATURE, et le quatrieme volume qui y fait suite, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 8 mars 1788. SAGE.

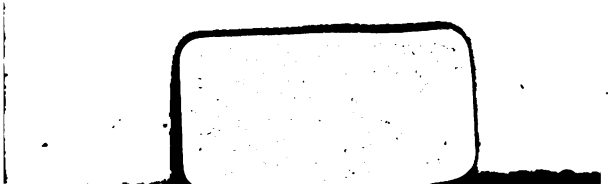
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes

ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur de SAINT-PIERRE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un ouvrage de sa composition, intitulé : ETUDES DE LA NATURE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne la retrocede à personne ; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession ; et alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années, le tout conformément aux articles IV et V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses, etc. Donné à Paris, le septieme jour du mois de mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, et de notre Regne le treizieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, n°. 3199, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege ; et à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723.
A Paris, le 28 mai 1784.

VALLEYRE jeune, Adjoint.

Pythagoras
24.1.90
5 vols
[ZAH]
892492